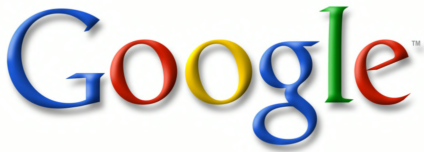



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08181195 6

SCÈNES

DE LA

VIE CALIFORNIENNE

PAR

F. GERSTÄCKER

TRADUITES DE L'ALLEMAND

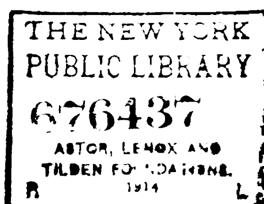
PAR

GUSTAVE REVILLIOD

GENÈVE

IMPRIMERIE DE JULES-G^me FICK

1859


THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
676437
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
1914
R
L

UN COMBAT DE TAUREAUX

A LA

MISSION DE DOLORÈS

Il y avait fête ce jour-là à Dolorès; des centaines et des centaines de gens, partis de San-Francisco, pataugeaient dans le sable jaune le long de la *route de la Mission,* pour se rendre à Dolorès, à trois milles de là, et tout le monde parcourait ce chemin fatigant, ne reprenant que de temps en temps haleine sur le penchant des collines couvertes de chênes nains et de lauriers.

C'était un tableau animé, auquel les montagnes pelées qui fermaient l'horizon n'ôtaient point son charme. A gauche s'étendait la baie de San-Francisco, semée ici et là sur ses bords de broussailles passablement rabougries, mais où la mer brillait comme un miroir entre la verdure pâle des collines; à droite se développait une petite vallée encore inculte, baignée d'un côté par l'Océan qui venait jeter sur sa rive l'écume de ses lames, tandis qu'à son centre s'élevait un

modeste groupe d'anciens bâtiments auxquels Dolorès devait son nom, car ils formaient l'un des côtés de l'ancien établissement des pères.

La Mission avait été fondée autrefois par les jésuites; elle attira à elle les tribus indiennes avoisinantes qui non-seulement aidèrent les pères à édifier leur demeure, mais qui, plus tard, eurent l'obligation de cultiver leurs champs et de garder leurs troupeaux, moyennant quoi on les civilisa. Petit à petit, d'autres Californiens du sud, notamment des habitants de l'*Yerba buena* (menthe poivrée), ancien nom de San-Francisco, vinrent s'établir à Dolorès; des routes se tracèrent, routes au-dessus desquelles le toit gris de la Mission s'élevait toujours de son air sombre.

Un beau jour, l'or surgit du sein de la terre, et à l'apparition du métal précieux, le pays entier se trouva métamorphosé comme par un coup de baguette; on utilisa une partie des bâtiments de la Mission pour en faire des cabarets; les Indiens conduits par quelques Californiens, laissèrent là le christianisme, la mission, les missionnaires, et s'en furent aux montagnes; une population travailleuse d'Allemands, d'Américains et de Fran-

çais vint s'installer dans ces bâtiments abandonnés, devenus presque des masures. Le curé, il est vrai, demeurait encore dans sa cure, mais la mission n'existait plus en quelque sorte que de nom. Le matin, quand les cloches tintaient convoquant de leurs voix argentines le troupeau des fidèles à la prière, ce n'était plus que le très-petit nombre qui répondait à l'appel. Les Indiens eux-mêmes ne prenaient plus garde à ce son connu qui les amenait jadis captifs aux pieds d'un Dieu nouveau; une partie d'entre eux était aux montagnes à creuser et à y laver l'or; les autres, et c'était le moindre nombre, restés dans leur ancien domicile, hantaient les cabarets du voisinage, apprenant des Européens à s'ingurgiter l'alcool et à s'infiltrer dans les veines les liqueurs et leurs poisons.

Il n'en est pas moins vrai que, malgré les visites des Indiens, les nombreuses hôtelleries et les débits de spiritueux de Dolorès cherchaient de temps à autre quelque attrait nouveau qui leur amenât des chalands. Leurs propriétaires ou locataires trouvaient qu'ils ne gagnaient pas autant là qu'ils auraient pu le faire en travaillant aux

montagnes, et ils se demandaient pourquoi, si cet état de choses durait, ils n'iraient pas plutôt laver l'or que de rester à vendre leur eau-de-vie frelatée. Les Indiens n'avaient point d'argent comptant, les habitants de la Mission n'en avaient guère non plus; il n'arrivait de San-Francisco que quelques bien maigres visites. Il fallait donc, pour amener la foule et les pratiques, un moyen attractif plus puissant que le cognac ou que le charme des environs. Dans ce but, les cabaretiers inventèrent des courses de chevaux, des danses, des luttes, des jeux, des boxes, et Dieu sait quels autres divertissements baroques, souvent même assez peu agréables, moyennant lesquels cependant buveurs et curieux ne craignirent plus désormais d'affronter le sable ou la boue de la route, et de se défaire de leur poudre d'or.

Ce jour-là c'était un combat de taureaux qu'on donnait. L'arène avait été établie vers le centre de la Mission; elle était entourée d'une forte palissade au-dessus de laquelle s'élevaient des gradins dominant la scène, sorte de compensation en faveur des spectateurs payants à qui on n'allait offrir qu'un spectacle des plus médiocres. Les

cabaretiers de Dolorès venaïent de faire preuve de la connaissance parfaite qu'ils avaient de la population du voisinage toujours prête à jeter son argent par la fenêtre. Des flots de curieux ne tardèrent pas à remplir les larges rues du petit bourg, se pressant autour de la barrière, s'y disputant même pour obtenir des places, tandis que les chevaux qui avaient amené les privilégiés de la foule piaffaient devant les bâtiments de la Mission sous la véranda de laquelle s'était rassemblé le beau monde. Là plus d'une jolie fille aux yeux noirs jetait un regard à la dérobée sur les cavaliers qui arrivaient. Pendant ce temps le public turbulent, composé d'Américains, de Mexicains, de blancs, de noirs mêlés ensemble, avait envahi les places dont il avait pu s'emparer, et garnissait une petite éminence d'où les sifflets, les trépignements et les cris ne cessaient d'appeler taureaux et combattants, qui, pas plus les uns que les autres, ne se pressaient de paraître.

Quelques drôles au costume bariolé, d'apparence assez impertinente et assez lourde, Mexicains d'après leur air, plus un Indien sang mêlé, dont le visage était profondément labouré par la

petite vérole, se mirent à danser dans l'arène et à faire des tours, le tout pour engager par ces jongleries le public à prendre patience. Peut-être la chose aurait-elle eu quelque succès auprès des Espagnols, qui se prenaient à partir d'un gros rire à la vue de ces facéties d'un goût plus que douteux : mais l'intermède ne fut point goûté du public anglais et américain, qui, n'entendant pas l'espagnol, n'en devint que plus intraitable quand il vit rire les autres, tandis que lui, qui avait bel et bien donné son argent, ne s'amusait en aucune façon. Le tapage devint de plus en plus violent; quelques matelots américains à moitié ivres venaient de sauter dans l'arène pour prendre parmi les chanteurs et les danseurs part à la musique et aux cabrioles, quand tout à coup la porte qui fermait l'enceinte s'ouvrit, et un taureau brun, petit, mais plein de feu, s'élança si brusquement au milieu des matelots que, surpris de cette visite inattendue, ils demeurèrent un instant interdits et immobiles, bouche béante devant l'animal, qui, s'il avait voulu se prévaloir de sa position pour les attaquer, aurait trouvé en eux une proie facile.

La joie des spectateurs alors ne connut pas de bornes et ne saurait se décrire. Elle éclata sur tous les points et devint l'ancre de salut de nos toréadors improvisés et ahuris. Le taureau accueilli par ce vacarme épouvantable resta comme hébêté, puis donna des cornes devant lui au hasard et dans le vide, se contentant de faire voler le sable sous les coups de ses sabots.

Le premier instant de terreur passé, les matelots, complétement revenus de leur désir de combattre, regagnèrent, au milieu des rires et des sifflets de l'assistance, la barrière, et cela le plus promptement qu'ils purent. Ce qui couvrit et assura leur retraite, c'est que le taureau ne sachant faire un choix, voulut poursuivre tout le monde et n'atteignit personne.

Mais voici qu'à ce moment parurent les véritables combattants; ils entrèrent par une porte qui leur était destinée, et se mirent au moyen de fusées, de dards et de drapeaux, comme la chose a été cent et cent fois décrite ailleurs, à irriter le taureau déjà furieux. Cependant jamais ils ne furent en état de tenir tête à l'animal, si bien que

le public, irrité lui aussi, se mit à témoigner son mécontentement par un véritable charivari.

Le taureau, épuisé par la perte de son sang et par la chasse qu'on lui donnait, ne répondit plus aux attaques. Sûr que la troupe de ses lâches agresseurs ne lui tiendrait pas tête, il s'arrêta en beuglant au milieu de l'arène, et là reçut immobile la grêle de dards et de fusées qu'on fit pleuvoir sur lui. Le tapage, signe de la colère du public, allait croissant à chaque minute, sur quoi un des combattants lança le lasso autour des cornes de la bête, qu'il tira ainsi vers la porte de sortie par où taureau et toréador disparurent au milieu des huées des spectateurs.

Parmi ces derniers on aurait distingué surtout un Indien, grand et beau garçon, à la taille svelte; il était vêtu du pittoresque costume mexicain, portait la jaquette courte, le pantalon fendu de côté et sur la tête le large sombrero couvert en toile cirée; une bouteille presque vide dans la main gauche, il se tenait debout sur un banc d'où il criait aux lâches toréadors toutes les injures imaginables.

« *Caramba*, *companero*, lui répondit à la fin un

des combattants venu tout exprès le matin même de San-Francisco, viens essayer un peu, si tu sauras t'en tirer mieux que nous, sinon, cesse de brailler comme tu fais, on dirait que ton *agua ardiente* (eau-de-vie) t'a brûlé le cerveau. Crier est facile, chacun peut en faire autant. » Puis se retournant : « Va, damnée bête rouge, j'aimerais à te voir sauter ici et te battre avec le premier taureau.

— Allons, Valentin, » dirent à l'Indien quelques habitants de la Mission qui le connaissaient et qui savaient que son adresse et sa folle intrépidité lui avaient valu, même parmi les Californiens, le renom d'un des plus habiles chasseurs au lasso, « voyons, montre-leur comment il faut s'y prendre.

— Le leur montrer, » répondit l'Indien avec un sourire méprisant et dans un espagnol assez pur, quoique mal articulé, « le leur montrer, et pourquoi?... Les Mexicains eux avoir des onces, beaucoup d'onces... Valentin, lui, n'avoir rien ;.... lui déchirer ses habits, casser sa bouteille ;.... bah ! et pourquoi ?... Pour les hommes blancs rire de Valentin.... Laisser combattre les matadors.

—Mais ils n'y entendent rien! lui répondirent cinq ou six voix de différents côtés.

— Bah! eux des hommes pour combattre le taureau, et les payer pour ça, dit l'Indien en riant, et les blancs venir par bandes et leur jeter de l'argent dans le chapeau; combattre le taureau; ha, ha, ha, *caramba*, eux n'avoir pas seulement le cœur de se battre contre un veau. Valentin être trop bon pour eux. »

L'Indien à ces mots rejeta dédaigneusement la tête en arrière, et sa noble physionomie parut plus belle encore sous le sentiment d'orgueil et de puissance personnelle qui l'animait. Cependant voici qu'à ce moment les yeux de Valentin se reportèrent sur la bouteille qu'il tenait toujours à la main, et que son dépit contre les combattants lui avait fait presque oublier; avec un accent de triomphe et un rire sauvage, il la porta à ses lèvres, la levant de manière à ce que les flots de la liqueur brûlante s'en fussent couler dans sa gorge.

Les cris de joie de la foule l'interrompirent brusquement dans son occupation et rappelèrent ses regards vers l'arène, où un taureau noir

comme le charbon, du caractère le plus indompté, venait d'être introduit; il était en butte aux coups de ses persécuteurs.

Ce nouveau héros du combat était de très-grande et forte taille, d'un aspect farouche, qu'augmentaient encore les mouchets de poils noirs qui lui pendaient sur les yeux. Il faut le dire : l'animal ne faisait pas mentir son air, car le sable volait incessamment autour de lui en tourbillons épais; il mugissait, il écumait, il labourait le sol du mufle et des cornes; il cherchait un ennemi sur qui assouvir sa fureur. Il ne devait pas lui manquer non plus longtemps de point d'attaque, car on ne tarda pas à voir paraître dans le cirque deux toréadors mexicains, avec leurs jaquettes courtes si vivement nuancées et leurs culottes collantes; ils sautèrent à la tête de l'animal, cherchant à s'attirer l'un et l'autre alternativement son courroux. Le taureau parut se concerter avec lui-même pendant environ une demi-minute, pour savoir lequel des deux il attaquerait le premier; sur quoi il s'élança avec une fureur extrême sur celui qui était le plus près, qu'il obligea de sauter la barrière sous les sifflets du

public, laissant son compagnon qui, se voyant exposé seul aux coups de l'animal, jugea prudent de se rapprocher de la porte d'entrée pour effectuer par là sa retraite.

Etait-ce point d'honneur ou telle autre cause, le fait est que ce mouvement du toréador ne s'opérait que lentement, quand tout à coup l'animal irrité baissa la tête au niveau du sable, poussa un court mugissement et, levant la queue haut en l'air, se précipita sur le fugitif d'un bond si furieux, que le combattant n'eut pas même le temps de franchir la barrière, et ne put que faire un saut de côté pour éviter d'être empalé.

L'élan imprimé au corps de l'animal avait été tel, la violence du choc fut si irrésistible, que les poutres de la barrière ne purent le soutenir ; elles se brisèrent sous la tête du taureau comme du bois vermoulu, et quelques minutes après, l'animal s'élançait libre au milieu d'un groupe de spectateurs effrayés, qui n'eurent rien de plus pressé que de se disperser comme de faibles brins de paille au souffle de la tempête, et qui ne durent leur salut qu'à la célérité qu'ils mirent à fuir dans toutes les directions.

Un éclat de rire bruyant et moqueur du public assis en sûreté sur les gradins supérieurs, accueillit cette incartade et cette fuite inopinée. Parmi tous les spectateurs, il n'y en eut qu'un seul peut-être qui frappa avec colère du pied les planches, et lança son *caramba* aux toréadors demeurés seuls dans l'arène, où ils faisaient à vrai dire, sans leur adversaire, une assez triste figure. Ce spectateur était notre Indien.

Son premier sentiment parut être de sauter de l'amphithéâtre en bas, et de courir prendre, sans trop savoir lui-même laquelle, une part à l'action ; il allait même, dans ce but, jeter loin de lui sa bouteille, quand un instinct secret le retint. Indécis encore sur ce qu'il veut faire, il la lève, l'interpose entre son œil et le jour, puis cherche autour de lui s'il aperçoit quelqu'un à qui la confier. Il ne voit personne ; tous les visages lui sont étrangers, ou ne lui sont que trop bien connus. Le regard de Valentin, de sa bouteille se reporte sur l'animal ; il l'aperçoit ayant déjà dépassé le bâtiment de la Mission et fuyant vers la montagne. Porter le verre à ses lèvres, s'en faire couler les dernières gouttes dans l'estomac, jeter loin

la bouteille, sauter d'un bond par-dessus l'échafaudage qui le séparait du dehors, fut pour l'Indien l'affaire d'un clin d'œil. Dans cette brusque évolution il renversa, il est vrai, deux ou trois personnes qui se trouvaient sur son passage, et dont les jurons durent retentir jusqu'à son oreille pendant qu'il courait, l'œil en feu, chercher son cheval. Celui-ci se trouvait attaché dans un coin, où il se tenait tranquille comme un agneau au milieu de ce vacarme; mais du moment que la main de son maître eut saisi sa crinière, la noble bête dressa les oreilles.

« *Vamos, chiquito!* » lui dit en riant l'Indien, qui enleva de la main gauche le licou qui tenait la tête du cheval; il lui aurait fallu trop de peine et trop de temps pour défaire le nœud de la corde et pour prendre la bride. « *Vamos, mi bonito !* » Et l'animal partit sous la seule pression du genou de son cavalier, comme un trait part d'un arc bien tendu. La poussière, les cailloux volèrent sous ses sabots agiles; à peine ceux qui venaient de fuir de devant le taureau eurent-ils le temps de l'éviter; mais il était déjà loin.

L'œil perçant de l'Indien avait découvert le

taureau gagnant dans sa course la prairie qui s'étend entre la Mission et les collines. Détachant de sa main droite le lasso qui pendait à la selle, il excita, poussa, de la parole et du talon, la cavale écumante à une course de plus en plus rapide. Cinq ou six cavaliers, qui se trouvaient dans le voisinage, avaient déjà essayé de couper le chemin au taureau, mais le sol marécageux sur lequel il opérait sa retraite les retarda, et ils vinrent passer dans le sentier de l'Indien pour faire le tour de la Mission, comptant aller de là plus loin et plus haut rejoindre le fugitif.

L'Indien, poussant un cri sauvage, se lança droit sur le mur du cimetière.

« Voici, *companero*, lui cria un des Américains, où tu ne passeras pas. »

Un éclat de rire rauque de Valentin fut sa seule réponse, et d'un bond sa monture noire franchit la muraille, enlevant avec elle son indomptable cavalier.

« *Damn my soul!* » exclama l'Américain, qui donna à son cheval du fouet et de l'éperon pour lui faire faire promptement le tour du mur; mais Valentin était de l'autre côté, et son vaillant cour-

sier, apercevant à peu de distance devant lui le taureau, se préparait, le nez au vent et en hennissant, à la chasse qui allait suivre. Il ne s'écoula guère que quelques secondes avant que le taureau ne fût rejoint; le cavalier fit tournoyer deux ou trois fois vivement autour de sa tête le lasso, lequel partit en sifflant. Au même moment le cheval, averti par la pression de la cuisse de Valentin, se rejeta en arrière et s'opposa de tout le poids de son corps au choc bien connu du captif. Le taureau, en effet, fit deux bonds avec les plus grands efforts, car il sentait les étreintes du terrible lacet, mais ayant éprouvé son impuissance à rompre le lien qui venait de l'atteindre, l'animal prisonnier retira brusquement la tête en arrière, comme s'il eût voulu se rompre l'échine, puis se laissa tomber lourdement par terre.

C'est à ce moment qu'arrivèrent les autres cavaliers, et l'un des Californiens, saisissant lui aussi son lasso, allait le lancer aux cornes de l'animal, afin que, retenu à la fois de deux côtés différents, il ne pût attaquer personne; mais Valentin, échauffé par tout le cognac qu'il venait de boire, autant qu'excité par le succès de sa chasse,

lui fit signe du bras de ne pas lâcher le lacet, et, frappant de la main le cou de sa monture essoufflée et tremblante, il attendit, un sourire de triomphe sur les lèvres, le premier mouvement de son ennemi prisonnier, mais nullement dompté.

Le taureau remis de l'étourdissement que lui avait causé sa chute, se releva vivement, et voyant sur son chemin cet adversaire assez audacieux pour le braver, il baissa les cornes et se précipita en avant. C'est bien à cela que s'était attendu l'Indien. Guidant le cheval de sa main gauche avec laquelle il se tenait à la crinière, il galopa du côté de l'arène, donnant constamment au lasso toute sa longueur; il était poursuivi par le taureau, plus furieux à chaque instant, et par lequel il s'agissait de ne pas se laisser rattraper.

Par deux fois, le taureau voyant l'inutilité de ses efforts pour rejoindre le cavalier, essaya d'un bond de côté, mais toujours le lasso le ramena dans cette voie de course moitié forcée, moitié volontaire, et chaque tentative inutile de l'animal ne faisait qu'accroître sa rage et qu'augmenter son ardeur à poursuivre son bourreau qui lui échappait sans cesse.

C'est ainsi que cheval et cavalier, couple vraiment fantastique, s'approchèrent, l'un portant l'autre, de l'arène, sous les yeux d'une foule de spectateurs, qui tous poussaient des cris d'admiration à la vue de l'incroyable audace de l'Indien. La porte du cirque avait été tout d'abord ouverte par les Mexicains. De loin déjà Valentin faisait vivement signe qu'on lui laissât la place libre, et son regard de feu mesurait avec une sorte d'inquiétude l'intérieur de l'arène où il cherchait à ramener son prisonnier, arrivé au dernier paroxisme de la fureur. L'arrangement, la barrière dont on venait de réassujétir les poutres parurent satisfaire l'Indien. Avant de franchir la grande porte, derrière laquelle se tenaient deux hommes prêts à la refermer dès que le taureau serait entré, il arrêta franc son cheval, et parut attendre avec une tranquillité apparente son adversaire qui arrivait les cornes basses, et dont le premier bond ne pouvait être que mortel pour Valentin. Son cheval, si vaillant en face du péril, se prit à trembler : il rejeta timidement sa jolie tête en arrière, mais, quoique sans bride, ne fit aucun mouvement pour éviter le danger qui le menaçait.



Un cri affreux s'échappa de presque toutes les bouches quand on vit le taureau, baissant ses cornes, prêt à les enfoncer dans les flancs du cheval, qui, à cet instant, enlevé par la main de Valentin, s'élança dans l'arène et la traversa en quelques bonds. Le taureau le serrait d'infiniment près, et au moment où, sur le point d'être atteinte par les cornes de l'animal furieux, la cavale, par un saut immense, franchissait la barrière d'entrée, on vit la longue et souple personne de l'Indien qui se retenait par les genoux à la selle de son coursier, complétement penchée sur le taureau, tandis que celui-ci, sous l'effort de sa course désordonnée, frappait de la tête les poutres et les planches de la clôture, et était renvoyé par elles à quelques pas en arrière.

Quand l'Indien, sautant à l'écart, secoua la longue chevelure noire qui pendait en désordre sur son front, on vit ses yeux briller de l'expression de joie sauvage que leur donnait l'orgueil du triomphe. Valentin tenait dans sa main droite un petit couteau ouvert, et dans sa main gauche le lasso qu'il venait de couper; il présenta en riant l'un et l'autre aux spectateurs qui n'en pouvaient presque pas croire leurs yeux.

Il serait inutile de vouloir dire les cris de joie, d'admiration qui retentirent sur tous les bancs. C'était avec terreur qu'on avait vu ce qu'on venait de prendre pour une chute de l'audacieux Indien, ce qui dans l'esprit du public devait être son coup de mort, et n'était en définitive qu'un tour d'adresse de l'incomparable cavalier; les applaudissements ne cessaient pas.

La coutume en Californie est qu'on ne se contente pas, dans des occasions pareilles, de claquer des mains, mais qu'on donne à celui qui a su s'attirer les bonnes grâces du public des preuves plus palpables de satisfaction. Il est d'usage, dans les combats de taureaux ou dans les ballets, de jeter aux toréadors ou aux danseuses, de l'argent, des dollars, voire même des onces d'or, qui pleuvent parfois de toutes les parties de la salle. La belle qui a su, par son fandango, conquérir les cœurs des assistants, est tenue de ramasser elle-même la moisson d'or et d'argent, c'est un genre de remerciements dont elle est comptable à ses admirateurs.

Ce fut de cette manière que cette fois se donna aussi à connaître la satisfaction du public. Les

dollars arrivèrent de toutes parts du cirque dans l'arène ; il en tomba jusque sur la tête du taureau qui, s'étant relevé de sa lourde chute, présentait de nouveau son front cornu à son ennemi victorieux.

« *Gracias, muchas gracias, caballeros !* » dit en riant l'Indien quand il vit tomber cette pluie d'or, et relevant son chapeau, qui au moment du saut du cheval avait roulé à terre, il se mit avec le plus grand sang-froid à ramasser les dollars, quand le taureau plein de colère recommença à lui courir sus.

« Gare, gare, Valentin ! » lui criait-on de tous côtés ; mais c'est à peine si le téméraire Indien regardait comme digne de lui d'y faire seulement attention, et de tourner de temps en temps la tête pour surveiller les mouvements de son agresseur. Au moment d'être atteint il glissait de côté comme un serpent, et devait avoir ramassé déjà au moins vingt dollars alors que le taureau en revint à une seconde et inutile attaque.

L'enthousiasme du public allait croissant à chacun des mouvements de l'Indien, de plus en plus excité par son triomphe et par le cognac; ses

yeux brillaient d'un éclat extraordinaire, toute sa personne semblait grandir, le péril que tous redoutaient pour lui, lui le bravait avec un sourire dédaigneux.

Le taureau lui-même paraissait interdit devant la tranquillité de l'homme ; convaincu de son impuissance il se contentait de labourer la poussière des cornes et des pieds. « *Mira aqui, companero,* » lui disait en riant l'Indien tout en marchant à la bête qui reculait pour s'élancer de plus loin ; « *mira aqui* — vois-tu les beaux dollars, » et en prenant une poignée dans son chapeau il s'amusait à les compter en les jetant sur le sable devant le nez du taureau furieux.

« Un, deux, trois, quatre, — arrête, *amigo* ; allons, ne sois pas si vif, autrement tu me ferais tromper — cinq, six, sept, huit — vois-tu comme j'ai des parrains généreux ! — neuf, dix, onze, douze, treize — oh le démon ! » Et à cette exclamation qu'il fit en riant, Valentin fut obligé de jeter son chapeau que le taureau foula sous ses pieds, et de songer à la fuite, car les cornes acérées de l'animal le menaçaient de près.

Valentin, toujours téméraire, ne fit de mouve-

ment de côté que ce qu'il fallait pour n'être pas atteint, puis, reprenant son chapeau, il se remit à son occupation pendant que le taureau parcourait l'arène en beuglant.

Il recommença à compter, jetant les dollars au nez du furieux, un ici, un là, et ne faisait pour éviter d'être atteint que de légers mouvements du corps auxquels il donna même l'apparence de la danse; l'enthousiasme était frénétique, il pleuvait maint et maint dollar. C'est ainsi que notre nouveau toréador lassa son ennemi, et le monstre au bout d'un moment permit au faible enfant des hommes de se moquer impunément de lui. L'Indien chanta, il dansa, il compta en riant son argent dans le sable, il cria, il fit les tours les plus inimaginables à peine interrompus quelques secondes par une attaque du taureau.

Cependant les combattants mexicains étaient demeurés les témoins muets, mais profondément irrités et jaloux des triomphes de la peau rouge. A ce moment l'un d'eux sauta dans l'arène, fit signe à l'Indien de ramasser son argent et de lui laisser la place libre; il allait reprendre le combat. L'accueil que lui fit le public n'eut rien de

fort encourageant, car les huées et les sifflets ne cessèrent de le saluer à son entrée en scène ; pour le taureau, voyant un objet nouveau contre qui tourner sa fureur, il lâcha son ancien ennemi pour se jeter sur le nouvel arrivant.

Celui-ci, le plus adroit des combattants gagés, attendit tranquillement l'animal et, posant la pointe du pied légèrement sur sa tête, il sauta lestement par-dessus. Ce tour de force valut au toréador quelque peu de la sympathie de cette foule mobile ; les Mexicains, ses compatriotes, lui envoyèrent des applaudissements, qui devaient lui servir d'encouragement pour arriver à quelque chose de plus habile encore.

« *Bueno*, *companero !* » lui cria Valentin qui n'avait pourtant nulle envie de se laisser enlever aussi facilement les lauriers de la journée. « *Bueno*, mais ce n'était ceci que pour nous amuser ; vois-tu ! » Et ce disant, le voilà qu'il se place en face de la bête, et au moment où elle baisse la tête, d'un bond il se met à califourchon sur le dos du taureau, la face tournée en avant, se maintenant pendant au moins une minute en dépit de tous les efforts que faisait l'animal furieux pour se

débarrasser de son fardeau, le tout au milieu des plus immenses applaudissements.

A cette vue le Mexicain devint pâle de rage.

« Ce n'est rien que ça ! » s'écria-t-il avec un rire plein de dépit, et quand le taureau, qui ne se délivra de son cavalier que quand celui-ci voulut bien sauter de lui-même à bas, se rua sur lui, le toréador s'essaya à imiter la peau rouge dans son tour de force. La colère, le dépit lui avaient-ils ôté un sang-froid dont il avait si fort besoin dans cette lutte ? le fait est qu'il manqua le saut, il le fit trop grand ou il tomba trop en arrière, et le taureau ne sentit pas plutôt son ennemi glisser, que se retournant sur le malencontreux toréador, avant que celui-ci eût le temps de se relever, il le prit sur ses cornes, et le lança haut en l'air comme il aurait fait d'un petit enfant.

« *Caramba !* » cria alors l'Indien, quand il vit l'animal, dont la rage allait croissant, prendre et reprendre le corps sur ses cornes, puis le fouler aux pieds. « Voilà qui est aussi pousser la plaisanterie un peu trop loin ! » Et pendant que les autres combattants franchissaient la barrière pour

venir au secours de leur camarade, Valentin, avant qu'aucun d'eux eût pu joindre le taureau, s'était jeté à sa tête, droit entre les deux cornes, absolument comme s'il eût cherché la mort.

Mais le sauvage enfant des montagnes savait bien ce qu'il faisait, et au moment où un cri de terreur poussé par tous les assistants remplissait l'air, lui, debout à quelques pas en avant de la bête, montrait dans sa main droite la courte lame d'acier avec laquelle il venait, d'un seul coup, de trancher la moëlle épinière du taureau ; après quoi l'Indien se mit à danser un fandango autour du cadavre de l'animal et de celui de l'homme, je laisse à penser au milieu de quel tonnerre d'applaudissements et sous quelle pluie de dollars.



LA

JUSTICE A STOCKTON

3

Stockton sur le San-Joaquin est, après San-Francisco et Sacramento, la plus grande ville de l'ancienne Californie; elle rivalise même avec Sacramento. Dans ces derniers temps surtout ses proportions se sont notablement accrues; le commerce y est devenu florissant, il rayonne de là vers les mines du sud. Depuis longtemps déjà Stockton était le siége d'une cour de district que présidait le juge Reynolds, arbitre souverain *de la paix et de la guerre.*

En ce temps (on était alors dans l'été de l'année 1850) il se trouva qu'un Allemand, du nom de Kadisch, eut des marchandises à expédier aux mines, pendant que lui restait à San-Francisco, où il était retenu par ses affaires et où il attendait d'autres envois. Il fit accord avec un Espagnol, qui s'engagea à transporter les marchandises aux mines sur des mulets appartenant à

Kadisch, lesquels mulets il devait ramener ensuite à San-Francisco pour leur faire prendre un nouveau chargement.

C'est en effet ce qui eut lieu; José, l'Espagnol, partit avec les marchandises, revint en chercher de nouvelles, mais il ne rendit point les mulets, sous le prétexte, lorsque Kadisch les réclama, qu'on les lui avait volés en route. C'était un mensonge évident, car à cette heure-là même une partie des dits mulets étaient, soi-disant comme propriété de José, à Stockton. Kadisch avait des témoins plus qu'il ne lui en fallait, et aussi le bon droit assez de son côté pour pouvoir risquer l'affaire et aller auprès du juge réclamer justice. Il ne se sentait toutefois pas encore bien assuré de gagner, ce qui ne l'empêcha pas de se rendre vers le juge Reynolds pour lui exposer sa cause.

Il trouva Reynolds dans une assez heureuse disposition d'esprit; le bonhomme étendu sur un canapé, une de ses jambes passée sur le dossier, l'autre reposant sur une chaise devant lui, s'abandonnait en ce moment à de douces, agréables et innocentes rêveries; il tournait et retournait dans sa bouche une légère chique de tabac, tan-

tôt regardant d'un œil fixe l'angle de la chambre, tantôt lançant à quelque cinq pas devant lui avec une incroyable dextérité, et mieux qu'une seringue, un jet de salive qui, après avoir décrit la parabole, allait tomber dans un crachoir.

« Bonjour, juge, » dit le plaignant en entrant dans la chambre et en fermant la porte derrière lui.

« *How-d'y do,* » lui répondit l'autre sans plus : seulement il tourna légèrement la tête pour voir qui entrait, puis reprit bien vite la position qu'il venait de quitter.

« Juge, je viens porter plainte contre l'Espagnol José Tonguras ; il me garde mes mulets, et cependant je puis prouver que tous, ou du moins presque tous sont, au moment où je parle, dans son écurie. »

Le juge se tourna à moitié; avant de parler il regarda le crachoir, vers lequel il lança son filet jaunâtre qui partit du côté de Kadisch et passa si près de ses genoux, que l'Allemand effrayé ne put s'empêcher de faire un petit saut de côté. Soin inutile ! il n'y avait pas le moindre danger, le crachoir ne fut point manqué : le juge ne prit d'ail-

leurs aucunement garde à la vive appréhension qu'il venait de causer; au contraire, il profita de ce qu'il n'avait plus la bouche pleine pour interroger le plaignant.

« Est-ce que José.... mais comment donc s'appelle ce diable d'homme ?

— José Tonguras.

— Ah! ah! a-t-il de l'argent?

— Oui, il vaut bien 10,000 dollars,» lui fut-il répondu.

Le juge là-dessus resta un moment sans faire d'autre question; il était sur son canapé, livré à ses réflexions profondes, visant de temps à autre le crachoir; le prudent Allemand avait eu le soin de se placer en dehors de la ligne droite, et même hors de portée, car l'idée qu'on pourrait bien une fois ou l'autre manquer le but, semblait le poursuivre d'une manière angoissante; le juge finit par sonner et dit au constable qui entra :

« M. Brown, je vous prie d'aller me chercher le shérif et de l'amener. »

Le constable loin, le juge se fit raconter en détail l'aventure des mulets; le plaignant lui exposa l'affaire le plus brièvement et le plus clairement qu'il put.

« Bien ! bien ! » lui répondit le juge, qui eut l'air parfaitement satisfait de ce qu'il venait d'entendre. « Très-bien ! nous allons l'attraper, ce coquin-là. C'est un Mexicain, n'est-ce pas?

— Je le crois, du moins il en porte le costume.

— Tant mieux. — Ah! Jenkins, dit le juge au shérif qui entrait, venez ici un petit moment; Kadisch, asseyez-vous, nous allons régler l'affaire; il se trouve que j'ai justement le temps ce matin.»

Le juge s'entretint quelques instants à voix basse avec le shérif, sur quoi celui-ci quitta la chambre, et les deux hommes restèrent environ une heure entière vis-à-vis l'un de l'autre sans échanger une parole; le silence n'était interrompu que par le bruit des petits jets partant pour le crachoir; nous avons dit que Kadisch s'était placé de manière à s'ôter toute inquiétude.

A la fin quelqu'un frappa à la porte.

« Entrez ! » dit le juge.

La porte s'ouvrit et le Mexicain José Tonguras entra pendant que le constable, qui était debout derrière lui, l'annonçait par son nom à grand renfort de voix.

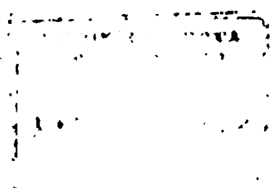
« C'est bien ! » dit le juge, sans seulement se lever, « prenez un siége, José. »

José le Mexicain était un petit homme maigre, à la stature courte, à la face jaunâtre tannée par le soleil ; ses cheveux, d'un noir de jais, retombaient en boucles autour de sa tête ; il avait pour couvrir ses épaules une *sérape* aux vives couleurs, et tenait à la main un large *sombrero* couvert en toile cirée ; ses culottes en velours brun, ouvertes de côté, laissaient paraître un caleçon blanc comme la neige ; il était chaussé de bottines. En entrant dans la chambre, il fit la moitié d'une inclination de tête pour le juge, autant pour son accusateur ; puis, tout en tournant dans ses mains son chapeau bien ciré qu'il venait d'ôter :

« *Buenas dias, senores !* » leur dit-il.

Kadisch, à son tour, lui répondit par un léger salut ; pour le juge, il ne fit semblant de rien, et comme le Mexicain n'avait sans doute pas compris, n'avait peut-être pas même entendu l'invitation qu'on lui avait adressée de s'asseoir, l'Allemand la lui renouvela en espagnol.

José remercia de la tête sans rien ajouter, puis





il s'avança un fauteuil de cannes sur lequel il prit place, mais sans précipitation aucune. Pendant ce temps, ses yeux noirs et rusés erraient incessamment dans la chambre d'un objet à l'autre, sans s'arrêter sur aucun. Seulement de temps en temps, quand le juge tournait la tête pour une de ses expectorations, le Mexicain cherchait à surprendre son regard; quant au juge, il paraissait avoir complétement oublié qu'il pouvait y avoir là quelqu'un d'étranger, du moins ne faisait-il pas la moindre attention au plaignant, ni à l'accusé.

C'est ainsi que plusieurs quarts d'heure se passèrent; Kadisch, qui avait d'autres affaires, s'était déjà levé une fois et avait prié le juge de l'excuser, lui disant qu'il préférait revenir plus tard, à un moment convenu, mais que pour l'instant il avait je ne sais quoi d'important qui ne pouvait se remettre.

« *Never mind,* Kadisch (Ne vous embarrassez pas de ça, Kadisch), » lui dit le juge en lui faisant signe de la main de se rasseoir; « le shérif va être ici dans la minute, et nous réglerons notre affaire sans désemparer; toutes, je vous as-

sure, ne se présentent pas d'une manière aussi favorable. »

L'Allemand vit le juge dans une veine de bonne humeur ; il eut la sagesse de vouloir en profiter et resta ; pour le Mexicain, qui n'avait rien compris aux quelques mots qui venaient de s'échanger, il regardait avec défiance tantôt l'un tantôt l'autre des interlocuteurs, et paraissait à part soi, et avec raison, ne se promettre rien de bon du ton d'affabilité que prenait son juge avec son accusateur. Il commença à en redouter pour lui de fâcheuses conséquences.

C'est ainsi que se passa un second quart d'heure, sur quoi la porte s'ouvrit de nouveau, et le shérif entra.

« Tout est prêt, Jenkins ? » lui demanda le juge.

« Tout ! » répondit laconiquement celui qui tenait le glaive de la justice à Stockton.

« Tout s'est bien passé ? » demanda encore le juge, qui avait l'air d'avoir ses bonnes raisons pour ne pas désirer procéder dans la cause avant d'être parfaitement renseigné.

« Tout ! » répéta une seconde fois et comme un écho la bouche de son Mercure.

« Bien; en ce cas, la cour peut entrer en séance, » répondit le juge, qui quitta l'attitude qu'il avait gardée jusque-là, se leva et se plaça devant la table où il remit en ordre quelques volumes.

« Faites entrer l'interprète! »

Jenkins ouvrit la porte, fit signe à quelqu'un qui se trouvait dehors, et l'on vit bientôt entrer une des figures les plus originales qu'on puisse imaginer : un homme aux larges épaules, vigoureusement mais grossièrement taillé ; il avait des cheveux rouges crépus, son visage était labouré par la petite vérole, et ses mains étaient couvertes de taches de rousseur; il tenait à la main un vieux feutre blanc, lequel affectait la forme la moins facile à déterminer, car il ne lui manquait guère que l'aile et le fond. Le propriétaire du dit chapeau avait sur les épaules un petit *poncho* chilien bleu, rayé sur les bords de vert et de rouge; ses jambes étaient sous une manière de culotte mexicaine d'où sortait un caleçon peu propre et de couleur douteuse; ses souliers à gros points ne paraissaient pas avoir fait jamais la connaissance même la plus éphémère avec un

cirage quelconque. Cet homme n'avait certes, dans toute sa personne, rien d'attrayant ; ses petits yeux verts n'en brillaient pas moins incessamment sous l'impression d'une gaieté tant soit peu sauvage. A son entrée il lança un coup d'œil rapide et fort décidé sur tous les assistants, lequel, joint à son maintien délibéré, montra que ce n'était pas la première fois qu'il remplissait l'emploi auquel il venait d'être appelé, et qu'avant d'entrer en fonctions il avait voulu voir un peu par lui-même à quelle sorte de gens il allait avoir affaire. Depuis lors, cependant, sa feinte indifférence, la froideur avec laquelle il s'adressa tantôt aux uns tantôt aux autres, montra de quelle main impartiale il entendait tenir la balance de la justice, et comme quoi il ne voulait que rendre au juge les interrogatoires parole pour parole.

Reynolds avait l'air d'être, avec son interprète, sur le pied de la plus grande intimité; au moment où celui-ci entra et quand il eut fini de pousser la porte, le juge lui avança une chaise, puis il prit la Bible, et d'abord après le premier salut d'usage il récita la formule du serment.

« Comment vous va, Patrick? vous allez nous

jurer solennellement que vous nous rapporterez mot à mot et en toute fidélité les demandes et les réponses que vont nous faire les deux parties; là-dessus que Dieu vous assiste.

— Grand merci, Monsieur, » dit Patrick, et, avec une forfanterie toute irlandaise et un ton d'une solennité particulière, il prêta serment et rendit son salut au juge en même temps: sur quoi il se prit à baiser avec l'apparence de la plus grande dévotion la Bible qu'on lui présenta; puis ayant retroussé, sans que la chose cependant fût autrement nécessaire, son petit poncho, il s'assit sur la chaise qu'on avait avancée pour lui, pressant et écrasant sans aucune façon son feutre entre ses deux genoux.

Le juge avait pris une feuille de papier où il écrivit fort lestement la plainte de l'Allemand, moins pour l'accusateur, à qui il ne la montra plus, que pour l'accusé, à qui il la fit passer par l'intermédiaire de l'interprète.

Le Mexicain, qui devait savoir plus d'anglais qu'il ne voulait en avoir l'air, avait écouté avec une grande attention le serment qu'on prêtait. Même à ce moment un léger sourire à peine dis-

simulé vint errer sur les coins de sa bouche, sourire qui ne s'évanouit pas complétement quand le juge lut à l'interprète le sujet de la plainte. Il ne savait que trop, le rusé Mexicain, que sa cause, si elle suivait les voies ordinaires du droit, ne devait pas être regardée par lui comme perdue, ni près de là ; il n'était, cependant, pas préparé aux procédés sommaires qui allaient suivre.

L'interprète, après avoir écouté la lecture jusqu'au bout, les yeux toujours fixés sur la feuille de papier, se tourna vers l'accusé qui, de l'air le plus sérieux et avec l'attention en apparence la plus grande, se tenait assis sur sa chaise ; il lui traduisit ce dont il s'était rendu coupable et lui demanda s'il reconnaissait la vérité de l'allégation.

Le Mexicain resta quelques secondes le regard immobile, et comme plongé dans des réflexions profondes; puis, avec cette manière chantante de parler propre aux Espagnols, il répondit :

« *Si senor!* j'ai reçu les mulets de cet homme avec les marchandises, et j'ai livré les marchandises au lieu dont nous étions convenus : n'en est-il pas ainsi ? »

La question fut transmise au plaignant, qui répondit que le fait était vrai, mais ajouta qu'il n'avait pas porté plainte à cause des marchandises, mais bien à cause des mulets qu'on lui retenait.

L'Allemand venait de traduire cette réponse en espagnol, et don José allait répliquer quand le juge l'interrompit :

« Arrêtez, lui dit Reynolds, j'aimerais bien savoir ce que vous avez là affaire ensemble. *God damn it!* vous n'exigerez pourtant pas de moi, j'espère, que je comprenne votre maudit espagnol ? Patrick, dites-nous l'histoire. »

Patrick traduisit au juge ce qu'avaient dit les deux parties, le juge continua son interrogatoire:

« Où sont présentement les mulets? Les avez-vous rendus à leur légitime propriétaire? en un mot que sont-ils devenus ? »

Le Mexicain commença par se faire traduire la question ; puis il dit en haussant les épaules :

« *Quien sabe?* Quand je suis revenu à Stockton, cet homme n'y était pas encore de retour. Il m'a fallu remettre les bêtes à la garde d'un autre que j'ai payé de ma poche, cet autre est tombé

malade, et pendant ce temps des Américains ou mes propres compatriotes ont volé les mulets. Mais mon frère est allé pour tâcher de les rattraper, et s'il les retrouve cet homme ne perdra rien. »

Patrick traduisit ; sur quoi le juge se hâta de demander :

« Ainsi, depuis qu'on lui a remis les mulets il ne nie pas les avoir perdus.

— *No, no : es verdad,* dit José, *pero.....*

— Bien, bien, tout est donc en règle, » dit brusquement le juge quand il vit que le Mexicain s'apprêtait à faire encore des objections : « Pat, arrêtez-le, et ne lui permettez pas de m'interrompre davantage ; à présent que je sais tout ce que je veux savoir, Kadisch, dites-moi combien de mulets vous lui avez remis?

— Quatorze, Monsieur le juge, tout bâtés.

— Jenkins, que valent en moyenne les mulets au jour d'aujourd'hui, le bât ne fait pas une grande différence. »

Le shérif réfléchit un moment, puis il dit en se caressant le menton :

« Hem ! je ne sais pas au juste ; je pense, en

moyenne, quelque chose comme 80 ou 90 dollars pièce. Peut-être plus.

— Bien, nous allons prendre en moyenne 90 dollars; êtes-vous content du prix, Kadisch? » Celui-ci, passablement ahuri de l'aventure, fit néanmoins de la tête un signe d'assentiment. Le juge continua : « Ce qui fait par conséquent quatorze fois quatre-vingt-dix; quatre fois neuf font trente-six, neuf et trois font douze — en tout précisément 1260 dollars — en outre, pour la cour 50 dollars, pour l'ordre de comparution et pour l'interrogatoire 50 dollars, 1360, pour le shérif 50, 1410, et pour vous, Patrick, combien vous donne-t-on comme interprète ?

— Eh, mais, je ne sais trop, » dit Patrick d'un air de feint embarras, « j'imagine quelque chose comme deux onces.

— Bah ! dites trois, » lui répondit le juge à demi-voix et en lui faisant un petit signe de l'œil droit.

« Va pour trois onces, » murmura Patrick; sur quoi l'homme de loi se remit à établir son compte :

« Nous disons 1410 dollars, plus 50 pour frais

d'interprétation, ensemble 1460; Patrick, dites un peu à ce José Tonsuras ou Tonjuras, du diable sais-je comment il s'appelle, que la cour l'a condamné à payer 1460 dollars d'amende; 1260 en faveur du plaignant, 100 pour frais de justice, 50 pour le shérif, 50 pour frais d'interprétation; ensemble, 1660.

— 1460, dit Patrick.

— 1460? — Vous avez raison, — 1460; — du reste, nous n'en sommes pas à une bagatelle près. Cet argent devra être payé dans l'espace de trois heures. »

Ici José était devenu d'une pâleur mortelle, et eut peine à attendre que la teneur de la sentence lui eût été traduite pour se lever et protester; mais le juge Reynolds n'était pas homme, une fois la sentence rendue, à s'en laisser imposer.

« Patrick, dites un peu à cet homme que, pour peu que sa bourse lui soit chère, il fera bien de commencer par tenir sa langue au chaud. Nous avons assez disputé comme ça; j'ai du reste peine à croire qu'une plus longue discussion lui servît à grand'chose. Faites-lui en outre observer que

le shérif, en sa qualité de shérif, a tous ses mulets ici derrière la maison, et que si dans trois heures l'argent n'est pas là, avant ce soir le shérif aura fait vendre les mulets au plus offrant. — A-t-il compris ? — A ce compte, José sait bien qui rira le dernier, — cligner à la justice ne vaut guère mieux que faire un signe à sa monture quand elle est aveugle. »

José s'abandonna au plus violent désespoir, car il vit bien qu'il était tombé en plein dans ses propres filets ; il offrit de livrer dans huit jours la plus grande partie des mulets au lieu où il les avait pris; à cela, le juge Reynolds se contenta de dire à Patrick :

« Avez-vous espagnolisé à cet homme tout ce qu'il doit savoir ?

— Tout, Votre Honneur.

— Tout est donc en règle ; dans trois heures l'argent, sinon les enchères. » Là-dessus le juge Reynolds se leva, et adressant de la main un gracieux salut au plaignant et à l'accusé : « La séance est levée. Venez, Jenkins, nous allons passer ici en face, où nous prendrons un petit verre, vu que j'ai le gosier diablement sec. »

Trois heures après, José Tonguras était, la bourse pleine et l'air chagrin, devant la table du juge, à compter l'amende qu'on lui avait imposée. Il savait bien qu'il n'y avait pas d'autre moyen pour lui de s'en tirer; le juge lui aurait fait vendre à l'enchère jusqu'à son dernier mulet, et les mulets, en ce temps-là, n'avaient pas une grande valeur. Le juge Reynolds n'eut aucunement besoin d'un interprète pour recevoir l'argent et le compter; après l'avoir encaissé dans son pupitre, il se contenta d'adresser à la partie perdante, qui se retirait l'air passablement contrit, ces deux mots espagnols, les deux seuls probablement que sût le juge Reynolds de toute la langue castillane : « *Mucho gracias* (muchas gracias) ! »

LA

RÉVOLUTION FRANÇAISE

Les nouvelles mines de Murphy ou ***Murphys new diggings***, suivant le nom que leur ont donné les Américains, les Allemands, les Français et les Espagnols, sont situées sur l'***Anglescreek***, ruisseau qui verse ses ondes un peu plus bas dans celles du *Stanislas*. Ces mines ne sont en majeure partie autre chose que des courants d'eau, lesquels descendent des collines environnantes et se jettent dans une *creek* ou ruisseau de plus grandes dimensions, en formant entre leurs divers bras la *flat* ou barre, terrain aurifère sur la richesse duquel on avait répandu des bruits qu'on peut vraiment qualifier de fabuleux. Au temps où commence cette histoire, on était au milieu de mai; il y avait alors abondance d'eau dans les sources comme dans les ruisseaux, si bien qu'on n'aurait pu songer encore à creuser la terre à une certaine profondeur; aussi devait-on se pré-

parer seulement pour la saison favorable, la fin de l'été, afin de se trouver en état, le moment venu, de mettre vigoureusement la main à l'œuvre. On établissait les pompes à rejeter l'eau, on creusait des canaux de dégorgement, etc.

Pendant que les mineurs ou laveurs d'or se livraient à ces divers genres de travaux, il y avait dans les *Murphys* ou mines, une autre catégorie d'hommes, qui, eux, songeaient non moins activement à servir leurs intérêts, mais d'une manière bien différente. Ces industriels sont connus dans les mines sous le nom de *storekeepers,* traficants qui vont plantant leurs tentes proche des mines et des mineurs, et vendent aux laveurs d'or des provisions de toutes espèces; ils passent ainsi leur été avec la perspective de réaliser un bénéfice fort honnête. Certain Yankee entreprenant, dans le lieu dont nous parlons, avait établi un jeu de quilles; des buvettes s'élevaient alentour, et les croupiers, ces vautours californiens, s'étaient abattus là de toutes parts, pour y essayer leur veine en dépouillant leurs victimes.

Une grande quantité de Français, Basques pour la plupart, se trouvaient à Murphy, et les

boutiques françaises ne tardèrent pas à sortir de terre, côte à côte des boutiques américaines. Dans les premières, on voyait figurer quelques grisettes, femmes de moyen âge; l'une (et il faut dire que dans la troupe elle était la plus jeune) se plaisait à se promener en jaquette courte, en pantalon et se tenait un chapeau de feutre crânement posé sur le côté de la tête, le tout pour le plus grand divertissement des pionniers de l'ouest, qui, fraîchement arrivés de leurs forêts, ne pouvaient se figurer qu'une femme eût l'idée d'endosser ainsi des habits d'homme.

Nous avons dit qu'il y avait à Murphy des Allemands, des Espagnols et des Anglais, mais les plus nombreux étaient sans contredit les Français, car ils formaient à eux seuls les trois quarts de la population de ce diminutif de ville. Ce fut à cette époque, dans les derniers jours d'avril ou dans les premiers jours de mai, que la législature californienne émit une loi, par laquelle tous les laveurs d'or étrangers étaient frappés d'un droit de vingt dollars par mois, faute de quoi, s'ils ne voulaient ou ne pouvaient payer, ils auraient à quitter les mines sans autre forme de procès et

au plus tôt. Si on les trouvait dans une autre mine à y laver l'or, le délit devait être considéré comme crime d'Etat et puni comme tel.

On peut se représenter l'effet que dut faire cette mesure sur les laveurs d'or étrangers; même parmi les Américains les hommes raisonnables hochaient la tête d'un air significatif, disant qu'une loi pareille allait donner lieu à du tapage et faire naître un mécontentement pour le moins inutile. Les Français prirent les premiers la mouche, et se distinguèrent autant par leurs injures que par leur sans-gêne à raisonner; déclarant tout bonnement la loi une loi infâme, ils résolurent de ne pas payer un seul centime de droit.

Parmi les Allemands, quelques Alsaciens se joignirent aux Français; les Basques, eux, prirent tout d'abord leurs carabines et leurs fusils et décidèrent que ce qu'il y avait de mieux à faire était de se mettre en état de défense pour imposer aux Américains. Les Américains, de leur côté, ne prirent pas le moindre souci de tout ce tapage. La mesure était de beaucoup trop fraîche date pour qu'on dût avoir recours à aucun ordre coercitif;

certains collecteurs avaient été désignés pour faire le tour des mines; jusqu'à ce qu'ils eussent paru à Murphy, il n'y avait qu'à attendre.

On était dans la seconde quinzaine du mois de mai, par une soirée d'une beauté admirable ; le soleil venait de se coucher derrière les pins gigantesques, lesquels, dans ce temps-là, couronnaient les collines de Murphy. Les gens revenaient du travail, et ici et là sortait des tentes une fumée blanche s'élevant d'un feu qui servait aux laveurs d'or à apprêter leur frugal repas du soir.

Des différentes parties de la ville (car c'était l'appellation du groupe de tentes qu'on avait baptisé du nom de *Stoutenbourg)* arrivaient à l'oreille des sons discordants et bizarres ; c'était le bruit d'un gong chinois mêlé à la voix criarde d'une trompette d'enfant; — autant de manières pour les différents restaurants d'annoncer au public que les soupers étaient prêts et que les hôtes attendaient leur monde. Dans ce concert improvisé et peu d'accord, des ânes appartenant aux mineurs se mirent aussi à faire leur partie, à quoi il faut joindre le bruit du bois qu'on fendait, et les

refrains de quelques chansons françaises partant d'une tente ou d'un taillis voisin. Les groupes allaient, venaient, riant, gesticulant, d'une boutique, ce qui veut dire d'une tente à l'autre ; l'ombre se faisait; à peine quelques légers nuages, dorés par le couchant, glissaient sur le ciel; c'était un spectacle à faire oublier, même à tant de pauvres diables, leurs fatigues de la journée, leurs soucis du lendemain.

Presque partout les soupers étaient déjà depuis longtemps commencés..... Mais qu'ont-ils donc tous ces gens à demeurer immobiles sur le seuil de leurs tentes, à causer et gesticuler surtout avec tant d'animation?

« Les Français ont bien à *blaguer* ensemble aujourd'hui, » dit un long Texien à un *Down Easter* aussi long que lui (Down Easter est le sobriquet qu'on donne aux vrais Yankees ou aux habitants du nord-est de l'Union). « Comprenez-vous ce qu'ils disent?

— Moi ? » répondit le Yankee, surpris que son compagnon pût le soupçonner de parler français ou toute autre langue du monde que l'*américain*. « Moi ? Est-ce que j'entends leur baragouin ! Ce

qu'ils ont à se dire n'est sans doute pas quelque chose de bien important.

—Et comme ils y vont des bras et des mains, » ajouta le Texien en se retournant pour voir le groupe qu'ils venaient de croiser; « sans cela pour eux point de plaisir; attachez à un Français les bras derrière le dos, vous lui coupez la langue. »

Nos deux hommes, là-dessus, entrèrent dans une maison de jeu américaine où ils ne trouvèrent que des compatriotes, et le jeu eut pour eux un intérêt si vif, qu'il ne leur laissa pas le temps de s'occuper d'autre chose.

Le tableau qu'offrait alors le devant d'une tente française, habitation commune d'un certain Louis et d'une grisette, à qui le monde, par courtoisie, donnait le nom de Madame Louis, était bien différent. Des Français, presque tous Basques, et des Allemands s'entretenaient avec une animation extrême; c'étaient des explosions de colère et les cris de : *méchants!—au secours!—à bas les Américains!* ne laissaient que trop vite et trop bien deviner le sujet qui agitait nos discoureurs.

La conversation se faisait surtout en français, mélangé cependant d'un peu d'espagnol; on y retrouvait les accents comme les dialectes les plus divers. Au milieu du groupe principal on voyait un Allemand du nom de Fuchs (renard), porteur d'une longue barbe rouge; un petit Basque, passablement maltraité par la petite vérole, aux traits prononcés, à l'œil hargneux; plus un Suisse de haute taille, drapé dans un poncho de l'Argentine, un coutelas passé dans la ceinture. Un autre Basque fanfaron venait d'amener par les épaules le digne hôte de l'établissement, M. Louis, pour lui faire confirmer par lui-même la nouvelle qu'il avait mise en circulation.

« Allons, Louis, lui criait-il avec vivacité, voyons, montre-leur la lettre que nous avons reçue aujourd'hui; ils ne veulent pas me croire.

— Oui, c'est vrai, répondit l'autre, qui vit bien vite ce dont il s'agissait : c'est ma femme qui a la lettre.

— Et qu'y a-t-il dans cette lettre? demanda le Suisse.

— C'est affreux! c'est ignoble! c'est bas! s'écria Fuchs.



— Tranquilles, leur dit le Suisse; voyons, soyez une fois tranquilles, que nous puissions entendre; — qui sait si l'histoire après tout n'est pas une exagération?

— Une exagération! s'écria le Basque: Madame Louis, ayez la bonté de nous montrer un moment la lettre.

— J'en suis fâchée, Monsieur, » répondit Madame Louis, sorte de figure féminine d'environ 26 ans, aux yeux noirs, à la taille longue et maigre, et à ces mots elle sortit de derrière la banque où elle servait ses pratiques pour s'approcher du groupe. « J'en suis fâchée, mais les deux hommes qui m'ont fait lire cette lettre avaient ordre de la garder pour la porter à *Angelscamp*.

— Et le contenu?

— Le contenu, en deux mots, était le suivant: « Des Américains, dans la Sonora, ont mis violemment la main sur des Français qui se refusaient à payer la taxe. D'eux d'entre eux et un Allemand sont en prison; on s'attend à ce que, contre tout droit des gens, la loi de Lynch leur sera appliquée; on ajoutait même que le shérif de Sonora, qui est un Américain, a été tué d'un

coup de poignard par un Espagnol. Les Français de la Sonora appellent à leur aide tous leurs compatriotes des mines ; ils leur demandent de venir sans délai, s'ils ne veulent pas qu'on commette sous leurs yeux le plus abominable des attentats. »
— Voilà le contenu de la lettre, signée par un Français très-honorable, un certain Leroy, qui a là-bas un commerce. Du reste, continua la jeune dame avec animation, dépêchez-vous de vous préparer, car il se fait tard, et dans une heure nous partons tous.

— Et vous partez aussi avec les autres? lui demanda le Suisse.

— *Certainement, ma vie pour mes paysans.*

— Qui resterait en arrière? s'écria Fuchs rouge comme sa chevelure ; mais c'est une horreur, une abomination, qui crie vengeance, qui ne peut se laver que dans le sang!

— Avant de croire il faudrait voir, répliqua le Suisse moins facilement crédule ; on a, et cela surtout depuis quelque temps, fait circuler tant de faux bruits qui ont si vite trouvé créance, que c'est à juste cause qu'on est devenu un peu défiant à cet endroit. Du sang-froid, voilà ce qu'il nous faudrait avant tout, et surtout ici.

— Du sang-froid? sang de poisson! » s'écria Fuchs qui, s'échauffant de plus en plus à cette seule idée, se versa un grand verre de bordeaux pour désaltérer son gosier desséché. « Qui donc, au récit d'une nouvelle pareille, peut songer encore à réfléchir? La Sonora est-elle à l'autre bout du monde, que des faux bruits nous arrivent si facilement? La Sonora est à 25 milles d'ici; et les deux hommes qui n'ont fait qu'un saut à cheval pour nous apporter cette nouvelle, nous sont garants qu'elle n'est que trop vraie.

— Qu'en pensez-vous? » dit un autre Allemand, se servant pour cela de l'espagnol, parce qu'il ne savait pas le français: « en partant ce soir pour aller jusque-là, je puis être ici demain, et je vous rapporterai au juste quelle est la vérité. Si les choses se sont passées comme le dit la lettre, dans vingt-quatre heures vous en avez la confirmation, alors nous partons tous, et puis nous verrons bien, si une poignée d'Américains sans foi ni loi pourront agir comme ils l'entendent avec ces étrangers qu'ils regardent de si haut. Oui, nous serons tous là. »

Fuchs allait faire à cette proposition une ob-

jection des mieux motivèes, quand Madame Louis lui coupa la parole d'un gracieux mouvement de la main, lequel devait servir d'excuse, mais au fond signifiait: « Laisse-moi d'abord parler, après tu causeras tant qu'il te plaira ; » en attendant, elle s'interposa entre les discoureurs :

« Monsieur Fischer, dit-elle en assez bon espagnol, nous n'avons pas besoin d'autres informations. La lettre, que presque tous nous avons lue, aussi bien que le témoignage de ceux qui l'ont apportée, nous sont de sûrs garants du fait. Ainsi, que celui qui se sent battre un cœur généreux dans la poitrine se range sous notre drapeau. *Allons, enfants de la patrie, le jour de gloire est arrivé !* »

Fuchs et un ou deux hommes qui étaient là se joignirent à Madame Louis en entendant le refrain de la chanson célèbre ; il se fit une sorte de tumulte autour de la table aux liqueurs; la conversation devint générale, et l'instant d'après le bruit fut gros et répandu que tous les Français se préparaient à partir le soir même avec l'idée d'arriver le lendemain à l'aurore devant la ville de Sonora.

Fischer, saisi de l'enthousiasme guerrier qui animait tous les autres, avait fait, lui aussi, ses préparatifs; il s'était acheté en toute hâte, moyennant quarante dollars, un fusil à deux coups et une poire à poudre dont un compatriote s'était défait en sa faveur, soi-disant par complaisance pure; il s'était muni en outre de poudre et de plomb, assez pour soutenir s'il l'avait fallu un siége d'au moins trois semaines; notre homme, ainsi complétement et galamment équipé, se trouva à l'heure précise du rendez-vous, prêt à partir, devant la tente de M. Louis.

La confusion qui régnait dans ce moment était grande; la plupart des combattants, pour se donner du cœur, sans doute, avaient fait des libations de vin et d'eau-de-vie infiniment plus copieuses encore que d'habitude; Allemands, Espagnols, Français, étaient là mêlés, parlant chacun sa langue, sans trop comprendre son voisin, car il fallait que de temps en temps quelques phrases d'un anglais singulièrement estropié vinssent servir de moyen d'interprétation.

Parmi les Allemands, on distinguait surtout Fuchs qui, depuis une demi-heure qu'il s'agissait

décidément de se mettre en marche, avait perdu une dose notable de son exaltation. Un barbier, nommé Frey, son pays, lui était venu en aide pour user des dernières ressources d'un crédit fort ébranlé, et le pauvre Fuchs, dans des souliers d'emprunt, avec un fusil, un coutelas et un chapeau d'emprunt, se tenait prêt à partir pour la guerre.

« Frères! criait-il d'un ton plus ou moins aviné; frères et amis, si je reste avec... avec vous; soyez-en bien persuadés, c'est que... c'est que... je veux tenir pour les Allemands! Mon sang, je.... je veux le répandre... pour les Allemands... et il n'est qu'un... celui qui n'est pas... pour les Allemands. »

On comprend que nous n'entreprendrons de défendre ni la logique, ni l'élégance des discours de Fuchs; personne, du reste, ne songeait à s'en inquiéter; lui, voyant que chacun était occupé de ses préparatifs, but successivement tout le vin laissé dans les verres par les consommateurs, sur quoi il serra avec tant d'effusion la main d'un petit négrillon qui était entré pour savoir ce qui se passait, que le bambin

poussa un cri, ce qui ne l'empêcha pas de glisser dans sa poche un petit pain qui se trouvait là et de se sauver. Pour Fuchs, la troupe guerrière ne le revit plus, et quand les pratiques s'informèrent auprès de l'hôte de ce qu'il était devenu, le couple bien avisé répondit : « Monsieur Fuchs, il est *mort* pour les Allemands. »

Le plan des meneurs, n'était pas que la colonne partît *en masse* de la tente de M. Louis, à qui une démarche pareille aurait pu, dans la suite, attirer des désagréments. Le lieu de rassemblement était en plein air, à environ un demi-mille de distance, près d'un sentier qu'on avait désigné, où l'on devait se rendre seul ou par petites bandes, pour de là se mettre en marche.

La plupart des hommes avaient déjà pris les devants ; la tente de M. Louis s'était entièrement vidée, il n'y restait que M. et Mme Louis, et notre ancienne connaissance, Fuchs ; ces trois personnes tinrent un conseil de guerre dans toutes les règles. Mme Louis avait revêtu un costume d'amazone complet : elle avait un pantalon de couleur foncée, une chemise de laine rouge, sur

l'oreille un large *sombrero* de feutre où se balançait une plume d'autruche, un fusil de chasse à deux coups passé en bandouillère, deux pistolets et un coutelas à la ceinture, plus un sac à ouvrage, et à la main la valise aux provisions. M. Louis en revanche avait l'air d'appartenir plutôt au département des boissons fortes : il n'avait qu'un fusil, mais trois gourdes, lesquelles ne faisaient nullement l'effet d'être vides, et il surveillait l'emballement d'un petit tonneau d'eau-de-vie, de la contenance d'environ douze gallons, que deux Français devant la tente s'occupaient à mettre en état.

Le conseil de guerre rassemblé dans la tente n'allait à rien moins qu'à obtenir de Fuchs de renoncer à son humeur belliqueuse et à la mort des héros qu'il ambitionnait, pour remplacer M. et Mme Louis pendant leur absence ; il fallait l'amener à ce qu'il se contentât, au lieu de tirer sur les Américains, de tirer tout uniment les bouchons des bouteilles. On le voit, si la barbarie de M. Louis lui faisait désirer l'anéantissement des habitants de l'Union, elle n'allait pas toutefois jusqu'à vouloir les faire mourir de soif. Le couple avait donc jeté les yeux sur Fuchs.

« D'ailleurs, dit Mme Louis à l'oreille de son mari, il nous faudrait également payer quelqu'un, et celui-ci, de toute façon, restera toujours notre débiteur. »

L'argument parut lumineux à M. Louis, qui, pour sa part, aurait encore mieux aimé rester que s'en aller; mais comment confier son épouse à des mains étrangères? Fuchs non plus ne se fit pas presser outre mesure; il posa son fusil dans un coin, et il venait de retrousser ses manches pour être prêt à servir les pratiques et à rincer les verres, quand on entendit dehors les pas d'un cheval dont on ne tarda pas à voir apparaître le corps, au-dessus duquel passait une tête de femme coiffée d'un chapeau de feutre orné d'un large ruban rouge, et une voix argentine, mais fort résolue, cria :

« *Traversons la creek, ma chère, traversons la creek; ah! parbleu! nous sommes les dernières;— et M. Fuchs?* Que faites-vous donc là? et votre fusil? — Nous n'avons pas une minute à perdre.

— A l'instant, ma chère; à l'instant je suis à toi, répondit l'autre amazone.— Vois-tu, M. Fuchs

a bien voulu consentir à garder notre maison pendant que nous n'y serons pas.

— *Ah! quelle galanterie*, répondit en riant la dame à cheval; *mais montez, montez.* Vraiment il est déjà trop tard, et nous ne pouvons pas aller courir les grands chemins ainsi toutes seules. »

Mme Louis ne prit que le temps de glisser à la hâte un peu d'eau de Cologne, un emplâtre de pauvre et des bandes de toile dans son sac à ouvrage; elle jeta un petit coup d'œil à son miroir, un autre à son remplaçant derrière la banque, puis, sortit si précipitamment pour courir à sa monture, qu'elle accrocha en passant, de la crosse de son fusil, le naseau du cheval de son amie, lequel recula épouvanté et faillit déposer à terre, assez peu cérémonieusement, celle qu'il avait sur le dos. Mme Louis n'y prit en aucune façon garde, mais, aidée de son mari, elle sauta lestement en selle, et voici nos deux amazones galopant, riant et chantant le long de la route.

M. Louis, pendant ce temps, avait détaché son cheval, remis ses lunettes sur son nez, et après avoir crié un dernier *bonsoir M. Fuchs!* auquel il fut répondu par une sorte de grognement, il se

mit en devoir de rejoindre ces dames, besogne qui ne se trouva pas pour lui des plus faciles, car, écuyer médiocre, il avait encore à tenir en respect son fusil et ses bouteilles.

« *Well if ever,* » dit à ce moment un petit Américain, qui avait considéré jusque-là sans rien dire d'une tente voisine toute cette scène. « *What the devil is the matter whith the french?* Ont-ils donc le diable au corps ? ils vont prendre la Californie d'assaut.

— Non pas la Californie, mais la Sonora, » dit une autre voix à côté : c'était un grand Américain, du nom de Fletcher, qui travaillait aux mines pour le compte d'une compagnie texienne.

« La Sonora? — d'où diable, lui répondit le petit, savez-vous cela ?

— Oh! c'est Kurnel, le Canadien, qui me l'a dit : il parle français.

— Mais que s'est-il donc passé là-bas? » demanda le petit Américain avec quelque inquiétude. « Peut-être vaudrait-il mieux convoquer immédiatement un meeting pour contre-balancer...

— Ah bah ! » fit le Texien du ton le plus flegmatique, « toute cette affaire-là va finir en queue

de rat. — Si la chose devenait sérieuse et s'ils avaient besoin de nous à Sonora, ils sauraient bien nous le faire dire.

— Hallo Fletcher! savez-vous quoi? » crièrent alors quelques jeunes gens de 19 à 20 ans, qui tenaient en face une boutique de boucher, et dont deux surtout ne manquaient pas, comme associés, de se donner tous les jours quelque volée; « savez-vous quoi? » dit l'un d'eux qui portait le costume mexicain et à sa ceinture un revolver à six coups, « les Français sont partis pour aller prendre d'assaut Sonora; qu'on batte le rappel, nous tous, jeunes gens, nous nous réunissons, nous les suivons et nous les prenons entre deux feux.

— Sottise, » répliqua à cela un gros Américain aux joues très-roses et abondamment nourries, et aux grands yeux bleus, « nos jeunes gens de là-bas en viendront bien à bout à eux tout seuls; nous, pendant ce temps, nous ferons ici un camp d'Américains, nous élèverons un retranchement, et nous ne laisserons pas rentrer un seul de ces damnés de Français.

— Sottise! lui répondit son compagnon avec

colère, c'est bien cela qui serait une sottise; c'est qu'apparemment tu es trop lâche pour aller, et tu aimerais mieux te retrancher ici derrière une douzaine de troncs d'arbres.

— Trop lâche? s'écria le garçon aux yeux bleus; attends, maudit!...

— Silence, enfants, silence! » leur dit alors Fletcher, qui avait dédaigné jusque-là de prendre part à la conversation; mais qui, voyant qu'elle affectait une tournure menaçante, crut devoir dire aussi son mot. « Allons, soyez raisonnables, soyez tranquilles.—Demain l'affaire aura pris une tout autre face. Dieu sait sur quel bruit mal fondé ils se sont mis en route; ils reviendront sots comme des barbets qu'on aurait trempés dans la rivière. »

D'autres assistants essayèrent d'élever contre ce système de temporisation des objections nouvelles; ils parlaient d'arborer le drapeau américain et de mourir à son ombre; ils voulaient qu'on fît un exemple; ils parlaient surtout de punir l'ingratitude des étrangers qu'on devait au plus tôt chasser du pays. Cependant les gens sensés finirent au bout d'un moment par repren-

dre le dessus dans ce débat, et ils obtinrent que chacun s'en retournerait tranquillement chez soi pour y attendre ce qu'amènerait le lendemain.

Les Français pendant ce temps, sans s'inquiéter des suites que pourrait avoir leur démarche, s'étaient réunis à l'endroit où ils s'étaient donné rendez-vous, et où nos deux amazones arrivèrent juste à temps pour prendre la tête de la colonne.

D'autre part les deux émissaires envoyés de Sonora n'étaient pas restés oisifs ; ils avaient répandu, ou fait répandre, au delà de Calaveres, à Angels, à Carsons, à Douglas Flat, la nouvelle dont on les avait constitués messagers.

De tous côtés arrivèrent pendant la nuit des Français, portant leurs couvertures et leurs fusils avec quelques maigres provisions, le tout roulé en paquet et attaché sur le dos; ils demandaient en passant la confirmation de ce qu'ils avaient entendu, puis se hâtaient de courir à un danger dont on ne pouvait mesurer l'étendue.

Quoique l'issue de l'expédition ne dût guère répondre à son commencement, les Français ne laissèrent pas cependant de donner une bonne et salutaire leçon aux Américains, en leur

montrant que, dans un danger commun, ils seraient tous solidaires ; et plusieurs Américains convinrent plus tard que jamais ils n'auraient cru qu'il y avait autant de Français dans les mines : pendant deux jours il en sortit de tous les trous.

Cette première colonne partie de Murphy avait un aspect original et pittoresque au plus haut degré. Elle était presque entièrement composée de grands et gros compagnons à la mine plus ou moins rébarbative, assez uniformément vêtus de chemises rouges et coiffés de bonnets de la même couleur, sinon de chapeaux de feutre noirs ou gris. Chacun s'était emparé de la première arme qui lui était tombée sous la main ; la plupart avaient des fusils à deux coups, quelques-uns des carabines ou simplement des fusils de munition ; beaucoup portaient au côté des sabres, des poignards et des pistolets.

Bon nombre de ces armes-là n'étaient pas même en état ; on les avait, sans égard à la rouille qui les couvrait, sorties pour l'occasion des coins les plus obscurs ou les plus poudreux ; les nettoyer, le temps pressait trop pour seulement y

songer ; leurs propriétaires, sans prendre le loisir d'examiner cette vieille ferraille, ni si les canons étaient déjà chargés, avaient bourré une nouvelle cartouche, puis s'étaient hâtés de voler au combat.

Le boulanger, notre ancienne connaissance, celui dont la figure avait été si cruellement traitée par la petite vérole, était un de ceux à qui son équipement donnait la plus constante occupation. Il était à pied comme presque tous ses camarades, et s'arrêtait à chaque pas pour examiner son vieux mousquet, essayer de le remettre en ordre, sur quoi notre homme repartait à la grande course pour rejoindre les autres. Dans ces stations irrégulières mais fréquentes, il changeait deux, si ce n'est trois fois la poudre du bassinet, essayait de déboucher la lumière avec une aiguillette empruntée, qui se trouvait invariablement trop courte, soufflait, puis se remettait à courir si bien que son gros visage en devenait pourpre ; c'était en lâchant quelque gros juron que notre traînard finissait par rattraper la queue de la colonne.

Le plan de nos aventuriers avait été dans le début de se rendre sans désemparer jusqu'à la

ville de Sonora ; mais lassés par les efforts de la marche, dépourvus de provisions dont ils ne s'étaient guère munis, réduits au brandy, ceux qui composaient la colonne firent leur première halte à onze heures, en s'établissant sous la voûte du ciel, autour de grands feux qu'ils allumèrent.

Le désordre ne manqua pas, on peut le croire, dans ce campement improvisé ; les bouteilles circulèrent à la ronde, et les chansons aux gais refrains vinrent chasser les sombres pensées qu'auraient pu faire naître les périls de la guerre. Au milieu de cette joyeuse humeur, le boulanger seul était grognon ; il en voulait à son mousquet récalcitrant, qu'il finit cependant, à force de peine, par mettre en état de faire feu ; il est vrai que l'arme en partant appliqua à son propriétaire un si prodigieux soufflet, que le couvre-feu de la batterie en tomba dans la poussière où, grâce à l'obscurité, il fut impossible de le retrouver.

M. Louis, d'autre part, n'eut pas un sort beaucoup plus heureux. Madame son épouse, sans qu'il y eût pris garde, lui avait échappé, et le malheureux mari, au milieu de toutes ces chemises rouges, n'éprouva pas un médiocre embarras à

reconnaître sa douce moitié ; il allait à chaque visage barbu on non, le regarder sous le nez, jusqu'à ce qu'à la fin il découvrit madame, étendue sous un arbre à côté de son amie. M. Louis, sans égard aux premiers occupants, choisit pour lui-même entre les deux belles son lieu de repos.

Le lendemain, au point du jour, la colonne se remit en marche sans avoir déjeuné, on n'était soutenu que par le brandy ; pendant la nuit plusieurs Français des mines avoisinantes vinrent grossir les rangs, et nos gens n'avaient pas fait une heure de marche qu'ils rencontrèrent une troupe de Mexicains.

« *Donde vais, amigos,* » leur crièrent les premiers Français, « où allez-vous ? d'où venez-vous ? Ne savez-vous pas que nous allons à votre secours contre les Américains ? Nous verrons bien s'ils vous chasseront. »

Les Mexicains eurent l'air passablement surpris de cette communication dont ils ne comprenaient pas trop le but, car le plus clair de l'aventure, c'est qu'on ne les avait nullement chassés, mais qu'ils s'en allaient de leur plein gré.

Les Français les engagèrent sérieusement à

rebrousser chemin, et à ne pas abandonner ainsi leur propre cause. Ces arguments ne furent acceptés que par le plus petit nombre ; presque tous répondirent qu'ils étaient partis non point à la suite des troubles, mais bien à cause des mines, lesquelles dans la Sonora commençaient à s'épuiser, et ne valaient plus guère la main d'œuvre.

Ce fut sous le poids des imprécations et des malédictions des Français que les Mexicains continuèrent leur route, prenant par les bois pour se rendre à Murphy ; le petit nombre d'entre eux qui s'étaient attachés aux défenseurs de leurs droits lésés, ne paraissaient point marcher de bon cœur ; ils trouvèrent moyen ici et là, chemin faisant, de s'éclipser dans les buissons le long de la route; à peine y en avait-il encore un ou deux à l'arrivée devant Sonora.

La colonne vit bien encore d'autres petites troupes d'Espagnols, de Mexicains et de Chiliens qu'elle croisa, mais celles-ci ne la laissèrent pas même arriver à portée d'entamer la conversation ; elles se retirèrent fort vite à l'écart, et s'arrangèrent de façon à disparaître au plus tôt derrière la

première pente ou derrière le premier buisson du voisinage.

Nos aventuriers atteignirent vers les dix heures la rivière Stanislas, où un vieux Américain était là pour indiquer le gué, et on peut se figurer la surprise du bonhomme à la vue de cette troupe nombreuse en armes partant pour Sonora.

« Mais, au nom du ciel, enfants, leur disait-il, n'allez pas faire de sottises! Pensez-y bien ; pensez à ce que vous allez entreprendre. Vous ne savez pas seulement si ce que vous avez entendu dire de Sonora est bien vrai ; et si c'était vrai, songez que ce ne seront que des individus isolés qui en porteront la peine. Mais si vous avancez comme vous êtes là jusqu'à Sonora, la chose ne se passera pas sans effusion de sang; et quand le sang aura une fois coulé, qui vous répond des suites? Croyez-moi, n'agissez pas ainsi à la légère, mais éprouvez-vous plutôt avant ; tenez surtout vos consciences nettes, que vous n'ayez pas plus tard des reproches amers à vous faire sur les conséquences d'une démarche inconsidérée. »

La veille au soir le brave homme aurait pu parler et n'adresser ses sages paroles qu'aux quatre

vents du ciel ; ce jour-là le sang échauffé s'était déjà singulièrement refroidi : il est vrai que la diète à laquelle tous ces estomacs venaient d'être soumis n'y avait pas peu contribué. Les Français dirent au vieillard qu'ils suivraient son conseil, et qu'avant d'entrer à Sonora et d'user de violence, ils enverraient un parlementaire s'informer encore une fois de l'événement jusque dans ses moindres détails. Le vieux Américain aurait bien désiré retenir tout ce monde, il n'y eut pas moyen, tous voulaient être à portée, au cas que l'on eût besoin de leur secours.

Comme la troupe traversait la rivière, elle vit revenir les deux Français de la veille, qui avaient porté la lettre et la nouvelle à Murphy. Quand ils surent le dessein de leurs compagnons, ils s'offrirent à aller en avant et à recueillir sans retard des renseignements précis sur ce qui se passait, afin que la troupe fût informée du point où en étaient les choses. Il y eut bien à l'acceptation de cette offre une sorte d'opposition, surtout de la part des Allemands qui prétendirent qu'il valait mieux envoyer quelque autre que ces deux hommes dont on connaissait l'opinion au sujet des événe-

ments de Sonora, mais les Français furent d'un avis opposé et l'emportèrent. Les deux messagers donnèrent donc de l'éperon à leurs montures et prirent le large. La colonne s'avança jusqu'à une demi-lieue de Sonora à une place où elle avait donné rendez-vous à ses émissaires ; elle y établit son campement en attendant leur retour. Il pouvait y avoir là de 4 à 500 hommes armés dont les trois quarts originaires de France.

Les deux émissaires auraient pu être revenus, on ne les apercevait cependant pas. Quelques hommes isolés se portèrent volontairement à leur rencontre jusqu'à moitié chemin de la ville. Peine inutile ! il leur fallut revenir sur leurs pas sans avoir vu personne. Qu'étaient-ils devenus ces émissaires ? Des volontaires offrirent de reconnaître le terrain, et parmi eux Fischer, qui avait acheté le matin même d'un Espagnol un cheval tout sellé et tout bridé. Sauter en selle, galoper du côté de Sonora ne fut pour eux que l'affaire de quelques instants ; ils ne s'attendaient à rien moins qu'à trouver la ville en grand état de défense, garnie sur tous les points de barricades avec des carabiniers américains embusqués derrière.

Ils commencèrent par s'étonner de ce qu'on les laissât approcher sans opposer à leur marche le moindre obstacle ; mais leur surprise fut bien plus grande quand, du sommet de la dernière colline, ils virent la ville où il ne semblait pas qu'il se passât rien d'extraordinaire. On voyait bien çà et là quelques groupes se former, car ce n'était plus un mystère à Sonora qu'il y avait en marche contre elle une troupe de gens armés; on n'avait toutefois nullement l'air de s'en embarrasser ; donc nos éclaireurs, tant soit peu décontenancés, entrèrent dans la rue principale de la ville pour y chercher leurs deux messagers et pour s'informer auprès de leurs compatriotes de l'état réel des esprits.

Les nouvelles qu'ils recueillirent furent d'une nature à ne pas leur faire regretter la démarche pacifique dans laquelle ils venaient de s'engager. L'histoire des Français jetés en prison et en danger de mort était une invention pure. Il est vrai que la veille on avait arrêté et incarcéré un Allemand, mais il avait été relâché presque aussitôt, plusieurs personnes l'ayant reconnu et ayant attesté qu'il était ivre quand il s'était approché d'un

Américain pour essayer de le tirer à bas de son cheval. La partie lésée elle-même, en apprenant l'état de cet homme et qui il était, avait retiré sa plainte. Aucun des Français, dont il y avait cependant bon nombre à Sonora, n'avait entendu parler des deux messagers, ni de la nouvelle dont ils étaient porteurs; nos personnages demeurèrent confondus. Jamais ils ne purent retrouver les émissaires, et il demeura prouvé que toute cette aventure n'était que le résultat d'un *canard* monstrueux, inventé par la malveillance et répandu avec une légèreté coupable.

Il est vrai d'ajouter que deux jours auparavant il y avait eu une démonstration des Mexicains contre les Américains, dans laquelle les premiers, après avoir arboré leur drapeau, avaient déclaré aux Américains, beaucoup inférieurs en nombre, qu'ils les chasseraient des mines si l'on entreprenait de mettre en vigueur la loi qui imposait la taxe.

Mais, suivant l'habitude des Mexicains qui s'écoutent volontiers parler, ils firent de beaux discours, et quand on en vint à l'exécution, il ne se trouva plus personne qui y fût disposé; il faut dire

qu'on ne sait trop au juste lesquels des uns ou des autres avaient tort ou raison. Les Américains marchèrent drapeau et musique en tête contre les Mexicains qui se dispersèrent sans résistance, leur drapeau fut enlevé et on hissa le drapeau américain à la place. On ne tira pas un coup de fusil, et le shérif n'avait nullement été assassiné comme le bruit s'en était répandu; on ne lui avait pas même fait de menaces. Toute cette affaire était un puff gigantesque qui avait eu pour conséquence de brouiller les Américains avec les étrangers.

Les hommes envoyés en éclaireurs par la colonne résolurent, puisque les premiers messagers s'étaient prudemment éclipsés, d'emmener avec eux le malencontreux auteur de la lettre, qui allait avoir à rendre compte de sa conduite. Celui-ci, on le conçoit, ne montra d'abord que le plus médiocre empressement à obéir à la sommation; mais fausses défaites, excuses plus ou moins bonnes, rien n'y fit. Ses compatriotes et un grand nombre d'Américains, apprenant la cause du tumulte, s'étaient rassemblés devant la tente et on menaça le récalcitrant, s'il ne partait pas

de bonne volonté, de le lier et de l'emmener de force. Le pauvre diable, fort peu tranquillisé par une perspective pareille, chercha encore à se défendre, mais bon gré mal gré il lui fallut suivre son escorte, qui arriva accompagnée d'une foule de Sonoriens au lieu de la halte où nous avons laissé notre troupe.

On peut se représenter quel accueil y reçut notre homme. Pendant la première demi-heure il n'y eut pas moyen de comprendre ce que voulaient dire les uns et les autres; chacun criait, chacun gesticulait sans s'embarrasser plus du prisonnier que s'il n'avait pas été là, si bien qu'avec un peu de présence d'esprit il aurait pu profiter de la bagarre et décamper. Cependant, petit à petit, le tumulte se calma; des voix isolées commencèrent à se faire entendre, et au bruit des conversations il finit par se former un jury, qui devait décider du sort de l'accusé.

Autant l'aventure avait eu jusque-là des incidents plutôt grotesques, autant dès ce moment elle prit une tournure sérieuse, car un instant encore et l'on allait délibérer de rien moins que de la vie d'un homme. On reprocha à l'accusé son

délit, comme quoi par une missive mensongère, dont on ne voulait du reste pas rechercher le motif secret, il avait mis le pays entier en émoi; comme quoi il avait tendu à rendre ses compatriotes ridicules, ainsi que tous ceux qui avaient bien voulu se joindre à eux pour leur venir en aide; comme quoi, de plus, il les avait engagés par là dans une démarche qui avait failli semer la défiance entre les Américains et les étrangers. Ce fut en vain que l'accusé essaya de se défendre, alléguant qu'on voyait l'affaire sous un jour par trop fâcheux : c'était un excès de zèle en faveur de ses compatriotes qui l'avait fait agir avec cette précipitation regrettable; on lui avait donné la nouvelle à lui-même que deux Français venaient d'être arrêtés et incarcérés; de là son exaspération et la missive qu'il avait expédiée. Rien n'y fit, le jury demeura inexorable, il émit son vote de culpabilité, et notre homme fut condamné à être pendu; l'arrêt devait être exécutoire sur la place même, sans le moindre délai.

Les hommes muets et immobiles, le regard morne et fixe, entouraient le condamné. — En

vain les yeux épouvantés de la victime cherchaient-ils un signe quelconque de compassion sur quelqu'un de ces visages barbus. Un silence de mort régnait partout; le boulanger seul, en dehors du cercle funèbre, était occupé à détacher le lasso du cou d'un cheval.

« Et vous voulez donc m'assassiner ainsi de sang-froid? » dit à la fin le condamné, d'une voix sourde, à ceux qui l'entouraient, « j'ai pourtant là-bas femme et enfants. »

Personne ne lui répondit; plus d'un cœur saignait, nous aimons à le croire; mais on sentait combien cet homme était coupable, et on ne voulait pas contrevenir à la sentence.

« Voilà qui sera un arbre excellent, » dit le boulanger qui s'était approché d'un jeune chêne; « c'est une affaire de rien que de lancer le lasso par-dessus cette branche. »

Les deux hommes à côté du condamné, à la garde desquels il avait été remis, prirent alors ses deux mains et lui lièrent les coudes sur le dos.

« Mes compatriotes, mes amis! » s'écria l'infortuné d'une voix toujours rauque, mais plus forte cependant et plus haute; « vous ne voulez pourtant pas m'assassiner! »

Son visage était pâle comme la mort, et tous ses membres tremblaient sous le coup d'une agitation fébrile.

Le cercle s'ouvrit du côté de l'arbre ; le diligent boulanger, monté sur le petit tonneau d'eau-de-vie de la troupe, se tenait debout sous la branche maîtresse à laquelle pendait le lasso, formé en nœud coulant, qui ondulait doucement bercé par la brise.

« Seigneur ! » murmura le coupable, et, pour la première fois, une larme s'échappa de dessous sa paupière.

Alors, du sein de la troupe, se détacha un Français, grand et beau garçon à la barbe noire. Il étendit la main gauche du côté du prisonnier et dit avec une sorte d'émotion :

« Mes amis, laissez aller cet homme : ce pauvre diable a eu bien suffisamment peur comme ça ; après tout il n'a pas, j'aime à le croire, eu d'intention assez mauvaise pour mériter la mort. Laissez-le donc courir ; à l'avenir, il sera plus prudent ; sa mort d'ailleurs ne réparerait rien du tout.

— Elle réparera bien des choses ! crièrent plu-

sieurs voix ; les suites de son étourderie auraient pu être épouvantables, c'est pourquoi il mérite une punition.

— Oui, reprit tranquillement le défenseur officieux ; mais qui punirez-vous en l'exécutant ? Vous punirez, bien plus que lui, sa femme et ses enfants qui sont innocents.

— Et n'avons-nous pas, nous aussi, des femmes et des enfants ? s'écrièrent les mêmes voix, et n'a-t-il pas fait tout ce qu'il fallait pour mettre nos vies en danger ? »

Le prisonnier ne dit plus un seul mot, mais son œil, qui reprenait confiance, parcourut de nouveau le cercle des assistants ; la victime respirait à peine. On fit bien encore quelques objections à une grâce pleine et entière; toutefois, le premier feu de la colère était passé, on avait déjà, jusqu'à un certain point, satisfait à la vengeance; la bonté, promptement étouffée, devait dans ces natures ardentes, reparaître bientôt, et à la fin remporter la victoire.

Les gardiens du prisonnier coupèrent eux-mêmes les cordes qui lui retenaient les bras; il se sentit à peine libre que, dans son transport, il

saisit aussitôt les mains de ceux qui l'entouraient et les serra avec effusion; il pressa même sur sa poitrine quelques-unes de ces figures farouches; dans sa joie d'avoir retrouvé la vie, il alla jusqu'à les embrasser.

C'est ici que se termina la révolution; quelques individus, faisant partie de la colonne, proposèrent de se rendre isolément à Sonora pour visiter la ville dans des intentions infiniment plus pacifiques qu'on ne l'aurait cru la veille. D'autres y allèrent, poussés par un appétit qui n'avait été nullement satisfait; cependant, il faut le dire, la plupart eurent honte de parcourir de la sorte une ville où ils s'étaient fait annoncer comme autant de désespérés, et préférèrent s'en retourner à Murphy, l'estomac vide.

Le bruit que toute cette aventure ne reposait que sur un conte fait à plaisir avait déjà dû parvenir à Sonora; aussi le meilleur parti était-il de battre en retraite au plus tôt, et surtout de regagner ses foyers avec le moins de vacarme possible. C'est ce qu'on fit, et le soir même, après une forte journée de marche, la colonne rentrait à Murphy.

Les Français envoyèrent quelque temps après aux Américains une sorte d'excuse écrite, au sujet de leur expédition armée contraire aux lois et règlements des Etats-Unis; les Américains, de leur côté, tinrent quelques meetings où l'on fit une foule de propositions dont pas une ne fut adoptée. La chose en demeura là, et toute cette équipée reçut dans la suite le nom de *la Révolution française.*

UNE NUIT

DANS UNE MAISON DE JEU

A SAN-FRANCISCO

..... Sur la grande place de San-Francisco on voyait aller et venir une multitude demi-affairée de gens se croisant en tous sens : négociants et courtiers qui cherchaient à retrouver ou à débiter leurs marchandises ; nouveaux arrivants qui, depuis quelques heures seulement sortis de leurs vaisseaux, les yeux tout grands ouverts, exprimaient par une surprise muette ou par les exclamations les plus bruyantes l'effet que produisait sur eux la vue de cet *Eldorado,* qu'ils s'étaient sans doute figuré fort différent. On reconnaissait, à leur teint bruni, à leur forte stature comme à leurs vêtements usés et négligés, les laveurs d'or depuis peu de retour des mines ; ils portaient à leur ceinture une bourse de cuir petite, mais qui paraissait pesante et bien garnie, et ils erraient sur la place d'un pas plein d'insouciance et de majesté. On les voyait coudoyant

l'Espagnol californien qui se promenait drapé dans sa sérape aux vives couleurs, tout en faisant sonner ses lourds éperons à chaque pas; puis le Chinois avec sa longue queue mince et sa veste bleue, d'où sortait son cou nu sans l'accompagnement obligatoire d'une chemise. Auprès et autour d'eux se pressait un flot bigarré composé de matelots des Etats-Unis, de Français, d'Américains, d'Allemands, d'Anglais, d'habitants de la République argentine, d'Espagnols, d'Indiens de la mer du Sud, de nègres, de mulâtres, et cette foule multicolore se dépassait, se croisait, affairée ou inactive, pressée ou insouciante, dans toutes les directions. L'or, cet aimant vers lequel convergeaient tant d'éléments disparates, l'or était le but et la chimère que poursuivaient tous ces aventuriers, de quelque couleur, du reste, que fût leur teint, en quelque lieu que fût la patrie qu'ils avaient quittée.

Elle était pourtant passée cette première et folle ivresse qui avait chassé tant d'insensés aux montagnes pour y creuser la terre et apprendre, par expérience, de quelle façon l'or se recueille! La plupart avaient vu l'éléphant *(had seen the*

elephant[1]), et ils étaient revenus rassasiés de cette vue, car non-seulement ils n'avaient point trouvé d'or, mais ils n'avaient que trop souvent laissé le peu qu'ils en avaient emporté. Ils revenaient avec la conviction que même en Californie il doit y avoir d'autres moyens que celui-là de faire fortune.

Ces désabusés du sort se jetaient alors dans les villes où ils se faisaient négociants si possible, ou courtiers de marchandises; sinon manœuvres, bateliers, balayeurs de rues, scieurs de long, confiseurs, restaurateurs, sommeliers, commis, en un mot tout ce qu'ils pouvaient pour gagner vite de l'argent, et retourner... chez eux? Lecteurs, vous le croyez peut-être? Non: pour retourner aux mines, où la première fois, selon eux, ils n'avaient pas su la manière de s'y prendre, à moins qu'ils n'eussent eu la main malheureuse.

Parmi les nouveaux arrivants, il y en avait cependant quelques-uns qui ne songeaient ni à travailler, ni à trafiquer, ni à acheter, ni à vendre.

[1] Locution fort en usage aux États-Unis pour dire qu'on a fait une tentative entourée de grandes difficultés et qui est restée sans succès.

Débarquant les poches garnies de ces cartes préparées dont les Etats-Unis possèdent des fabriques entières, ces malheureux, du moment où ils mettaient le pied en Californie et en vue du vaisseau qui les avait amenés, ne faisaient d'autre métier que de battre ces morceaux de carton, payer de l'or ou en peser.

Les joueurs privilégiés ont leur quartier général dans la ville de San-Francisco, d'où ils envoient, comme des rayons partant d'un centre, leurs émissaires dans les différentes mines. Cette classe d'hommes ne hante la Californie qu'avec la ruse et la friponnerie pour tout bagage : ils sont résolus *à faire de l'or,* suivant leur expression, à tout prix, à s'enrichir *per fas et nefas,* en y ajoutant le meurtre et le pillage s'il le faut. On peut hardiment affirmer que les déportés anglais en Australie sont de petits saints en comparaison de ces misérables, rebut de la population de toute l'Amérique, parmi lesquels on ne pouvait alors compter, chose à remarquer, car elle en est digne, presque ni un Anglais, ni un Irlandais. Les plus pervertis de tous ces joueurs, les seuls en état, dans les jeux de hasard, d'affronter le sang-froid

des Espagnols, sont les *Boys* américains, nom qu'on donne à la jeunesse des villes des Etats-Unis.

Depuis le salon splendide de San-Francisco avec ses tableaux licencieux, ses dorures et ses centaines de tables chargées de monceaux d'or, jusqu'au fond des montagnes, sous une pauvre tente, où une sérape jetée sur deux ais mal affermis sert de table à jouer, vous les trouvez partout, et prêts, à toute heure du jour ou de la nuit, à enlever au pauvre mineur le salaire de ses pénibles travaux. Pour eux le manteau espagnol cache le fruit de leur coupable rapine, et le revolver à six coups ou le long coutelas forme leur moyen de défense ou d'attaque, suivant ce qu'exigent les circonstances et leur désir d'obtenir un gain illicite.

Mais ne nous occupons pas des mines pour l'instant. Nous sommes sur la place de San-Francisco : l'obscurité est déjà venue, et c'est à peine cependant si l'on a vu, il n'y a que peu d'instants, le soleil disparaître derrière les collines qui bordent la mer pour aller porter un nouveau jour à l'empire de l'Inde. Quelle vie se fait tout à coup

dans ces immenses bâtiments qui séparent Kearney-street de la place! Les vastes portes viennent de s'ouvrir à deux battants, et une multitude de lampes astrales jettent des flots de lumière sur la foule qui entre.

A droite et à gauche s'élèvent des bâtiments de même espèce, construits en briques, garnis de balcons et de volets en fer; trois fois l'incendie a réduit en cendres cette rangée de maisons, qui n'en élèvent pas moins aujourd'hui vers le ciel leur front orgueilleux. De toutes parts ce sont des flots de lumière, partout c'est une musique bruyante qui retentit, partout la foule se presse également; le choix seul serait difficile à qui voudrait choisir. Le plus splendide toutefois, le plus grandiose de ces temples de la fortune est celui au-dessus duquel on lit en grosses lettres d'or: ELDORADO, et, indécis de savoir si nous entrerons dans l'antre du lion, si nous posons seulement notre pied sur le seuil, la curiosité ne nous laissera guère revenir en arrière..... Hélas! peu de minutes suffisent à jeter le novice dans ce courant, où, séduit, fasciné, comme hors de lui à la vue de tout ce qui l'entoure, il perd en quelque sorte la connaissance de lui-même.

Une salle de dimensions colossales, le plafond supporté par deux rangées de colonnes vernies en blanc, s'ouvre devant nous. Partout des lampes qui changent la nuit en jour, partout les murailles ornées de peintures calculées pour irriter les sens, en même temps qu'une musique à grand orchestre attire les curieux du dehors. L'étranger une fois entré, les tables chargées d'or ne suffisent pas pour le captiver et le retenir. Au début, il faut le dire, leur aspect seul n'arrête pas la foule, car à peine ici et là un spectateur isolé demeure-t-il quelques instants à les considérer, on va, on vient, on regarde; trop d'objets nouveaux s'offrent encore à la vue.

A droite, dans la salle, derrière une longue banque, se tient une jeune et très-jolie fille ; elle est coquettement vêtue d'une robe de soie noire; de ses menus doigts blancs, armés de bagues, elle sert aux unes du thé, aux autres du café et du chocolat avec des gâteaux ou des confitures, tandis que dans le coin opposé de la salle un homme débite du vin et des liqueurs.

Devant la table du thé deux ou trois longues figures rudes et peu policées se tiennent comme

en extase devant la jeune fille; ces personnages, pour avoir le prétexte de rester où ils sont, se font verser du thé à fr. 1. 25 c. la tasse.

A quelques pas derrière eux, une troupe de pionniers obstinément debout et immobiles, barrent le chemin à tout venant et se rassasient du même spectacle, à meilleur marché, il est vrai. Natures puissantes et rudes, tous ces hommes sont vêtus d'étoffes qu'ils ont tissées eux-mêmes, et leurs yeux se repaissent en silence de scènes qu'ils n'ont encore jamais contemplées. Ils arrivent directement de leurs forêts. Elevés dans l'extrême ouest des Etats-Unis, la réputation de la Californie leur a fait franchir de vastes déserts et des montagnes inhabitées; c'est ainsi qu'ils ont atteint les mines, où ils n'ont trouvé, excepté l'or, que ce qu'ils connaissaient dès leur jeunesse: des arbres et des montagnes, des vallées et des ruisseaux, un auvent d'écorce pour dormir et du gibier à tirer. Ce n'est qu'après avoir gagné quelque argent qu'ils sont descendus dans la vallée pour y visiter la célèbre ville de San-Francisco. Arrivés, ils s'étonnent de ce qu'ils voient: pourrait-on leur en vouloir? L'Européen, accoutumé

à la vie des capitales, et qui s'attendait à peine à trouver ici quelque chose qui ne lui fût connu, ne s'étonne-t-il pas, lui aussi, devant un spectacle tel que l'imagination la plus vive pourrait à peine en offrir un pareil?

C'est donc autour de la jeune fille que se concentrait, pour le quart d'heure, tout l'intérêt des assistants; ceux qui l'avaient vue revenaient la contempler encore, et peu quittaient la place sans avoir troqué entre ses mains leur quart de dollar contre une substance quelconque mangeable ou non : une couple de mots échangés avec elle leur a suffi.

Et pourquoi non ? Cette jeune fille a une figure plaisante et une jolie tournure; ce n'est pas une beauté, et, dans toute autre ville que la capitale de la Californie, on n'aurait pas eu besoin de parcourir plus d'une rue pour rencontrer trois ou quatre jeunes filles aussi jolies, plus jolies qu'elle; mais c'est une femme proprement, élégamment vêtue, comme ceux qui la contemplent n'en ont jamais vu chez eux. A cette époque, les vaisseaux n'amenaient presque aucune femme, par les Prairies il n'en venait que très-peu. San-Francisco

était un Etat presque exclusivement d'hommes, et d'hommes rudes et mal civilisés, qui ne marchaient guère qu'avec des armes chargées dans leur poche ou à leur ceinture. Après avoir passé des mois entiers dans la solitude des forêts ou des montagnes, où ils n'avaient vu que des pionniers comme eux, ils apercevaient ce soir-là, pour la première fois, un joli visage féminin dans une salle richement meublée, brillamment éclairée, derrière une table abondamment servie. Comment donc s'étonner s'ils s'arrêtaient un moment à contempler ces yeux noirs, et si, en se retirant, ils laissaient peut-être échapper un soupir, qui s'adressait moins à la jeune étrangère qu'au souvenir de la patrie absente ! C'est pour chasser de leur esprit ce sentiment amer qu'ils se retournaient vers les tableaux ou bien vers les tables de jeu.

Mais que se passe-t-il ? — Voici que les joueurs ou les curieux se pressent autour d'une des tables ; il faut qu'on commence à y jouer gros jeu ; essayons de pénétrer, car chacun se pousse, et ceux-là mêmes qui sont au dernier rang se lèvent sur leurs pieds et s'efforcent de jeter au moins

un coup d'œil par-dessus les épaules des autres. — Un jeune garçon est debout devant une table entre les joueurs et ses compères; il mêle lentement les cartes, pour se donner l'apparence d'avoir quelque chose à faire en attendant que le jeu commence, et pendant que ses petits yeux gris surveillent les cartes jetées, ses mains, presque involontairement, poursuivent le mouvement de mêler.

Le jeu nous est étranger; en revanche, il ne l'est pas à cet Espagnol en face de nous, qui, un sourire imperceptible sur les lèvres, ne cesse d'en suivre la marche, et ne quitte pas de vue les mains de celui qui donne, sans toutefois déposer lui-même encore aucune mise. Le jeu qu'on joue, c'est le *Monté*, originaire d'Espagne, et pour lequel on se sert des cartes espagnoles. Leurs figures bizarres, ces épées en croix, ces boules dorées, ces cavaliers au lieu de dames, attirent tout d'abord les yeux de l'étranger, et donnent aux petits sacs d'or et d'argent étalés devant lui je ne sais quel attrait mystérieux.

Le jeu lui-même a un certain rapport avec notre lansquenet : la carte qu'on jette à gauche

est pour le banquier, celle qu'on jette à droite pour le joueur, et s'il y a deux en haut et en bas elle est redoublée, règle qui assure au banquier seul l'occasion de tirer deux cartes à la fois.

Le jeune homme qui nous occupe doit avoir au plus seize ans : il est grand et mince; ses traits ont quelque chose de féminin, mais la passion brille dans l'œil noir et enfoncé avec lequel il suit les cartes ; en outre, le mensonge se lit sur ses lèvres pâles et contractées comme par un mouvement nerveux. Sa main droite, qu'il tient fermée, repose sur le tapis vert de la table, au milieu de laquelle les dollars empilés forment une sorte de muraille d'argent autour de petits monceaux de pièces d'or, de petits sacs cousus, remplis de poussière d'or, et de trois ou quatre gros lingots d'or, qui sont là plutôt comme un ornement et un appât que pour être de sitôt utilisés. Le jeune homme a sa main gauche cachée dans son gilet, son chapeau de feutre, placé en arrière sur sa tête, laisse échapper quelques boucles blondes sur son grand front découvert et humide de sueur. Il a posé son or, vingt ou vingt-cinq demi-aigles (pièces de 5 dollars) sur le cavalier, et ses

yeux étincelants suivent d'un regard fiévreux les mains de celui qui joue.

Ce dernier est un Américain, qui reste là assis, calme et impassible; il tient la carte qu'il va jeter, il promène encore une fois ses regards sur le tapis vert pour voir si tout y est en ordre et suivant la règle. L'as et la dame sont les cartes maîtresses, le jeune garçon a gagné, un sourire de triomphe erre sur ses lèvres.

« Robertson, dit-il entre ses dents et d'une voix rauque, je vous rends la monnaie de votre pièce de l'autre jour.

— Il faut l'espérer, » répond le croupier du ton le plus calme, mais avec un sourire équivoque; « vous avez la veine aujourd'hui, Lovell, profitez, forcez-la.

— La somme reste sur la dame, et ce qui est là sur le trois. »

Ailleurs, autour de la table, on paie et on retire des mises de moindre importance; les cartes se remêlent et se rejettent, les deux mises ont perdu.

« Dieu me ..... » murmure le jeune garçon à demi-voix. Cependant sa main ramène au jour

un petit sac de poudre d'or sur lequel le banquier ne daigne pas jeter seulement un regard; ce petit sac pouvait contenir deux livres d'or, et l'Espagnol, qui était en face de l'autre côté de la table, se décide à mettre une couple d'onces (200 francs) sur la carte opposée.

« Sennor, lui dit le banquier en riant, vous vous méfiez du bonheur de ce gentleman? » Et pendant ce temps il tient les cartes serrées dans sa main gauche; il suit d'un regard scrutateur les yeux du Californien.

« *Quien sabe?* (qui sait) » répond celui-ci d'un air d'indifférence.

Mais voici que la carte sur laquelle il a mis a gagné.

« Diable! » dit en sifflant d'un air d'humeur le jeune joueur, dont la main cherche avec un empressement fiévreux dans ses poches l'or qui doit lui rester; mais, dans l'une comme dans l'autre poche, il n'y a plus rien.

« Mon or est loin! Volé! je suis volé! » s'écrie-t-il, et son œil hagard promène un regard de défiance sur tous ceux qui l'entourent; partout il ne rencontre que des visages indifférents ou moqueurs.

« Allons, étranger, » lui dit un homme barbu, dont la chemise est déchirée et poudreuse, et qui a son feutre crasseux posé sur une chevelure mal peignée ; « allons, si vous avez fini de jouer, laissez la place à un autre. Il me paraît que pour le quart d'heure, vous êtes *cuit*.

— Je resterai, et tant qu'il me plaira !

— Si vous ne jouez plus, je vous prie de laisser la place à un autre, ajoute un nouveau joueur d'un ton fort calme; on est, du reste, horriblement pressé autour de cette table.

— On m'a volé, » répète le jeune homme, qui jette à ces mots un regard de fureur sur son compagnon à la chemise poudreuse ; « oui, oui, volé de la façon la plus indigne, la plus infâme!

— Mais, dans ce cas, mon garçon, lui répond l'autre, tu n'as pas besoin de me regarder de cette manière.

— Je regarde qui il me plaît ! réplique le garçon avec hauteur; et pour ceux qui ne peuvent pas supporter mon regard, tant pis pour eux, ils n'ont qu'à se détourner !

— Place par là ! » dit le mineur à la chemise bleue à ceux qui étaient derrière lui, et saisissant

le jeune joueur avec un poignet de fer, il le soulève de sa place et le jette derrière lui. — « Gare! gare! prenez garde! » crient à ce moment plusieurs des assistants; au même instant deux ou trois mains se lèvent pour retenir le bras du furieux, qui, armé d'un revolver et se souciant fort peu des suites de son action, vise la tête de son antagoniste. Deux fois le doigt du jeune bandit a cherché la détente avant qu'on ait pu lui arracher l'arme; elle part dans la lutte: l'une des balles va briser le globe d'une lampe et une pluie de verre tombe sur les assistants, qui se reculent en jurant et en riant; l'autre va se loger dans le plafond, d'où se détachent quelques pincées de gypse.

« Merci! » dit l'homme à la chemise bleue, du ton le plus calme, à ceux qui l'entouraient; puis, sans se soucier du furieux qui, écumant de rage, se tordait entre les mains de ceux qui le tenaient, il sortit tranquillement de dessous sa blouse un petit paquet d'or et le posa sur la première carte venue.

Comme on craignait que le jeune joueur n'eût sur lui d'autres armes cachées dont il aurait pu

faire usage, quelques Irlandais aux robustes poignets, prenant la chose en main, traînèrent le délinquant jusqu'à la porte, où deux hommes de police, attirés par la détonation, le reçurent et l'emmenèrent.

Pendant ce temps les curieux, dans la salle, s'étaient portés à l'endroit d'où le coup était parti, espérant y voir un combat; les joueurs qui entouraient la table la plus voisine durent même un moment faire effort pour résister à la foule; la banque chargée de gâteaux demeura quelques minutes sans chalands ; tout ceci néanmoins ne dura guère.

De toutes parts, dans la salle, trop de choses nouvelles s'offraient au public pour que l'attention des spectateurs pût s'arrêter longtemps sur un épisode quelconque, bien que le dernier incident eût été couronné par la détonation d'un revolver. Voici, en effet, du tumulte à l'autre extrémité de la salle; on crie, on rit : voyons un peu ce qui s'y passe.

« Bravo! hurlait la foule, c'est bien fait! hurrah! » Et la voix criarde d'un homme qui s'ef-

forçait de protester était chaque fois couverte par ces cris approbatifs.

Un incident venait d'avoir lieu dans lequel la galerie avait cru devoir prendre part comme juge et décider.

Un homme en habit noir, en pantalon de couleur foncée, aussi proprement que convenablement vêtu, venait depuis plusieurs soirs (c'était le septième) visiter la salle de jeu. Il arrivait à la même heure, prenait place à la même table, regardait jouer pendant un moment, puis sortait de la poche de son habit un petit sac de laine qu'il mettait sur une carte. Le premier soir la carte gagna, il vida le sac pour compter l'argent; il contenait vingt-huit dollars espagnols, que le banquier doubla le plus tranquillement du monde; le gentleman quitta la table et s'éloigna avec son gain sans tenter une seconde fois la volage déesse, ceci peut-être un peu contre l'attente et au déplaisir du croupier.

Le lendemain, notre personnage revint, remit la même mise et perdit. Avec le plus grand sang-froid, sans un geste, sans la moindre grimace, il ouvrit le sac, le prit par les deux coins, le vida : il

contenait exactement la même somme que la veille; il le roula, le remit en poche, puis quitta la salle.

Le troisième, le quatrième, le cinquième soir, même répétition; les joueurs avaient remarqué cet homme dont le manége étrange les amusait; il perdit constamment, et chaque fois il roula exactement son sac comme il avait fait la veille et l'emporta.

Le sixième soir, — et il jouait si exactement son rôle que les banquiers se dirent entre eux : « Il ne doit pas être encore huit heures, notre homme n'est pas là avec ses vingt-huit dollars, » — ce fut la même cérémonie; il perdit, et derrière lui le débitant de liqueurs partit d'un éclat de rire en voyant cet original vider son argent sur la table avec autant d'indifférence que s'il s'était agi d'un autre que de lui.

Le septième soir, l'aiguille marquait huit heures et une minute, l'un des banquiers dit à son confrère : « Nous l'avons traité sans miséricorde, nous l'aurons épouvanté; » mais l'autre banquier lui fit signe de l'œil de regarder de côté; en effet l'homme à l'habit noir, sans faire la moindre at-

tention aux chuchotements qu'excitait son arrivée, venait reprendre à la table sa place accoutumée; la foule s'était ouverte devant lui, et il avait posé sur la table ce fameux petit sac de laine si bien connu, à côté d'un deux qui venait de tourner.

Quelques cartes passèrent sans que le deux reparût, quand à droite tourna un trois, et à gauche — ici un sourire vint effleurer les lèvres du croupier — on vit paraître le deux. L'étranger devint pâle comme la mort, puis, sans prononcer une parole, sans faire le moindre geste, il tendit la main vers le sac de laine, et s'apprêta à en dénouer les cordons pour compter les dollars ainsi qu'il avait fait les soirs précédents.

« Pas besoin, » lui dit le banquier en riant; « je sais combien il y en a — vingt-huit — n'ai-je pas raison?

— Non! » reprit tranquillement l'autre. Il secoua fortement le sac, l'argent tomba, et après l'argent un paquet de banknotes roulées ensemble, puis un petit papier fort exactement plié.

« Qu'est-ce? » s'écrièrent les banquiers avec effroi. Les spectateurs se pressèrent autour, curieux de cette aventure.

« C'est ma mise, » répondit l'homme à l'habit, du ton d'une indifférence apparente, et il dénoua le fil qui tenait les banknotes.

« Arrêtez ! s'écria le banquier, ceci n'est pas du jeu, » et il jeta ses cartes ; « c'est une friponnerie; tous ces soirs vous n'avez jamais compté que vingt-huit dollars.

— Une friponnerie ! » lui répondit l'homme à l'habit, et ses sourcils se froncèrent d'un air de menace ; « prouvez-moi que j'ai triché, croupiers que vous êtes ! N'ai-je pas mis le sac tel que le voici sur cette carte ? et vous êtes-vous refusés à l'accepter sans l'ouvrir ?

— Non, non ! c'est juste, tout est en règle ! » dirent les assistants, toujours prêts à prendre parti pour le joueur contre le banquier. « Vous avez la conviction qu'il ne joue pas loyalement, et vous lui laissez apporter son argent que vous prenez bel et bien.

— Il a fait la mise, crièrent d'autres voix, il a gagné, il faut qu'on le paie !

— Comptez votre argent, — combien avez-vous ? » dit le banquier, après s'être consulté en quelques mots avec un confrère assis en face de lui.

« D'abord vingt-huit dollars en argent, » répondit tranquillement l'homme. — La galerie se mit à rire. « Puis voici des banknotes, cent, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit cents dollars, et puis...

— Et puis quoi ?

— Et puis une petite assignation sur MM. Dollsmith et Penneken qui vaut de l'or ; elle est endossée, on n'a qu'à faire chercher l'argent — trois mille dollars.

— Trois mille dollars ? » s'écria le banquier épouvanté et il fit un bond sur sa chaise; « c'est donc quatre mille dollars; êtes-vous fou? — je n'ai pas besoin de payer !

— Vous n'avez pas besoin de payer ? » reprit l'étranger d'un ton de surprise; « n'auriez-vous peut-être pas *pris* si j'avais *perdu?*

— Il aurait pris ! il aurait pris ! il aurait pris ! est-ce que ça se demande ? » crièrent une foule de voix autour de la table; « ils prennent tout ce qu'ils peuvent, et si possible, quelque chose encore avec. Il faut qu'il paie !

— Gentlemen, » dit le banquier en protestant, et il se tourna vers les assistants qu'il espérait

gagner en sa faveur, « gentlemen, ce Monsieur a mis la semaine passée régulièrement chaque soir...

— Et chaque soir il a perdu, » dit une voix en l'interrompant, « je m'y suis trouvé, moi, plusieurs fois, et je l'ai entendu raconter par d'autres; il n'a jamais laissé échapper le moindre mot.

— Mais il n'y avait que vingt-huit dollars!

— Et s'il y en avait eu des milliers?

— A présent, laissez-moi achever, » cria le banquier, et une pâleur mortelle couvrait son visage, tandis que ses yeux semblaient lancer des flammes : « il n'a vidé sur la table que vingt-huit dollars; il retenait donc les papiers avec les doigts; voilà trois fois que je lui ai gagné cette somme.

— Prouvez-moi, » lui répondit le joueur d'un ton méprisant, « que j'avais dans ce sac plus de vingt-huit dollars; mauvaise défaite qui ne vaudra jamais rien avec moi.

— *Companero,* » dit un Espagnol en riant au banquier, « pourquoi n'as-tu pas pris le sac avec? *nous autres*, nous gardons tout ce qu'on nous met sur les cartes.

— S'il avait encore perdu, » lui répondit l'autre avec un juron, « il ne serait toujours sorti de ce chiffon de sac que ces mauvais dollars d'argent.

— C'est possible, dirent les joueurs, mais ceci n'est pas facile à prouver, aussi il vous faut payer.

— Le diable m'emporte si je paie, » s'écria le banquier en donnant un grand coup de poing sur la table, « c'est une nouvelle manière de voler dont on veut essayer avec moi — mais on n'a pas trouvé son homme! je ne paierai pas!

— Il y a une demi-heure, » dit un long Kentuckien en se faisant faire place jusqu'au bord de la table, « il y a une demi-heure que j'ai perdu avec toi cent dollars, et il m'a bien fallu les payer jusqu'au dernier; si tu refuses à celui-ci de le payer, tu vas avoir la bonté de me rendre mon argent.

— Et à moi aussi, et à moi aussi! crièrent à ce moment une foule de voix, — moi aussi, j'ai perdu — moi dix dollars — moi cinquante — moi une once d'or — allons, en avant! notre argent, s'il ne veut pas payer. »

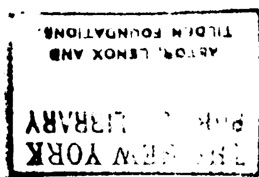
Pendant ce temps, l'un des croupiers de la

table voisine s'était rapproché de son collègue avec lequel il échangea quelques paroles à voix basse ; le perdant fit des objections aussi à demi-voix, mais finit par se rendre, et se mit à compter l'argent : après quoi les deux banquiers examinèrent la validité des banknotes et de la traite sur une des meilleures maisons de la ville ; rien n'y manquait. Pendant ce temps, l'étranger, comme si ce tumulte avait regardé tout autre que lui, conservait son attitude calme et indifférente. Le banquier compta la somme, elle absorba la provision de numéraire si pompeusement étalée sur la table ; il fallut même ajouter plusieurs paquets de poudre d'or, que l'étranger, avant de les accepter, ouvrit, examina, porta à la table des liqueurs où il les pesa tout en se faisant verser un verre de brandy ; le compte était juste, il fit couler l'or dans ses différentes poches, mit ce qu'il avait de plus dans son fameux sac de laine, glissa les banknotes et les papiers dans son gilet, et quitta la salle en adressant aux spectateurs de la galerie le salut le plus gracieux, auquel ceux-ci répondirent par un hurrah étourdissant.

La foule se prit à jaser et à rire quelques ins-

tants de cette aventure. Parmi tous les assistants on n'en aurait peut-être pas trouvé trois qui ne fussent de l'opinion du banquier : c'est que tous les soirs précédents, le joueur avait déjà ses bank-notes et sa traite, qui ne devaient voir le jour que dans le cas où il gagnerait ; pour eux, un tour pareil n'était pas de la friponnerie, ce n'était que de l'adresse ; d'ailleurs, le banquier avait aussi ses avantages ; à lui de veiller à ce qui se passait.

A l'un des bouts de la salle, sur une estrade assez élevée pour que tout le monde pût le voir, se trouvait un orchestre d'instruments à cordes et de cuivre, assez peu d'accord pour ne faire, suivant l'expression des Américains, qu'un *agréable vacarme*. Les musiciens jouaient des airs de danse, des marches, des morceaux d'opéras français et allemands, des airs nègres, des ballades anglaises, en un mot, la première chose qui leur venait à la mémoire. Le but de cette musique était moins l'amusement du public, qu'un moyen de le retenir dans cette salle chaude et bien éclairée, car parmi les assistants un bon nombre de ceux-là mêmes qui avaient peut-être résolu le contraire, se laissaient aller à jeter une


YORK
LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.


A. Gandon

mise, et la paie des musiciens se retrouvait ainsi largement dans le profit exorbitant des tables de jeu.

Le public allait et venait indifférent à la musique ; les seuls pionniers de l'ouest, après avoir fait devant la table des gâteaux une station assez longue *pour laisser leur ombre en gage sur la muraille*, s'arrêtaient carrément en face des musiciens, et là contemplaient, avec une muette surprise, ces trompettes et ces trombones; puis, quand le charivari commençait, ils riaient à se tenir les côtés, à la vue surtout de ce drôle d'homme à la trompette, qu'ils croyaient faite *de gomme élastique bien brillante.*

Les instruments de cuivre se turent ; les musiciens les plus voisins du milieu de l'orchestre se reculèrent un peu pour faire place à une jeune et jolie fille qui parut tenant un lutrin de la main droite et sous le bras gauche un violon.

« La revoici là-haut ! » se dirent les spectateurs les plus rapprochés, et des centaines d'yeux de se diriger aussitôt sur cette charmante apparition. Le thé même fut pour lors négligé, abandonné ; il n'y eut qu'un long *Yankee* qui, les deux coudes

appuyés sur la table et sa tasse pleine (c'était la dix-septième de la soirée), demeura seul maître du champ de bataille.

La joueuse de violon entama un solo-adagio dont les tons doux et moëlleux se perdirent au milieu du bruit de l'assistance : on entendait bien ici et là des *bst—bst* partir de quelques bouches, mais que faisait aux joueurs la mélodie de ce violon, et dans ce moment un ange serait descendu du ciel pour moduler ses notes sublimes, que vis-à-vis des cartes et des dés il aurait perdu son temps et sa peine ; des jurons étaient la seule réponse à ceux qui réclamaient le silence.

« Satanée musique! » entendait-on dire avec accompagnement de quelque gros mot, « que diable me fait-elle?... ces joueurs de violon ne me rendront pas l'or que j'ai perdu... allez tous au diable ! »

La jeune fille s'inquiétait peu de ce bruit et continuait tranquillement de jouer ; les sons de son instrument tantôt hauts, tantôt bas, tantôt forts, tantôt faibles, allaient courir mélodieusement jusqu'au bout de la salle ; les musiciens écoutaient en silence et avec ravissement la jeune

virtuose. Elle pouvait avoir dix-sept ans et était originaire du midi, du moins ses cheveux d'un noir de jais et ses yeux l'indiquaient; son teint était d'une pâleur mate, et ses traits fins sous l'impression de ses sentiments se coloraient d'une fugitive teinte rosée. Comment cette pauvre enfant était-elle arrivée jusque dans cet enfer du vice? Comment le rossignol avait-il pu prêter sa voix pour attirer les oiseaux dans la pipée? Qui l'avait poussée, la malheureuse, sur ces bords inhospitaliers où la soif de l'or éteint tout sentiment noble, quelle main l'avait jetée comme un appât dans une maison de jeu? — Hélas! le besoin de gagner un misérable pain qu'elle arrosait peut-être de ses larmes! Son cœur aurait-il été déjà corrompu par l'air empesté de l'*Eldorado?* nous ne le croyons pas; ses yeux innocents, les sons si doux et si tristes qu'elle tirait de son instrument semblaient du moins dire le contraire.

Dans ce moment, un peu plus loin que la table aux liqueurs, il parut s'être passé quelque chose qui attira les curieux. Un enfant de treize ans, debout derrière une petite table, jouait le vingt-et-un avec quelques jeunes gens de l'Etat de Ver-

mont *(green mountain boys)*. Leur apparence était celle de fils de fermiers; élevés à la montagne, ils semblaient encore peu familiarisés avec la vie du monde. Ils tenaient à la main des cartes françaises, qui leur étaient mieux connues que les espagnoles, et avec lesquelles ils avaient sans doute déjà vu jouer à New-York; ils croyaient gagner au jeu leur argent plus vite et plus facilement que dans les montagnes par de rudes travaux.

Les quatre ou cinq premières fois ils gagnèrent en effet de petites sommes, et l'un d'eux, se sentant des remords de *plumer* ainsi un enfant :

« Le diable m'emporte, » dit-il à demi-voix à son frère, — la ressemblance entre les figures osseuses des deux jeunes gens ne pouvait se nier; — « le diable m'emporte, Bill, c'est pourtant un scandale que nous, qui sommes grands et raisonnables, nous jouions avec un blanc-bec *(green horn)* pareil. Allons plutôt ailleurs.

— Bah! je ne vois pas ça du tout, » répondit l'autre aussi à voix basse; « si ce petit est assez sot pour se mettre là et demander à jouer, je ne vois pas pourquoi nous ne le plumerions pas tout

comme un autre. Mais ce qui m'amuse c'est qu'il croit avoir attrapé avec nous deux pigeons! allons le petit, comme il coupe! »

L'enfant, pendant ce dialogue, ne sourcillait pas, ses lèvres seules étaient crispées, et si les Yankees n'avaient pas été absorbés dans leur entretien, ils n'auraient pas manqué de voir l'enfant échanger un coup d'œil rapide avec un compère debout derrière un grand gobelet à lancer les dés. Décidément cet enfant-là n'avait pas l'air d'un blanc-bec.

« Tiens, mon cœur, voici un dollar que je mets sur ces deux cartes, » dit le plus âgé en reprenant sa carte qu'il regarda, « et je passe.

— Ça suffit, Monsieur, et vous?

— Je tiens toujours.

— Un quatre, ça vous va?

— Non..... encore un!

— Ça vous suffit-il?

— Vingt-trois! » dit le plus jeune, et il poussa son argent au petit croupier, qui retourna ses cartes en riant : il avait quinze.

Le jeu recommença; à leur surprise, les deux frères perdirent; ils s'entêtèrent de plus en plus;

[illegible] d'abord deux dollars sur une carte, [illegible] sans qu'ils y eussent fait attention, [illegible] des spectateurs s'amassait autour [illegible] le plaisir de les voir plumer.

[illegible] jeunes gens, irrités de perdre et sans [illegible] avertissements qu'on leur donnait, [illegible] plus ardents. L'un d'eux jeta [illegible] d'argent avec quelques pièces d'or, [illegible] c'était pour le dernier [illegible] il fallait nécessairement [illegible] il eut vingt-et-un ; son [illegible] pièces d'or sur une carte, il [illegible] figures : — la chance avait [illegible]

[illegible] ses cartes : il avait un as [illegible] rester sur un coup pa- [illegible] — ce qui faisait quatorze; il [illegible] pour son vingt! Tenir plus [illegible] mais son regard vola [illegible] il chercha, comme en proie [illegible] à deviner le jeu qu'il [illegible] à la main, un peu en éventail.

[illegible] s'écria-t-il, comme cédant à une [illegible] désespérée, et la seule carte qui pou-

vait le faire gagner. [illegible]
l'argent en souriant.

« Ne renoncez pas, [illegible]
pas, dit-il aux autres, [illegible]
votre tour. [illegible]
renoncez pas... [illegible]
votre mise ? »

Mais les deux [illegible]
assez pour le [illegible]
leur restait-il pas [illegible]
poussèrent du [illegible]
d'autres vinrent les [illegible]

La table à [illegible]
affaires, du [illegible]
aussi grande [illegible]
vaient pièce à pièce, [illegible]
presque uniquement [illegible]
C'était une table [illegible]
ceau d'étoffe de laine, [illegible]
en majuscules les lettres [illegible]
vrait. Trois dés [illegible]
cun les mêmes lettres, [illegible]
jeune garçon, [illegible]
la main armée d'un grand [illegible]

ils mirent d'abord deux dollars sur une carte, puis trois et, sans qu'ils y eussent fait attention, déjà la foule des spectateurs s'amassait autour d'eux pour avoir le plaisir de les voir plumer.

Les deux jeunes gens, irrités de perdre et sans écouter les avertissements qu'on leur donnait, n'en devinrent que plus ardents. L'un d'eux jeta une poignée d'argent avec quelques pièces d'or, peut-être tout son avoir; c'était pour le dernier coup, le coup décisif; il fallait nécessairement que cette fois il gagnât : il eut vingt-et-un ; son frère avait mis deux pièces d'or sur une carte, il eut à la main deux figures : — la chance avait tourné.

Le petit croupier jeta ses cartes; il avait un as et un trois; il ne pouvait rester sur un coup pareil; il tint pour dix, — ce qui faisait quatorze; il tint encore une fois pour six; vingt! Tenir plus longtemps aurait été folie; mais son regard vola d'une mise à l'autre; il chercha, comme en proie à des réflexions profondes, à deviner le jeu qu'il tenait devant lui à la main, un peu en éventail.

« Je tiens! » s'écria-t-il, comme cédant à une résolution désespérée, et la seule carte qui pou-

vait le faire gagner, l'as, tourna; il tira à lui tout l'argent en souriant.

« Ne renoncez pas, messieurs, ne renoncez pas, dit-il aux autres, la prochaine fois ce sera votre tour. De la chance : il ne faut que ça ; ne renoncez pas ; eh bien ! votre mise ? Quelle est votre mise ? »

Mais les deux *green mountain boys* en avaient assez pour le quart d'heure, peut-être même ne leur restait-il pas de quoi faire une mise : ils se poussèrent du coude et quittèrent la table où d'autres vinrent les remplacer.

La table à côté ne faisait pas d'aussi bonnes affaires, du moins ne les faisait-elle pas sur une aussi grande échelle ; les dollars cependant arrivaient pièce à pièce, mais les mises n'étaient presque uniquement que de quarts de dollars. C'était une table où se lançaient les dés; un morceau d'étoffe de laine, sur laquelle on avait peint en majuscules les lettres A. B. C. D. E., la recouvrait. Trois dés étaient sur le jeu, portant chacun les susdites lettres, plus un côté blanc. Un jeune garçon, debout derrière la table, avait la main armée d'un grand gobelet de cuir. Celui

qui se sentait disposé à tenter la fortune plaçait sa mise sur l'une quelconque des lettres; si elle sortait, on lui payait sa mise, doublée ou triplée quand le bonheur voulait que les trois dés montrassent la lettre choisie; si les lettres des dés étaient différentes, la mise était perdue.

Tout près de là se trouvait une roulette; un peu plus loin, une table de pharaon, où un croupier, trois cartes à la main, les courbait sous ses doigts, les jetait tour à tour sur la table et les reprenait, pour engager les spectateurs à mettre une mise; ceux-ci n'osaient se risquer, tant la chose leur paraissait simple : ils soupçonnaient là-dessous quelque supercherie.

Un homme en redingote noire, qui se tenait au bord de la table, se mit à observer attentivement les cartes et le manége auquel elles servaient : autour et derrière lui, une troupe nombreuse de pionniers et de mineurs chuchotaient entre eux; le banquier jeta les cartes lentement et de telle manière qu'on put suivre chaque carte et s'assurer où passaient l'as, la dame et le dix, car ces trois cartes étaient sur la table.

« Allons, Messieurs, allons! » criait le ban-

quier, montrant les cartes aux assistants ; « vous voyez, voici l'as que je mets ici, là le dix, là la dame. Regardez, je change les cartes : voici l'as ici, puis là... je change encore, faites attention, bien attention... c'est ici qu'il faut avoir de bons yeux !... A présent, où est l'as ?

— Ici ! » répondit l'un des mineurs d'un ton d'assurance, et il montra la carte du milieu; le banquier la retourna, c'était bien l'as.

« Messieurs, c'est qu'il faut apparemment que je mêle mes cartes un peu plus vite; autrement il n'y aurait pas moyen de gagner sa vie avec vous. Maintenant, où est l'as? Voici, voici, et voici. »

Puis il se mit à mêler les cartes un peu plus rapidement, non pas cependant qu'on ne pût les suivre de l'œil; il s'arrêta.

« Enfants *(boys)*, » leur dit l'homme à la redingote noire en se tournant du côté des mineurs, « il faut que cet individu-là soit fou, ou qu'il ait trouvé son or dans le pas d'un cheval. L'occasion d'attraper quelque chose est trop belle pour la laisser passer ainsi... Je tiens. »

Pendant ce temps, le banquier avait de nou-

veau relevé et mêlé les cartes; il les montra aux assistants qui arrivaient en foule.

« Deux dollars sur l'as! » cria l'homme à la redingote noire, et il posa deux pièces d'or sur une carte à demi-repliée.

« Je suis fâché, répondit le banquier, je n'accepte aucune mise au-dessous de vingt-cinq dollars.

— Vingt-cinq dollars? s'écria l'homme à la redingote, c'est beaucoup... mais attendez, ne reprenez pas encore la carte, je tiens. Morbleu, ajouta-t-il en se tournant vers ceux qui étaient autour de lui, je sais parfaitement où est la bonne carte; je *dois* gagner.

— Nous le savons bien, nous aussi, nous l'avons vue, répondirent les mineurs; il faut que cet homme soit fou.

— Attendez, dit l'homme, faites seulement attention qu'il ne change pas les cartes..... voici l'argent... vingt dollars, vingt-et-un, vingt-trois... et puis? quoi, pas un dollar de plus? de par tous les diables, je croyais cependant! » Dans sa précipitation l'homme fouilla au fond de ses poches, les retourna toutes, vingt-trois dollars étaient

tout ce qu'il possédait; il pria donc un de ses voisins de vouloir bien lui prêter, pour quelques secondes, une couple de dollars. « A merveille, lui fut-il répondu, avec le plus grand plaisir, jamais je n'ai placé de l'argent plus sûrement que celui-là.

— Tenez, voici vos vingt-cinq dollars, toujours sur l'as.

— Merci de la mise, nous allons voir, répondit le banquier, car, à vous dire vrai, je ne sais moi-même plus où sont mes cartes — c'est donc celle-ci?

— Celle-là même.

— Oui vraiment, » fit le banquier, en se passant la main sous le menton d'un air de feint embarras, « c'est l'as; vous avez mis vingt-cinq dollars?

— Vingt-cinq, les voilà.

— C'est juste, répondit le banquier avec calme; il n'y a pas moyen de faire autrement, la prochaine fois peut-être ne devinerez-vous pas si juste. Messieurs, le jeu est fait. Voici l'as; je le mets ici. Qui veut faire une mise?

— Moi, moi, crièrent plusieurs voix.

— Pas au-dessous de vingt-cinq dollars.

— Les voici — en voici encore cinquante; toujours sur la même carte! » cria un troisième personnage, pendant que l'homme à la redingote noire rendait les deux dollars qu'on lui avait prêtés. « C'est ici qu'est l'as et j'engagerais mes oreilles avec les cinquante dollars ici présents, s'il le fallait.

— Merci, merci, répondit le banquier en riant, eh bien, non pas moi les miennes. Donc, soixante-et-quinze dollars sur cette carte, pas un de plus ?

— Non, que diable, retournez — on jouerait de la sorte toute la nuit.

— C'est donc cette carte ?

— Oui, allons !

— C'est la dame ; cette fois, Messieurs, vous vous êtes trompés, » dit le banquier avec un rire moitié doucereux, moitié de compassion ; « j'avais pourtant mêlé fort lentement.

— Que diable ! » s'écrièrent pour lors les joueurs avec un accent de surprise, car ils n'avaient pensé à rien moins qu'à perdre ; « et ce maudit as est donc là ?

— Une autre fois, Messieurs, leur répondit le croupier, vous aurez plus de chance ; voici, le jeu est fait — l'as est ici, il repasse, le revoici ; allons, Messieurs, qui met une mise? Faites attention ; savez-vous où est l'as à présent? personne de vous ne le croira, dans ce coin.

— Je le savais — et parbleu, moi aussi, crièrent plusieurs voix.

— Quel dommage donc, Messieurs, que vous n'ayez rien mis dessus, leur répondit le banquier en riant. C'est singulier comme les hommes sont vite prêts à jurer de la vérité d'une chose, et comme ils ont de la peine à rien hasarder! Messieurs, voici que le jeu est fait, *going, going, going!* — C'est ici qu'est l'as, puis là, et ici! Qui veut mettre dessus?

— Moi — ici — voici vingt-cinq dollars — ici les mises — cette carte-là est l'as, ou le diable s'en mêle.

— Messieurs, ce serait un mauvais compère; donc, cinquante dollars; mon gain de tout à l'heure s'en irait-il en fumée? Vous dites cette carte!

— Oui celle-là, celle du milieu.

— J'en suis fâché pour vous, Messieurs, répondit le banquier; je vous l'avais dit d'avance; ceci est le dix, voici où est l'as.

— Que diable! » s'écrièrent les joueurs déconfits en frappant la terre du pied, pendant que ceux qui n'avaient fait aucune mise leur répondaient par un éclat de rire.

Pour l'homme à la redingote noire, il avait quitté la table de jeu sans tenter de nouveau la fortune; plus tard, il rendit à son compère l'argent gagné, et partagea avec lui la totalité des gains.

Cependant les banquiers n'étaient pas partout aussi heureux. Voici près d'une table un Espagnol, il est drapé dans une vieille *sérape* déchirée, son *sombrero* est enfoncé sur ses yeux, il suit le jeu avec une attention soutenue.

« Eh bien! senor, dit l'Américain d'un ton engageant, ne tenterez-vous pas ce soir la fortune? Pourquoi demeurer ainsi oisif?

— *Porque?* répliqua l'Espagnol, parce que je voudrais apprendre quelque chose. »

Le sourire équivoque qui, à ces paroles, passa sur les lèvres du Californien ne plut guère au

Yankee qui tenait la banque. Les Espagnols sont pour la plupart des joueurs madrés, familiers surtout avec les roueries et les coups fourrés en usage au *monté*. Le banquier tira les cartes avec soin, parce que l'homme aux yeux noirs ne perdait pas ses doigts de vue.

« N'avez-vous pas d'argent, senor ? » dit-il enfin avec un ton de léger embarras.

« *Si poquito!* » répondit le Californien, qui, sans détourner ses regards de dessus l'Américain, tira de dessous sa *sérape* une vieille bourse brodée qu'il posa sur la carte devant lui.

Le banquier estima du regard la dite bourse ; à vue de pays elle devait contenir de soixante à soixante-et-dix dollars ; il jeta en même temps sur les cartes qu'il tenait à la main un coup d'œil d'inquiétude qui n'échappa pas au Californien.

« *Sta bueno !* » lui dit celui-ci avec un sourire malicieux. Le banquier hésita, mais il n'osa recourir à sa ruse accoutumée en présence d'un adversaire si bien au fait, le danger auquel il se serait exposé aurait été trop grand ; il tira les cartes, celle du Californien gagna.

« Que contient le sac, senor ? » demanda l'Américain avec un sang-froid apparent.

« *No se,* » répondit le gagnant en haussant les épaules, « comptez. »

L'Américain prit la bourse, l'ouvrit, il ne put retenir un cri d'épouvante. Elle était pleine de doublons (le doublon vaut près de cent francs) et la main qui les répandit sur la table en compta cent treize. Le visage du Californien demeura impassible comme s'il avait été taillé dans le marbre; il savait que cet argent allait lui revenir, et il attendit avec le calme le plus parfait qu'on l'eût compté et doublé, ce qui comprit presque tout ce qu'il y avait sur la table. Il releva le coin de sa vieille *sérape* crasseuse, y mit son or, reprit sa bourse sous son bras et disparut parmi les spectateurs avec aussi peu de bruit qu'il était venu.

Tout ceci néanmoins ne s'était pas passé sans que deux hommes en vestes brunes n'eussent été témoins de cet heureux coup du sort. Leurs yeux se rencontrèrent prompts comme l'éclair; ils firent semblant de se retourner pour considérer les tableaux, et tous deux, dans une direction différente, quittèrent la table et s'éloignèrent sans qu'on prît garde à leur départ. Pendant ce temps, ils ne perdirent pas de vue le sombrero de l'Es-

pagnol, et quand celui-ci mit le pied sur la grande place toute plongée dans les ténèbres, nos deux compagnons quittaient les salons de jeu.

Suivons-les; l'Espagnol traverse la place en fredonnant une chansonnette castillane, car il se réjouit du triomphe qu'il vient de remporter sur ces *Americanos* détestés. Bien que son bras ait à supporter un fardeau assez lourd, son pas n'en est nullement ralenti ; au contraire, il est vif et rapide. De temps en temps, notre homme part d'un éclat de rire; il pense à la mine de l'Américain quand il a ouvert la bourse et qu'il y a vu de l'or au lieu d'argent.

« Ha ! ha! ha ! se dit-il à lui-même à demi-voix, comme il a pâli, » — à cette pensée ses yeux brillent — « comme les doigts lui grillaient de couper de manière à ce que cette maudite carte, que le coquin connaissait bien, vînt dessus — *caramba!* il savait que mon œil l'épiait; il n'a pas osé. Ce... » — Ici, sans détourner la tête, l'Espagnol écoute, il entend des pas qui s'arrêtent chaque fois qu'il s'arrête lui-même. Dans *Kearney-street* il y avait encore des gens qui allaient et venaient, mais la rue de Californie, surtout dans

la partie qui conduit à Mission, était déserte. Les rues pavées et dallées allaient jusqu'à la rue de Californie ; là elles cessaient, et quiconque n'y était pas impérieusement appelé par ses affaires s'abstenait de se rendre, à cette heure-là surtout, dans cette voie solitaire, d'un accès difficile et fatigant.

C'est là que son chemin conduisait notre Espagnol qui, tout en marchant, avait pris son or par poignées, ce qu'il n'avait pas eu le temps de faire dans la maison de jeu, et l'avait glissé dans les trois grandes poches de la ceinture de cuir qu'il portait autour du corps suivant la coutume des habitants de la république argentine. Sa *sérape* débarrassée de ce qu'elle contenait, il prit le sac aux doublons sous son bras et se mit à allonger le pas, mais cette fois sans chanter. Le bruit que faisaient ceux qui le suivaient n'avait pas échappé à son ouïe délicate; il avait espéré, d'ailleurs, trouver à cette heure, qui n'était pas trop tardive, dans cette partie de la ville, où il y avait un cirque, plus de monde dans les rues; car, en entrant dans la voie déserte, il s'arrêta un instant comme incertain sur ce qu'il allait

faire, et regarda autour de lui, devant, derrière; il n'aperçut que les figures sinistres des deux hommes qui s'approchaient à grands pas.

« *Caramba!* » dit l'Espagnol à demi-voix en entrevoyant alors pour la première fois le danger où il était. A cette époque, avant que se fût constitué le *Comité de Vigilance,* des attaques à main armée dans les rues de San-Francisco, surtout dans ces quartiers-là, n'étaient point chose rare. Déjà notre Espagnol, obéissant à un sentiment de prévoyance, avait tâté de la main le long couteau qu'il portait à la ceinture, mais il n'ignorait pas que les deux coquins, si réellement ils avaient quelque mauvais dessein contre lui, devaient être munis d'assommoirs et de pistolets dont, le cas échéant, ils ne manqueraient pas de faire un prompt usage, comptant avec raison sur la timidité des gens du voisinage, qui savaient bien ce qui les attendait si de gaîté de cœur ils venaient se mêler à des querelles de cette sorte.

Notre homme prit le contour fort tranquillement et de son pas accoutumé; mais une fois dans la rue de Californie, comme si la peur lui avait donné des ailes, il se mit à fuir d'une course

rapide jusqu'à une cinquantaine de pas de là, où une charpente en planches avait été élevée en vue d'une construction nouvelle, peut-être seulement pour abriter les outils pendant qu'on pavait la rue. Quand notre compagnon y arriva, les autres tournaient en grande hâte le coin de la rue.

« Par où diable a-t-il passé? dit l'un d'eux à voix basse, il faut qu'il se soit mis à courir, nous étions sur ses talons.

— Il sera derrière ces planches, répondit l'autre; il croira que nous avons passé et que nous lui laissons le chemin libre.

— Ha ha ha! attrapé, mon rusé senor; le père aux doublons est dans la trappe!

— Prends à droite, moi, je vais prendre à gauche, dit le premier; mais ne tirons pas nos pistolets, excepté pour nous défendre; nous sommes ici encore trop dans la ville, et le diable, lui aussi, pourrait bien venir se mêler de cette affaire. »

Puis, sans dire un mot de plus, nos deux bandits tenant chacun à la main cette arme terrible en usage parmi les gens de leur espèce, c'est-à-

dire un lacet d'un pied de long au bout duquel est attachée une balle de biscaïen, coururent s'embusquer à leurs postes. On n'apercevait plus une âme vivante sur le sable de la rue, et l'Espagnol devait nécessairement être derrière les planches.

Mais, avant qu'ils eussent eu le temps d'atteindre le coin de la baraque qui dépassait un peu le trottoir, ils furent tous deux épouvantés par une apparition à laquelle ils ne s'attendaient guère. Du milieu des planches, par l'ouverture qu'on avait laissée pour y entrer, ils virent s'élancer un cheval portant un cavalier qui d'une voix moqueuse leur cria :

« *Buenas noches, senores!*

— Le diable l'emporte, » murmura l'un des bandits, et il sortit son revolver; peine inutile, le cheval était parti au triple galop, enlevant à nos drôles la proie qu'ils croyaient déjà tenir.

Il était à ce moment dix heures. A mesure que les boutiques dans la ville se fermaient, les salles de jeu se remplissaient davantage d'oisifs qui ne savaient que faire de leur soirée et qui venaient l'achever là.

Les heures se passaient à poursuivre follement l'or et la fortune. Que de basses passions soulevées dans un de ces temples immondes! le désespoir y luttait avec la haine, l'envie et la cupidité. Pas d'âme qui ne fût une mer agitée par la tempête; dominée par l'espérance, elle était aux prises avec la supercherie éhontée et protégée par les lois; c'était un état anormal comme celui du pays tout entier. On aurait dit des corsaires exerçant leur métier en pleine paix, munis de lettres de marque pour dépouiller le citoyen paisible et surtout inexpérimenté.

Cette folle vie durait toute la nuit, presque jusqu'au matin : il était trois heures, les banquiers, pour la plupart, avaient pris leurs sacs d'or et les avaient emportés, prêts à dormir l'arme chargée à côté de leur trésor. Les lampes, en bonne partie, étaient éteintes; depuis longtemps déjà l'orchestre ne jouait plus; il ne restait qu'une table où les croupiers stationnaient encore, essayant d'appeler à eux quelque joueur attardé, pour lui enlever, chose probable, le gain qu'il avait pu faire ailleurs. L'un des croupiers était debout devant la table avec une grosse

bourse de cuir remplie d'or; en face de lui, son collègue semblait chercher quelque chose. A ce moment, un petit Mexicain au teint bistré, qui depuis une minute ou deux regardait à la porte, entra dans la salle; il fit tomber sa sérape de ses épaules et s'avança à pas de loup. Le banquier le regarda d'abord attentivement, mais voyant que cet homme ne semblait pas apporter de l'or, il ne s'en embarrassa plus. Cependant le Mexicain marchait toujours avec précaution vers la table devant laquelle il eut l'air de vouloir passer; puis, au moment où le banquier se tournait pour prendre son manteau, le Mexicain, profitant de l'occasion, fit un bond vers la table, saisit le sac et partit comme un trait.

« Un voleur! un voleur! » cria le second croupier, qui venait de voir le coup, et que des chaises et des tables empêchaient d'accourir, « un voleur! » — Mais le Mexicain n'avait plus que quelques pas à faire pour atteindre la porte; une fois dehors, le poursuivre dans ces rues désertes aurait été chose difficile, sinon absolument impossible.

Au cri d'effroi de son compagnon, l'autre

croupier se retourna; son premier regard fut pour son or; il n'y était plus. Sans perdre un seul instant, il sortit de sa poche un revolver qu'il y tenait toujours chargé, visa le Mexicain le plus tranquillement du monde, et lâcha son coup.

Il n'en fallut pas un second; car à la détonation, le sac d'or tomba à terre, et le voleur d'un bond fut dehors en poussant des cris; on put même entendre le bruit de ses pas qui allèrent se perdre dans les rues voisines.

« Ha! ha! ha! » dit le banquier en riant, et qui pendant ce temps avait sauté par-dessus la table pour ramasser la bourse qui gisait à terre; « j'ai lâché au bon moment!

— Bill, lui dit l'autre, l'as-tu touché?

— Je ne sais; je l'espère, parce que j'ai bien visé.

— Nous verrons s'il a saigné.

— Bah! que nous importe? S'il a accroché quelque chose, ils le trouveront bien dans la rue quand il fera clair. — Sim, as-tu les clefs?

— Oui, les voici; — peut-on imaginer l'audace de ce coquin-là; et voilà qu'il nous a laissé sa vieille sérape!

— Jette-la dehors; — à présent viens. Chacun tente la fortune à sa manière; s'il avait réussi, il aurait eu raison; comme ça, il a eu tort. »

Et les banquiers ayant fermé la porte à clef, montèrent lentement dans leur chambre pour y chercher pendant les heures matinales quelques moments de sommeil.



LE MEXICAIN

AUX MINES DE CALIFORNIE

En Californie, les Mexicains forment presque autant que les Chinois une caste à part, dont les différents membres se révèlent à l'œil du nouvel arrivant aussi bien par la teinte bistrée de leur teint que par les couleurs vives, tranchantes et gaies de leur costume national. Plus on a de rapports avec le Mexicain, plus on étudie son caractère, et plus on reconnaît en lui de ces traits distinctifs qui le séparent des autres races travaillant aux mines.

Mais ici il faut distinguer entre les Mexicains et les Californiens, les anciens et véritables maîtres du pays, soumis autrefois, il est vrai, à la souveraineté mexicaine, mais formant néanmoins une race complétement distincte, qui ne se mélange pas avec la race mexicaine, et s'estime plus haut et meilleure qu'elle.

Le Californien (il n'est pas question ici de l'Indien qui, par la couleur de sa peau, par ses cheveux et la conformation de son visage, ne peut renier son origine orientale, mais du descendant des Espagnols en Californie) est à la fois plus élancé et plus musculeux que le Mexicain ; la nuance de son teint est aussi moins foncée; dans tout le reste assez semblable à son frère du midi, il s'en rapproche surtout par une haine commune contre les Américains. Ceci pour mémoire seulement, car ce n'est pas des Californiens dont nous aurons à nous occuper aujourd'hui, pas plus que des autres descendants d'Espagnols, presque tous venus en Californie de l'Amérique du Sud, des Chiliens, des habitants de l'Argentine, si habiles à manier le lasso, des Péruviens ou de tant d'autres. Le Mexicain se distingue d'eux tous et demeure facilement reconnaissable.

Vous rencontrez les Mexicains sur les routes se rendant aux mines, et ici leur caractère se dessine déjà et fait saillie ; ils s'organisent en petites troupes lesquelles ne se mêlent avec aucune autre nation; sont-ils assez riches, ils achètent

des mulets; sans cela ils vont à pied, portant sur le dos une sébile de bois où laver le sable aurifère, et tiennent à la main une légère pique de fer, le seul instrument dont ils se servent pour creuser le sol; ils portent tout le reste de leur faible bagage serré sur leur dos dans une sorte de sac ou valise. Les Mexicains s'en vont moitié chantant, moitié riant, se contant des histoires le long de la route; puis, le soir venu, ils campent dans quelque lieu à l'écart; ils débâtent leurs mulets, dont ils disposent les bâts à terre en un cercle grand ou petit, suivant leur nombre, à l'intérieur duquel eux prennent place, et ils se trouvent ainsi dans une espèce de camp retranché, comme s'ils avaient une attaque à redouter.

Les Mexicains, en fait de vêtements, ont la culotte courte, la jaquette, et ce manteau ou *sérape* auquel l'Américain du midi donne le nom de *poncho*; c'est une couverture longue, de laine teinte en couleurs vives, avec un trou au milieu pour passer la tête, ce qu'on fait en temps de pluie; alors une moitié de la sérape tombe derrière et couvre le dos, l'autre moitié tombe devant et couvre la poitrine. C'est une manière de

se vêtir extrêmement pittoresque : la sérape tient le haut du corps au chaud et à l'abri de la pluie, l'étoffe en étant d'une trame si serrée qu'elle ne laisse aucun passage à l'eau. Un chapeau de Panama pour la tête, et des sandales de cuir pour les pieds, complètent la toilette des Mexicains, dont l'éclat, chez les plus huppés ou les plus riches, est rehaussé encore par une écharpe chinoise qui ceint le corps et dont les bouts frangés retombent de côté.

L'habitant de l'Argentine et le Chilien lui-même, dont le caractère cependant est moins sanguinaire, ont garde l'un et l'autre de ne jamais marcher sans un coutelas passé dans la ceinture; la même précaution ne se remarque pas chez le Mexicain , à moins qu'il n'ait peut-être son arme cachée sous ses vêtements. Il n'y a que les cavaliers parmi les Mexicains qui ont un sabre pendu à leur selle et, par une coutume bizarre, ils le tiennent sous la cuisse gauche, de manière à ce que la poignée soit à la portée de leur main droite. Ainsi, non-seulement le sabre ne les gêne pas, en battant de côté et d'autre, mais de plus il ne risque pas, quand l'homme et le cheval tra-

versent une forêt, de rester accroché à une branche. Les Mexicains ne font guère usage du pistolet; ils manient mal ou fort médiocrement les armes à feu ; à la place, ils ont toujours attaché sur le derrière de leur selle un lasso roulé et disposé de manière à ce que leur main puisse le saisir au premier instant et sans effort.

Le Mexicain est loin d'être aussi sanguinaire et cruel que bon nombre de ses frères d'origine ; on peut en attribuer la cause à sa nourriture presque exclusivement végétale. Si l'habitant de l'Argentine ne se soucie nullement de pain quand il peut avoir de la viande, si le Californien ne mange du pain que quand il ne peut pas se procurer autre chose, le Mexicain, au contraire, ne fait consister son repas en grande partie que dans des gâteaux fort minces de farine de froment, séchés sur des feuilles de tôle, et il renoncerait plutôt à la viande qu'à ces gâteaux-là.

Un campement mexicain présente à l'œil un spectacle singulièrement animé et joyeux : quand il n'y a près de nos gens aucun étranger, ils chantent, ils rient, ils dansent, souvent même jusqu'après minuit, et cela en dépit de la marche de la

journée; puis, le lendemain avant l'aurore, les danseurs sont debout, prêts à repartir ou à reprendre leur travail.

Les Mexicains ont une adresse et une prestesse singulières à débâter leurs mulets, sur le dos desquels ils chargent, au moyen de leurs lassos et de deux longues courroies de cuir, des caisses, des tonneaux ou des sacs, du poids de deux et même de trois quintaux. Les sacs sont l'objet le plus facilement transportable; un mulet lourdement chargé en a ordinairement trois, du poids de cent livres chacun; les tonneaux, contenant du porc salé ou d'autres provisions, se rangent deux par deux avec des caisses, grandes ou petites, disposées de telle manière que la charge ne puisse vaciller d'un côté ni de l'autre, sans que pour cela l'animal en soit gêné dans sa marche. On voit jusqu'à des tonneaux de trois cents livres si adroitement posés sur le bât, qu'en route il n'est presque pas nécessaire de les décharger pour les recharger. Cette adresse des Mexicains leur valut, alors que l'on commença à se porter en Californie, beaucoup d'argent qu'ils gagnèrent en transportant des vivres et des provisions aux mines, et

surtout dans certaines gorges montagneuses où l'on ne pouvait arriver avec aucun chariot ni équipage; le transport, principalement en hiver, quand les routes étaient défoncées, se payait jusqu'à près de huit francs par livre. C'est ainsi que, dans un seul voyage, qui s'exécutait fort bien dans la semaine, nos gens gagnaient souvent le prix de leurs mulets.

Les Mexicains sont d'une sobriété extrême : ils ne mangent que peu et leur nourriture est simple; ils ne boivent presque que de l'eau, aussi sont-ils particulièrement propres au travail des mines, surtout au fond des gorges de montagnes qui sont leurs lieux de retraite favoris; c'est là, qu'en raison de leurs prétentions modérées, ils recueillent une quantité d'or considérable, avec lequel ils repassent les montagnes et s'en retournent chez eux sans plus de bruit qu'ils n'en étaient venus.

C'est aussi la raison pour laquelle les Américains n'aiment les Mexicains guère mieux qu'ils n'aiment les Chinois. Ils disent : « Ces gens-là ne consomment rien ; ils n'ont pas de besoins, et encore le peu d'argent qu'ils dépensent reste

presque tout aux mains de leurs compatriotes. »
Les Mexicains, la plupart du temps, arrivent de chez eux par terre et en caravanes; une fois en Californie, ils y évitent les Américains le plus qu'ils peuvent. Ils cherchent aussi à éluder autant que possible les lois qui leur imposeraient un déboursé pour avoir la faculté de travailler aux mines, et, dans ce but, ils changent incessamment de lieu d'établissement, allant d'une gorge de montagne à l'autre, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé une bonne place; là, pas le moindre cri, pas la moindre clameur qui trahisse leur présence; puis un beau jour, quand ils ont fait quelque capture, ils repartent avec leur or.

Ils ont dans leur manière de travailler une méthode différente de celle des autres nations. Les Américains des Etats-Unis, comme les Européens, se servent de piques pour creuser la terre, de pelles pour la rejeter dehors, et des machines les plus diverses pour laver le sable : les Mexicains en sont presque tous à se servir encore uniquement de leur petite pioche de fer, pour creuser la terre qu'ils rejettent hors du trou avec leurs mains; ils n'ont que leur sébile de

bois pour laver le sable. On comprend comment, avec des instruments aussi imparfaits, le travail est à la fois long et pénible; mais si les Mexicains voulaient suivre la coutume des autres laveurs d'or, faire de larges coupures où ils travailleraient à ciel ouvert, et laver dès qu'ils auraient atteint le terrain aurifère, il est probable que les résultats ne paieraient pas leurs peines, peut-être ne seraient-ils pas ainsi en état même de labourer le sol autant qu'ils le font; nous l'avons dit, la méthode des Mexicains est complétement différente. Ils commencent par se creuser un trou en forme de puits, dont l'orifice est si étroit qu'il n'y a vraiment qu'un Mexicain en état de s'y tourner. C'est au moyen de sacs de peau qu'ils montent la terre brute, laquelle ils essaient incessamment avec leur sébile, pour s'assurer s'ils n'ont point trouvé la veine aurifère. Dans ce cas, ils cessent de s'enfoncer dans le sol; mais allant toujours devant eux en suivant le filon, tantôt ici et tantôt là, à tort et à travers, défonçant le sol avec leur pique et l'enlevant avec leur sac de peau, ils s'avancent sous terre par des canaux de très-médiocre dimension, jusqu'à des distances comparativement fort grandes.

Les Américains nomment cette manière de chercher l'or *cayoting*, d'après les loups des prairies appelés *cayotas*, qui ont aussi l'habitude de se creuser des terriers.

Les Mexicains, défiants et concentrés en eux-mêmes, se cachent les uns aux autres, autant qu'ils le peuvent, les places où débouchent leurs puits; ils travaillent sans se lasser; ayant le moins de commerce possible avec leurs voisins, ils ne répondent guère, on peut même dire jamais, à l'étranger qui essaie d'entamer la conversation avec eux. Vient-on à passer devant la place où ils travaillent et cherche-t-on à nouer l'entretien, on trouve que la chose est impossible. Ils n'aiment même pas à vous voir stationner dans le voisinage, ce qu'ils ne peuvent empêcher; et s'ils répondent à quelque chose de bon cœur, c'est au salut que vous leur faites quand vous partez.

« *Mucho oro aqui, amigo*[1]*?* » Ces quelques paroles sont familières aux Américains, ce sont généralement les seuls mots d'espagnol qu'ils

[1] Y a-t-il ici beaucoup d'or, mon ami?

savent ; ils les lancent donc hardiment et attendent après, avec calme, la réponse, comme si elle devait leur apprendre grand'chose : elle est invariablement la même : « *Si poquito, senor*[1], » ceci prononcé d'un ton chantant et avec un demi-haussement d'épaules. Allonger les questions serait chose oiseuse ou inutile, car le Mexicain ferait semblant de ne pas comprendre ce que vous lui dites, ou, vous pouvez y compter, ce qu'il vous dirait de plus ne serait que des mensonges.

Dans des places entièrement dépourvues d'eau, là où il ne viendrait jamais à l'idée d'un Américain de travailler, on voit les Mexicains user de leur courte pioche ou laver à sec ; ils brisent la terre dans leurs sébiles jusqu'à sa réduction en une fine poussière, puis ils se mettent à souffler avec la bouche, si bien que l'or qui est plus pesant reste seul au fond ; on comprend la peine d'un labeur pareil, et quels poumons requiert ce jeu-là.

C'est avec cette activité incessante que rien ne saurait lasser et avec leur mode de travail, non-

[1] Un peu, Monsieur.

seulement dessus, mais dessous la terre dans tous les sens, comme les taupes, que les Mexicains ont été les premiers à découvrir et à exploiter en Californie les plus riches filons d'or, du voisinage desquels les Américains, dans bien des cas, ne se sont pas fait le moindre scrupule de les expulser. C'est ainsi du moins que les choses se passèrent aux mines de Murphy, où les Américains trouvèrent deux hommes et une femme du Mexique travaillant dans un puits qu'ils venaient de creuser; les manants les en chassèrent sans retard. La place se trouva des plus productives. A Carson's-Flat il y avait dix ou douze Mexicains qui y travaillaient depuis six mois, gagnant, à en croire le bruit public, à peine leur vie, car quand ils venaient chercher leurs provisions c'était avec un or presque impalpable qu'ils les payaient; de plus ils marchandaient jusqu'à extinction pour les obtenir au meilleur marché possible. A un certain temps de là, quelques Américains ne découvrant rien ailleurs, vinrent en désespoir de cause dans cet endroit; le sol s'en trouva l'un des plus riches de la Californie; les Mexicains vidèrent la place sans tambours ni trompettes, mais leurs mulets étaient tous richement chargés.

Dans les premières années on reprocha aux Mexicains un très-grand nombre d'assassinats qu'ils devaient avoir commis sur des mineurs pour les dépouiller : du moins ne craignit-on pas de mettre tous ces méfaits sur leur compte. Il est vrai qu'au commencement arrivèrent avec les Mexicains une foule de gens sans aveu, pour tirer parti du désordre social qui dans ce temps régnait aux mines ; ils commirent des délits de plus d'une espèce. Nous croyons cependant que les Mexicains ne doivent pas seuls en porter la responsabilité ; elle appartient bien plutôt à cette horde de joueurs, venus des Etats-Unis, qui, s'ils ne pouvaient pas remplir leurs sacs d'or en dupant leurs victimes, ne reculaient pas devant un meurtre ; elle appartient à tous ces déportés d'Australie qui, en mettant le pied en Californie, y reprenaient leur ancien métier et, après avoir fait le coup, laissaient auprès de la victime une pioche, une sébile de bois et une sandale *(corpus delicti)*, et se mettaient à crier *au loup, au loup,* plus fort que personne, disant que de ce crime infâme il ne fallait accuser que les barbares, les sanguinaires Mexicains. C'est ainsi

qu'à cette époque plusieurs assassinats se commirent à *Sonora Camp* ou dans les mines avoisinantes; on les imputa aux Mexicains, et plus tard leurs auteurs se retrouvèrent eux et leur bande à San-Francisco même, où ils furent, sinon exécutés suivant leurs mérites, du moins chassés et dispersés par les soins du Comité de Vigilance.

Ces soupçons contre ce peuple si bien approprié au travail des mineurs, furent chose particulièrement précieuse à tous les mauvais drôles des Etats-Unis, en leur donnant à maintes reprises l'occasion ou plutôt le prétexte de faire la chasse aux campements mexicains, auprès desquels ils supposaient, non sans raison, que devaient se trouver les gisements aurifères les plus abondants. La chose se confirmait-elle, nos bandits remettaient sur le tapis quelque ancien assassinat, puis chassaient les pauvres diables d'un sol arrosé de leurs sueurs.

On comprend, à la suite de traitements pareils, la haine que les Mexicains devaient porter aux Américains; ce n'est cependant que dans bien peu de cas qu'ils osèrent leur résister en face; la

bravoure n'étant pas chez les Mexicains la vertu dominante, ils préféraient évacuer la place dès qu'ils voyaient avancer les Américains. Au temps où l'on soumit les étrangers à une taxe, ils se retirèrent, pour l'éviter, dans les montagnes vierges encore, et où il était difficile de les atteindre. Une seule chose est certaine, c'est que, grâce à leur travail persévérant, à leur sobriété surtout, ils manquèrent rarement de faire de bonnes affaires. Qu'ils fussent occupés à creuser la terre des montagnes ou à transporter aux mines des marchandises et des provisions, ils gagnaient de l'or, et ce qui valait mieux, ils conservaient ce qu'ils avaient gagné jusqu'au moment de retourner avec leur pacotille dans leurs foyers.

Pendant mon séjour aux mines du sud, plusieurs compagnies de Mexicains se trouvaient non loin du Stanislas avec quelques Allemands et des Américains à travailler un sol réputé riche. La place la plus aurifère était située dans ce qu'on est convenu d'appeler une *flat* ou petite plaine au centre de la vallée; les Mexicains y avaient creusé quelques trous, d'où ils avaient retiré, à en croire le bruit public, une notable quantité

d'or. D'autres mineurs se mirent petit à petit à se rapprocher d'eux, et les habitants du camp voisin émirent, comme la chose a toujours lieu en pareil cas, une proposition qui ne tarda pas à avoir force de loi, à savoir que chaque travailleur ne pourrait pas étendre ses prétentions à creuser le sol au delà d'un espace de terrain déterminé, grand d'environ 48 à 64 pieds carrés. Ces places, ainsi concédées par la voix publique, prirent le nom de *claims*.

Trois Allemands qui travaillaient dans la plaine avaient choisi leurs trois claims les uns à côté des autres, pour pouvoir pratiquer ensemble en terre la même ouverture, assez profonde pour atteindre la couche aurifère, dont ils se préparaient à retirer les débris qu'ils laveraient de la façon à eux la mieux connue et la plus commode. A quelque vingt pas d'eux travaillaient des Mexicains, et la part de terrain, vierge encore, qui séparait nos groupes de mineurs n'avait, à sa surface du moins, encore été attaquée par personne.

Les Allemands, nommés Wolf, Meier et Eberhardt, avaient ouvert le sol là où il commençait à s'élever, dans un endroit où coulaient deux

ruisseaux venant chacun des vallées avoisinantes. Les Mexicains eux, travaillaient déjà depuis plusieurs semaines, et devaient avoir fait une campagne productive : autrement ils ne seraient pas restés si longtemps stationnaires à la même place. La nature du sol, légèrement en pente, força nos Allemands à rejeter hors de leur ouverture une grande masse de terre. Déjà depuis huit jours entiers ils piochaient, puisaient et jetaient dehors sans relâche, quand ils finirent par atteindre une couche de gravier glaiseux, terrain presque toujours aurifère; là ils s'arrêtèrent et se mirent à faire l'épreuve. Wolf avait rempli de terre un seau, et il était allé à la rivière pour passer le contenu de son récipient dans l'eau, afin de voir ce qui en resterait. Pendant ce temps, les deux autres, assis au fond du trou sur le gravier, attendaient impatiemment le retour de leur camarade pour savoir le résultat de l'épreuve, si la terre serait bonne à être lavée, ou si l'on ferait mieux de continuer à piocher. Quand chaque seau ne contenait pas au moins la sixième partie d'un écu en paillettes d'or, on trouvait généralement que la terre ne valait pas la peine d'être travaillée,

surtout si on devait la transporter à une certaine distance pour atteindre le bord de l'eau.

Wolf revint; il demeura au bord du puits, profond d'environ dix à douze pieds, et dit, son seau à la main et en hochant la tête :

« On ne fait pas ici grande fortune.

— Eh bien, Wolf? » lui répondit Meier en levant les bras pour saisir le récipient et s'assurer lui-même de la quantité d'or, « faut-il nous y mettre?

— Je ne sais trop, » dit Wolf, en tendant à ses compagnons le bassin où se trouvaient quelques grains d'or; « si la terre ne rend pas davantage, elle n'en vaut guère la peine; je crois que nous ferions mieux de jeter loin toute cette vilenie, plutôt que de nous user l'échine à la traîner à la rivière. Le jeu ne vaut pas la chandelle.

— Allons, dit Meier, encore un coup, remplissons encore une fois le seau, nous finirions par jeter l'or avec la terre; il ne nous reste guère qu'un pouce de sable à laver. Nous ne devons plus être extrêmement loin du rocher; alors adieu je t'ai vu.

— A la bonne heure, dit Eberhardt, nous allons essayer de remplir le seau dans ce coin, c'est là que j'ai le meilleur espoir.

—Le diable seul sait ce qui en sera, » répondit Meier en examinant le sol autour de lui ; « pour moi il me semble entendre bouger, frapper par ici en bas ; pourtant rien ne remue ; il n'y a pas par ici des taupes ?

— Des taupes ? » lui répondit en riant Eberhardt qui venait de reprendre sa pioche avec laquelle il remplissait à nouveau de terre meuble son bassin ; « des taupes ! d'où viendraient-elles jusque vers nous ? Si elles y étaient, je te réponds d'une chose, c'est qu'elles ne feraient pas grand bruit; où entend-on quelque chose ?

— Tout est tranquille à présent, » dit Meier qui écouta attentivement pendant quelques secondes ; « ce bruit je l'ai entendu tout le matin.

— Qui sait, répondit à cela son camarade, ce qui t'aura tinté aux oreilles. » Et disant ces mots il battit la terre qui remplissait le bassin pour l'empêcher de glisser. « Mais le sol devient ici singulièrement glaiseux, je ne serais pas étonné que nous arrivassions bientôt au rocher.

— Frappe, » lui cria Wolf du bord de l'ouverture en avançant la tête ; « frappe avec ta pioche un grand coup au fond du trou que tu viens de creuser, tu sentiras alors tout de suite ce qu'il nous reste encore d'épaisseur, et si nous allons avoir la terre dure ou bien le rocher.

— Ce serait bien heureux pour nous, dit Eberhardt, d'être à présent au rocher, ces deux ou trois coups de pioche ne paieraient pas notre travail, et c'est tout juste s'il vaut la peine de commencer. Allons, j'ai pourtant bonne espérance qu'après avoir creusé encore une couple d'aunes, nous trouverons là de quoi laver longtemps. »

Meier prit la pique dont nos travailleurs se servaient pour tirer de côté les gros blocs de quartz ou de gravier aggloméré; puis, à l'endroit d'où nos gens venaient d'enlever la terre, ce qui avait abaissé le fond de quelque chose comme six pouces, il se mit à frapper.

« Ne sens-tu rien ? lui demanda Wolf.

— Pas encore, » répondit l'autre, qui manœuvrait toujours pour déblayer le sol et agrandir l'ouverture. « Ce serait aller aussi trop vite en

besogne; mais voici que la glaise devient compacte, ma pioche ne percera pas. » Et disant ces mots, il leva le long fer qu'il enfonça de toute sa force dans la paroi du trou : mais notre homme pensa tomber, car le bâton de la pique lui échappa presque, l'outil s'étant enfoncé d'au moins un pied plus avant dans la terre que celui qui le maniait ne s'y était attendu.

« Hallo ! » cria Wolf à ceux qui étaient dehors : « *no bottom,* point de fond (expression dont se servent les marins quand on lance la sonde), eh ?

— Jésus, Maria, Joseph ! » cria pour lors Meier, et laissant courir pioche et bâton, il ne fit, au moyen d'un tronc d'arbre qui servait à monter et à descendre, qu'un saut hors du trou et il demeura un instant pâle, immobile, les yeux fixes, véritable image de la peur. Eberhardt, au même instant, s'imaginant que c'étaient les parois de la mine qui s'éboulaient et allaient lui tomber dessus, laissa échapper de ses mains le bassin rempli de terre et se mit à partir aussi vite que ses jambes pouvaient le porter.

« De par tous les diables, » leur dit Wolf en

riant, quand il vit ses deux camarades détaler de la sorte sans cause apparente, « combien y en a-t-il de morts? où est-ce qu'il brûle? — Meier, quelle mine fais-tu donc là? as-tu vu un esprit en plein jour?

— Wolf! » lui répondit Meier effaré, et il se passait la main sur le front et dans les cheveux, comme un homme épouvanté au dernier point, tandis que son œil regardait avec terreur le fond du trou : « là-bas, là-bas au fond il y a quelque chose qui a crié.

—Ha! ha! ha! lui dit Wolf avec un éclat de rire, voilà qui est parfait, qui est fameux, et c'est là ce qui t'a fait monter, Eberhardt?

— Moi, répondit celui-ci avec embarras, moi, je ne sais pas; mais quand Meier a frappé comme ça, j'ai cru que cette maudite couche de sable me venait dessus, et depuis que j'ai vu le nègre enterré vif, j'ai toute espèce de respect pour les éboulements.

— Meier, qu'est-ce qu'il y a donc eu?

— Je vous le dis, ô hommes, » s'écria Meier, encore pâle comme la mort et tremblant de tous ses membres, « aussi vrai que je suis ici, que je

demeure en santé, là-bas sous la terre..... Non, Wolf, tu n'as pas besoin de rire..... oui, là-bas, sous la terre, on a crié !

— Eh bien, moi, je veux qu'on me mette à terre, » lui répondit Wolf, qui avait fait quelques voyages sur mer et aimait à se servir de certaines locutions qui lui venaient de l'eau salée. « Enfant, tu as trop lorgné aujourd'hui ta bouteille de brandy.

— Non, lui dit Meier, je suis dans mon sens, et cela de la façon la plus positive, mais je veux mourir si, tout ce matin, je n'ai pas entendu du bruit là-bas au fond.

— Hallo! mais que se passe-t-il donc? » crièrent à ce moment des Américains qui travaillaient dans le voisinage et qui, voyant l'agitation des Allemands, n'avaient fait qu'un saut auprès d'eux. « Qui de vous a trouvé un lingot ?

— Trouvé un lingot, répondit Wolf en riant. Voilà mon compagnon qui a frappé le fond du trou avec sa pioche, et qui prétend que quelqu'un là-bas s'est mis à crier.

— A crier..... sous la terre ?

— Aussi vrai que j'existe, leur dit Meier, et que j'espère aller un jour en paradis.

— Mais pourquoi alors, s'écria l'Américain, rester ainsi en haut, la bête vous a-t-elle mordu? pourquoi ne pas aller voir?

— Qui peut avoir crié là-bas? dit Wolf.

— Le sais-je, moi, dit le voisin, mais écoutons. » Et s'aidant du tronc d'arbre, il sauta dans le puits où, la main gauche levée pour commander le silence, il demeura un moment immobile à écouter.

« Voici qu'on entend, dit Meier en montrant la place.

— De par le ciel! » s'écria alors l'Américain, qui avait appliqué son oreille contre le sol, « on a gémi comme aurait gémi un homme.

— Un homme! » lui répondit Wolf, qui était aussi descendu dans la mine; « un homme! mais comment serait-il arrivé là? à moins qu'il ne soit sous la terre depuis quelques milliers d'années; en ce cas, il y a gros à parier qu'il aurait oublié la manière de s'y prendre quand on crie.

— Des pioches, mes enfants! » leur dit l'Américain en s'élançant hors de la mine; « des pioches, il y a là-bas au fond quelque chose de vivant qu'il nous faut tirer dehors; peut-être sera-

ce une curiosité naturelle qui nous vaudra plus que son pesant d'or.

— C'est un homme! » s'écria à son tour Meier, qui venait de se coucher par terre et avait approché son oreille de l'ouverture, « j'entends distinctement gémir.

— Il n'y a que deux choses possibles, dit en riant l'Américain, ce ne peut être qu'un cayota ou un Mexicain et, dans l'un ou l'autre cas, nous allons tout à l'heure savoir à quoi nous en tenir. Allons, en avant, mes enfants; après tout il y a par là-dessous la vie d'un homme. »

Du reste il n'eut aucun besoin d'exciter les Allemands, car le premier moment de surprise et d'effroi passé, ce fut entre eux tous à qui enlèverait la terre pour la jeter dans l'autre coin de la mine. Ils n'eurent pas creusé la longueur d'un pied que le sol s'écroula tout à coup, et pour qui aurait conservé encore des doutes, ils auraient dû céder devant les mots de *Ave Maria purissima*, dont le son parvint distinctement jusqu'à l'ouverture du trou.

On ne pouvait rien apercevoir encore, mais, quand nos mineurs eurent déblayé le sol avec

une certaine précaution, ils virent paraître une chemise blanche rayée de bleu, et une quinzaine de minutes après ils amenaient au jour un Mexicain qui avait creusé son trou jusque sous leur terrain et, pour son bonheur, était arrivé avec la tête sous la paroi que nos gens avaient laissée debout; autrement le gravier, en s'éboulant, l'aurait étouffé. Quoique pressé de toutes parts, il lui était resté cependant suffisamment d'air pour respirer; quand on l'eut bien frotté d'abord avec du brandy, dont on lui fit avaler quelques gouttes, après avec de l'eau fraîche, quand on lui eut frictionné tous les membres avec un chiffon de laine (Eberhardt, dans ce but, s'était immédiatement dépouillé de sa chemise qu'il avait déchirée en bandes), le malheureux, au bout d'un quart d'heure environ, commença à rouvrir les yeux.

Il fallut pendant ce temps aller chercher ses camarades; ils avaient vu courir les mineurs, mais ne s'étaient point approchés; les Mexicains ne soupçonnant d'ailleurs pas que la chose les touchait de si près, ne s'étaient nullement souciés d'avoir aucune communication avec les Américains. Sous la terre, quand on suit la veine d'or,





il est extrêmement difficile, au dehors, de se rendre un compte exact de la direction souvent capricieuse du filon, qui incline tantôt à droite, tantôt à gauche; d'ailleurs, les Mexicains voyant au jour le sable aurifère, ne s'inquiétaient guère d'où il venait.

Quand Meier vit que le pauvre diable, qui si peu d'instants auparavant avait souffert mille fois les angoisses de la mort, était ressuscité, que même sa vie ne courait plus aucun danger, il se mit à songer à la cause qui pouvait avoir amené le drôle sous leur terrain, rendant ainsi leurs travaux inutiles.

« Ces coquins de Mexicains, se disait-il dans sa colère, ne sont-ils pas venus jusque-là nous couper l'herbe sous les pieds ou, comme on dit, nous voler l'or dans la poche. »

Il n'y avait du reste plus de doute : le Mexicain, fidèle à l'habitude de sa nation, avait creusé en suivant le filon, et avançant toujours, avait fini par sortir de chez lui et par arriver jusque au-dessous de ses voisins, qui se trouvaient dès lors avoir travaillé pour rien, car ce que le Mexicain leur avait laissé d'or n'en valait pas la peine.

La figure la plus piteuse, c'est bien cependant le pauvre Mexicain qui la faisait ; il ne ressemblait pas trop mal à une souris tombée dans un piége ; quand il eut repris connaissance, il ne parut pas d'abord concevoir comment il avait fait pour arriver là ; ce ne fut que lentement et avec effort qu'il parvint à le comprendre.

Plus tard, les Mexicains ayant refusé de rendre l'or qu'ils avaient recueilli sous le terrain des Allemands, prétendant qu'ils n'y avaient pas trouvé plus que la valeur de dix dollars, furent traduits par les intéressés devant l'alcade américain, et furent condamnés à payer une amende qui n'était pas des plus petites, pour avoir dépassé leur territoire et être entrés sous celui des autres. L'alcade, comme de juste, garda pour lui l'amende et donna le conseil aux Allemands d'aller se choisir un autre terrain ailleurs, où bon leur semblerait.



L'HINDOU

Il était environ midi; un soleil de juillet laissait tomber ses rayons brûlants sur Douglas Flat, petite vallée située sur un des bras du Calaveres; la plupart des mineurs ou, comme à meilleur droit nous devrions les appeler, des laveurs d'or, laissant là leurs machines, avaient cherché un abri sous les tentes ou sous quelque chêne pour y préparer leur modeste repas et s'y reposer une heure ou deux avant que de reprendre leur pénible labeur.

Douglas Flat, quand on traverse la colline en ligne droite, n'est éloigné que de deux milles des mines de Murphy. Certains pionniers aventureux avaient poussé jusque-là, pioche et pelle sur l'épaule, toutefois sans avoir rien trouvé qui les satisfît; les mines commençaient à ne plus rendre ce qu'elles avaient rendu; aussi, bien des impatients s'apprêtaient déjà à partir et à chercher

plus loin fortune, ce qui ne faisait en aucune façon le compte des spéculateurs, qui, ayant apporté une abondance de provisions en vue des laveurs d'or, usaient de tous les moyens imaginables pour les retenir. C'était chaque semaine quelque bruit nouveau mis en circulation, des mines d'une richesse fabuleuse venaient d'être découvertes dans le voisinage de Murphy, et ces récits semés adroitement, accueillis avec avidité, suffisaient pour tenir les imaginations en éveil et dans une surexcitation fiévreuse : le but de nos gens se trouvait ainsi atteint. Les travailleurs, avant que de partir, voulaient du moins tenter encore une fois l'aventure; ils voulaient savoir par eux-mêmes ce qu'il y avait de vrai dans ces descriptions fantastiques; en attendant, les sacs de farine se mangèrent et disparurent; le gros de la masse fit ici et là quelque mince trouvaille, jusqu'à ce que septembre vint, qui prouva aux plus obstinés que ni leurs efforts, ni leurs travaux ne seraient couronnés de succès.

Le 2 juillet, Douglas Flat brillait de tout son éclat; les premiers bruits de richesses incommensurables, découvertes par les Mexicains, ve-

naient de pénétrer jusqu'aux mines de Murphy, et peu de jours suffirent pour qu'on vît s'élever non-seulement un grand nombre de petites tentes où l'on débitait des cotonnades et des provisions pour les laveurs d'or, mais encore trois grandes tentes, lesquelles, outre de la farine, de la viande, du sucre et du sel, contenaient des articles qu'on peut regarder comme des objets de luxe dans les mines, des oignons, des pommes de terre, des *pickles,* des sardines à l'huile, du beurre, du vinaigre, et surtout de l'eau-de-vie, du gin, du rhum et du vin. C'était un beau coup d'œil que celui de ces tables si bien garnies. Mais, « là où il y a un cadavre, dit le proverbe, là aussi les vautours ne tardent pas à se réunir. » A peine notre monde était-il installé de la sorte, que l'on vit arriver cette peste de la Californie, des croupiers, qui étendirent en guise de tapis leur sérape bariolée sur une table de cabaret, y étalèrent comme appât deux ou trois cents piastres d'Espagne, et attendirent ceux qui seraient disposés à venir se faire plumer.

Que le lecteur daigne nous suivre pour peu d'instants dans une tente pareille : l'heure n'est

pas avancée, il fait chaud encore, et je crois qu'un verre d'eau et de vin ne saurait nous faire aucun mal.

« Que le diable emporte votre vin, Rogers, il est acide! » s'écria un des croupiers qui venait de se vider dans la gorge un verre ras, « c'est du vinaigre, — je veux être damné si vous ne vous êtes pas trompé; donnez un peu cette autre bouteille là-bas!

— Acide! » répéta l'hôte d'un ton d'incrédulité, et il se mit à goûter lui-même à petits coups son breuvage. Pendant ce temps, les yeux fixés sur la figure maussade et refrognée du joueur, il avait peine à réprimer un sourire qui errait sur ses lèvres: « Acide! ce vin acide! — mais je ne sais vraiment pas alors ce que vous entendez par du vin. On ne peut pourtant pas, au lieu de vin, vous donner du sirop.

— Non, parbleu, dit l'autre, ce n'est pas non plus ce que je demande, et il y a longtemps déjà que je me serais plaint, mais pour cette fois j'ai la gorge serrée, oui, serrée comme avec les cordons de ma bourse.

— En ce cas, » dit l'hôte, et il ajouta à sa

phrase un gros juron, « c'est que j'ai été attrapé avec ce vin par ce petit maraud de Français. Je ne sais du reste pas pourquoi nous souffrons que les Français viennent faire leurs embarras aux mines. Ils arrivent par centaines, et croyez-vous qu'un seul de ces drôles achète la moindre des choses d'un Américain. Dieu l'en garde! ces canailles auraient ce qu'ils veulent sous le nez qu'ils aimeraient mieux faire cinq milles pour porter un ou deux sous dans la poche d'un compatriote. Il n'y a que de la perte et point de profit avec tous ces hâbleurs.

— Je voudrais, moi, dit un long Texien, que nous autres Américains, nous sussions nous entendre, pour mettre à la porte cette bande d'étrangers, ces Français, ces Mexicains, ces Allemands, et Dieu sait comment ils s'appellent tous! Ils ne sont pas du pays, et si tous les Américains pensaient comme moi, il y a longtemps déjà qu'ils seraient loin.

— Oui, si la chose avait pu se faire avec la langue, » dit un Français, qui venait d'entrer, apportant deux onces d'or qu'il voulait faire peser à la banque.

« Hallo! » répondit à cela le Texien qui, sans rien changer à sa posture nonchalante, se contenta de lever et de tourner légèrement la tête; il regarda son interlocuteur d'un air de surprise : « Vous dites? » L'autre ne l'honora pas même d'une réponse, il fit peser son or et quitta la tente.

« Oui, voilà bien leur manière, murmura Rogers, il fait peser son or, il ne boit pas même un petit verre, et s'en va en faisant le faraud pardessus le marché. Que le diable les prenne tous!

— Mais voyez, que se passe-t-il là-bas? » dit tout à coup un des croupiers qui, s'étant approché de l'entrée de la tente, montrait du doigt la plaine au pied des collines, où en effet il devait se passer quelque chose d'extraordinaire. — Tous ceux que contenait la tente furent dans un instant réunis et parurent prendre le plus vif intérêt à l'action qui se déroulait sous leurs yeux.

La plaine de Douglas Flat, à l'endroit du campement, pouvait avoir un demi-mille de largeur. Vers les collines, pas un arbre ne lui prêtait son ombrage, mais plus loin s'élevait une crête aux flancs abruptes, qui se terminait en un sommet

arrondi, semé sur la droite de chênes et de ces pins de Californie, aux troncs minces et élancés. Sur le versant de ces éminences, au bord d'une source qui jaillissait de dessous un rocher, une tribu d'Indiens-Kayotas avait établi son modeste campement. On n'apercevait pas leurs tentes, mais nos croupiers et ceux qui les entouraient virent arriver courant à eux une figure de bizarre apparence, que poursuivaient une demi-douzaine d'Indiens, armés d'arcs et de flèches, dont ils ne faisaient du reste aucun usage, car ils les tenaient de la main gauche, mais ils criaient et piaillaient de la belle façon. Une chose était certaine, c'est qu'ils poursuivaient la figure en question, dont la peau par sa couleur se rapprochait de celle des Indiens, tandis que les vêtements avaient une tournure plus européenne.

Ce nouveau personnage, qui va jouer un rôle assez considérable dans cette histoire, mérite que nous le décrivions avec quelque détail. Originaire des environs de Bombay, le soleil des Indes orientales lui avait bistré la peau du visage qui était d'un brun foncé et luisante; ses cheveux étaient noirs et bouclés, et son œil ar-

dent et incessamment inquiet témoignait de son trouble de se voir poursuivi de la sorte par les enfants du désert. L'Hindou parut d'abord hésiter sur le parti à prendre; il ne savait s'il se tournerait vers les tentes des hommes blancs, où il était sûr de trouver un asile, ou si, gagnant la petite creek, il la remonterait, alors même que dans cette direction il ne rencontrerait plus de tentes jusqu'à Murphy.

Un petit groupe d'Indiens qui parut à l'horizon mit fin à ces indécisions, et notre homme venait de prendre en toute hâte le chemin de la tente de Rogers au moment où les buveurs l'aperçurent et se postèrent à l'entrée pour l'attendre. Dès que les Indiens virent ce mouvement, ils tournèrent aussitôt sur les talons, ne laissant que deux des leurs en arrière, comme des sentinelles avancées; les autres reprirent le chemin des montagnes, et parurent dès lors avoir abandonné toute idée de pousser plus avant leur poursuite.

L'Hindou avait pour vêtements un pantalon de coton jadis blanc, une chemise de laine rouge, des souliers et des bas, un bonnet écossais bleu,

et autour du corps, en guise d'écharpe, une bande de drap rouge. A peine fut-il arrivé assez près des tentes pour se faire entendre, qu'il se mit à pousser les exclamations les plus lamentables, criant dans un fort mauvais anglais, mais intelligible cependant, qu'on l'avait volé, qu'on l'avait dépouillé, que les Indiens lui avaient enlevé pour dix-neuf mille dollars de poudre d'or qu'il tenait sur lui.

« Dix-neuf mille dollars! s'écria l'un des croupiers; voilà qui fait une somme fort ronde; et ce sont ces drôles là-bas qui l'ont?

— Tout, tout! » répondit en gémissant l'Hindou, qui là-dessus se précipita avec des cris de désespoir aux pieds du croupier, « tout... tout... mort... je suis mort... je suis perdu!

— Morbleu! » dit un Texien, et d'un geste involontaire il prit sa carabine posée à côté de sa tente; « si ces canailles ont tout pris à ce pauvre diable, on ne devrait pourtant pas les laisser s'en aller si tranquillement. Ils en deviendront de plus en plus effrontés. J'ai une s.... envie d'essayer si je ne saurais pas courir plus vite qu'eux. — Eh bien, Ben, qu'en penses-tu?

— Dix-neuf mille dollars ! » murmura Ben, l'autre croupier, à qui la somme trottait par la cervelle, car une chose était certaine, c'est que si les dollars tombaient jamais dans ses griffes, il n'y avait pas de chance pour eux de retrouver jamais le chemin de la bourse de leur propriétaire. « Un drôle qui transporte dix-neuf mille dollars ne peut pas courir aussi vite que les autres. Allons, j'irai aussi ! — Rogers, où est ma carabine?

— A l'aide, au secours ! » criait pendant ce temps l'Hindou, dont les yeux noirs, brillant comme des éclairs, passaient de l'un à l'autre des interlocuteurs ; « tout... tout... je suis perdu !

— Ils ont volé dix-neuf mille dollars à cette peau noire-là ? » demanda un autre Américain, originaire de l'Arkansas, qui, se trouvant dans la tente voisine, s'était approché à l'ouïe de ce vacarme, « que la peste enlève toute la bande des voleurs ! Qui n'irait pas?

— Attendez-moi tous ! » s'écria Ben, qui voyait venir le moment où les autres partiraient sans lui. « Il faut qu'auparavant j'aie ma carabine ; que diable, Rogers, vous restez une éternité à

me la donner, et voilà que ces drôles vont avoir sur nous beaucoup trop d'avance. Oh! regardez, en voici encore d'autres qui arrivent. »

En effet, dans ce moment apparaissaient de tous les côtés des laveurs d'or; personne ne s'informa de la cause de ce tapage, ni si l'accusation était bien ou mal fondée : une chasse aux Indiens n'en fut pas moins aussi vite résolue que mise aux voix.

« Mais, écoutez donc, dit le Français, cette peau noire ne m'a pas l'air d'avoir jamais tenu en sa possession dix-neuf mille dollars. » Là-dessus il essaya d'arrêter les Américains dans leur rapide manière de procéder, mais il fut reçu par eux on ne peut plus mal.

« S'il ne s'agit que de l'apparence, lui répondit le Texien, tenez, vous qui nous parlez, vous avez l'air encore beaucoup plus déguenillé que la peau noire. — Allons, homme, en arrière; les loups ne se mangent pas entre eux, et c'est à nous, les propriétaires du sol, qu'il revient d'y administrer la justice. Allons, hurrah, enfants!

— Propriétaires du sol! répétait le Français en murmurant, c'est pourquoi vous vous faites

un jeu de chasser et de maltraiter ses possesseurs légitimes, ces pauvres Indiens inoffensifs qui sont auprès des tombeaux de leurs pères. Ah ! si j'en avais le pouvoir, je vous remettrais bien à votre place, mais... — Eh bien, Monsieur, » dit ici le Français à l'Hindou qui, voyant tout le monde occupé de la poursuite des Indiens, s'apprêtait à déloger de la tente sans tambour ni trompette, pour s'enfuir dans une autre direction, « n'attendrez-vous pas qu'on vous ait rapporté vos dix-neuf mille dollars? Eh, Rogers! ce personnage-ci m'est suspect; je ne crois nullement qu'on lui ait volé de l'or.

— Est-ce que je me soucie de cet homme, moi ? » dit le croupier, et il tourna le dos au discoureur ; « que me fait cette peau noire-là ? — Ah ! ah ! ah ! ces canailles cuivrées! elles sentent la poudre ; voyez un peu comme elles prennent le large.

— Dans ce cas, dit le Français, ce sera moi qui me *soucierai de lui.* » Là-dessus, se tournant vers l'Hindou qui n'avait pas trop l'air de vouloir écouter : « A présent, drôle, tu vas rester ici avec moi, jusqu'à ce que les Américains soient de re-

tour, et alors nous verrons si notre alcade n'est ici que pour rire, ou s'il sait, quand il le faut, faire respecter les lois. » A ces mots, il prit l'Hindou par le collet et emmena dans sa tente le pauvre diable, qui pour son agrément aurait infiniment préféré être à deux ou trois milles de là.

LA CHASSE AUX INDIENS.

La plaine offrait pendant ce temps une scène assez animée pour captiver l'attention. Les Indiens, demeurés en surveillance comme s'ils eussent voulu couvrir la retraite des leurs ou observer ce qu'allaient faire les blancs, quand ils les virent courir sur eux poussèrent leur cri d'alarme et s'enfuirent vers les montagnes; ceux qui avaient disparu avant les sentinelles reparurent au sommet d'une éminence voisine, pour se sauver l'instant d'après dans la même direction que les premiers.

« Voilà les gueux qui ont l'or! » cria Ben, et ce disant, il s'élança à travers la plaine sur les derniers fuyards, pendant que quelques-uns de

ses camarades, le Texien et deux ou trois autres, le suivaient de près. Le reste de la troupe était demeuré un peu plus loin en arrière. Peut-être les Indiens crurent-ils au premier moment que la chasse qu'on leur donnait n'avait rien de sérieux; peut-être voulurent-ils montrer à leurs ennemis qu'ils n'avaient pas peur d'eux; toujours est-il qu'ils ne coururent pas d'abord aussi vite qu'ils auraient pu; ils s'arrêtèrent même par moments à examiner le terrain, comme s'ils eussent voulu compter le nombre et observer la marche de leurs ennemis.

Ils s'étaient cependant et petit à petit retirés du côté des montagnes, et se trouvaient depuis longtemps hors de la vue des tentes des mineurs, quand un des Indiens, passant tout à coup sur le sommet d'une éminence, disparut immédiatement de l'autre côté. Les Américains le remarquèrent. Ben surtout résolut d'autant moins de perdre ses traces, que l'Indien lui avait paru porter certain fardeau assez pesant: « Ce doit être l'or, » se dit Ben à lui-même; et sans faire aucunement part de son observation à ses compagnons, il crut devoir garder tout particulièrement

l'œil ouvert sur le malheureux sauvage. Le village indien se trouvait précisément derrière la petite colline, et quand les quatre Américains arrivèrent à son sommet avec leurs carabines et leurs armes, ils virent les pauvres squaws ayant pris les petits enfants les unes sur leur dos, les autres par la main, laisser là leurs feux et leur campement, et s'enfuir épouvantées loin de persécuteurs si cruels.

Un instant encore, et Ben, le Texien et les autres étaient dans le camp indien : Ben, tout en chassant son homme, s'amusa à saisir dans un des feux un tison ardent qu'il jeta, en poussant un grand éclat de rire, au beau milieu d'une des cabanes de feuillage : « Tiens, voilà pour ces canailles ; nous prenons sur notre compte les frais d'éclairage. »

Le camp, que les femmes effrayées venaient de quitter, consistait en un certain nombre de huttes basses, recouvertes de branchages secs, assez épais et assez serrés pour garantir des rayons du soleil. A côté brûlaient de maigres feux, où cuisait un peu de viande chargée de défrayer le menu d'un chétif repas. On voyait par-ci par-là du maïs

et du biscuit de mer en fort petite quantité, que les Indiens avaient reçu des blancs contre de la poudre d'or. Sur une couverture, il y avait environ un demi-muid de farine de maïs, tandis que dans un coin se trouvaient en terre les creux ou silos, remplis de cette farine de glands préparée d'une manière à la fois si ingénieuse et si particulière par les femmes indiennes. Ces creux, nos barbares les détruisirent en les foulant aux pieds, et ils proférèrent même des jurements grossiers, parce que l'œuvre qu'ils venaient d'accomplir si glorieusement leur avait sali les souliers. Les branches de chêne sèches et les rameaux résineux de pin, au contact du tison enflammé, prirent feu avec une rapidité extrême, si bien qu'il fallut à peine quelques minutes pour que le camp entier fût embrasé et presque détruit. Le croupier et le Texien n'eurent pas seulement l'air d'y faire attention.

« Peste, s'écria le premier en riant, voilà qui brûle comme un paquet d'allumettes (et il sauta par-dessus un tronc d'arbre pour continuer sa route), tant pis pour eux.

— Vous n'auriez pas dû mettre le feu au camp,

lui répondit le Texien, quand ce n'aurait été que poûr ces pauvres femmes.

— Que le diable emporte ces bêtes fauves! dit le croupier avec un éclat de rire; elles doivent se féliciter encore de ce que nous avons pour le moment autre chose à faire qu'à nous inquiéter d'elles; — mais de par tous les tonnerres, voilà mon individu qui prend à droite....» Et sans allonger davantage la conversation, notre yankee aux pieds rapides partit après sa victime qui venait d'atteindre une des collines prochaines; le Texien s'embusqua un peu à gauche, de manière à pouvoir couper la retraite au reste des fuyards.

Les deux Américains, partie intégrante de la troupe, moins prompts à la course que leurs compagnons, débouchèrent seulement à ce moment dans le camp que les flammes commençaient à envahir de toutes parts : le feu atteignait les provisions et les couvertures; à cette vue le premier de nos deux aventuriers s'arrêta court :

« Non, vraiment, s'écria-t-il, ce n'est pas bien ce qu'ils ont fait là ! » Et le jeune et beau garçon à la chevelure brune, enlevant de sa main gauche son chapeau de paille, laissa tomber à terre

la crosse de sa carabine dont le canon vint s'appuyer contre le creux de son bras, tandis que de sa main droite il s'essuyait le front avec la manche de sa chemise: « Que nous ont fait les femmes, pour que nous leur brûlions leur camp comme des bandits? » Et le cœur ému d'un sentiment meilleur, il jeta son arme dans l'herbe, et se mit à arracher une des huttes isolées à laquelle le feu commençait à prendre, par où il aurait pu se propager facilement; son compagnon l'aida, et dans quelques minutes ils eurent maîtrisé l'élément destructeur assez pour que ses progrès fussent arrêtés. Au moment où le premier de nos deux jeunes gens reprenait son arme, un coup de fusil se fit entendre.

« De par tous les diables! s'écria l'autre Américain, les voilà qu'ils sont aux mains, il nous faut y être. » Et sans attendre la réponse, il se mit à courir; son compagnon le suivit sur la colline: voici ce qu'ils virent.

Le croupier, à genoux par terre dans la partie la plus rapprochée de la vallée, venait de ramasser quelque chose qu'il examinait et qu'il rejeta loin de lui avec dépit; le Texien, en avant de quel-

ques pas, tenait couché en joue un Indien qui, après avoir décoché sa dernière flèche, disparut lestement derrière les buissons. Pendant ce temps, quatre sauvages en transportaient avec une incroyable vitesse un cinquième qui devait être mort ou blessé, tandis qu'un groupe de six autres Indiens cherchaient avec leurs arcs tout armés à assurer la retraite de leurs compagnons. Cette poursuite venait de prendre tout à coup la tournure la plus sérieuse; le sang avait coulé, et quelque doux et inoffensif que soit d'habitude l'Indien de Californie, le pauvre vermisseau ne laisse pas cependant que de se tordre sous le pied qui l'écrase; le cerf aux abois ne se retourne-t-il pas contre le chasseur? Les deux Américains qui virent un combat véritable près de s'engager, se préparaient à se jeter tête baissée dans la mêlée; poussant un long hurrah, ils firent tournoyer leurs carabines au-dessus de leurs têtes et prirent leur course. Le croupier les vit et leur cria d'un ton de mauvaise humeur :

« Arrêtez, enfants, arrêtez ! Le diable m'emporte si je ne commence pas à croire que toute cette histoire n'est qu'une blague, et qu'on n'a

pas volé à cette canaille d'Hindou dix-neuf mille dollars plus qu'à moi.

— On n'a point volé d'or? s'écria le plus jeune des Américains, mais ne venez-vous pas de blesser un Indien, et les autres ne vous ont-ils pas tiré des flèches? En voici deux fichées en terre.

— Bah! » répondit à cela le croupier d'un ton plein de mépris, « quel mal peuvent-ils faire avec un joujou pareil. A quatre-vingts pas ils ne perceraient pas une feuille de papier, et ce drôle, celui que je croyais qui portait l'or, et à qui j'ai envoyé une balle, — il n'avait qu'un morceau de viande plié dans un linge; il tenait sous son bras un quartier de jambe de bœuf! Cette canaille-là doit avoir eu une fière faim pour traîner comme çà après elle un paquet d'os et de nerfs.

— Et vous avez, sans autre considération, tiré sur ce pauvre malheureux?

— Que diable, je ne pouvais pas le rattraper, et je ne voulais pas pourtant laisser courir comme ça cette bête rouge que je prenais pour le voleur. S'il n'a pas mérité mon coup de fusil, il n'y a pas après tout grand mal pour la bande à ce qu'on fasse de temps en temps un exemple; ils fini-

raient par devenir aussi trop insolents. Est-ce que celui-ci ne me tirait pas dessus toutes ses flèches, qu'il avait déjà ma balle dans le corps.

— Est-il mort ? » demanda l'autre, et du doigt tâtant le sang qui teignait les feuilles du buisson, il l'examina attentivement.

« Je ne sais pas, » lui répondit le croupier du ton de l'indifférence la plus complète en faisant repasser sur son épaule sa carabine qu'il venait de recharger ; « je l'ai bien visé, et ordinairement je ne tire pas mal. »

A ces mots il se retourna pour reprendre le chemin de Douglas Flat.

« Mais, lui cria l'Américain avec colère, renonçons-nous déjà à notre chasse, et ne sommes-nous venus ici que pour brûler les cabanes des femmes, et pour envoyer à ce pauvre diable une balle au travers du corps ? — A présent, qu'allons-nous faire de l'Hindou ?

— Que l'Hindou s'en aille où il voudra, » murmura le croupier, qui remonta la colline dans la direction de la tente de Rogers ; « ce sera donc pour ce gueux que je suis venu ici m'essouffler. Je voulais seulement voir si ces canailles avaient de l'or, oui ou non. »

A ce moment notre homme se trouvait hors de la portée de la voix; les Indiens de leur côté avaient une avance telle qu'il était inutile de songer à les rejoindre; ce que les autres eurent donc de mieux à faire, ce fut de suivre l'exemple de leur compagnon et de s'en aller.

« Une fois revenus chez nous, » s'écria l'Américain médiocrement édifié de cette justice sommaire, « ce farceur d'Hindou aura à prouver qu'on lui a bien réellement volé son or, ou sinon il peut compter qu'on lui fera mal passer son temps.

— Oui, lui répondit en riant le Texien, compte qu'il va attendre que nous soyons de retour (et tout en parlant il arrachait les flèches fichées en terre). Va, à l'heure qu'il est, il court déjà les montagnes. Ce doit être mauvais, ajouta-t-il, ces pointes de flèche en verre, quand elles se cassent dans la plaie, comme elles se sont cassées ici dans la terre; ce doit avoir de bien mauvaises suites. Les sauvages d'ici empoisonnent-ils quelquefois leurs pointes de flèche?

— Non, je ne le crois pas, lui répondit l'Américain, je n'en ai du moins jamais ouï parler; ces

tribus ne sont pas assez méchantes pour cela. Mais, viens, il se fait tard, et après ce qui s'est passé, je ne voudrais pas camper la nuit dans la forêt. On ne peut pas en vouloir à ces peaux rouges, si elles songent à se venger.

— Que le diable les prenne, elles sont trop lâches pour cela, » dit le Texien, qui n'en hâta pas moins le pas. Le soleil était encore passablement élevé au-dessus de l'horizon quand nos hommes atteignirent Douglas Flat.

L'INTERROGATOIRE.

Conformément à la supposition du Texien, il aurait été, après ce qui venait de se passer, assez difficile de retrouver l'Hindou à Douglas Flat, si l'intervention officieuse du Français n'était venue à point nommé pour empêcher notre homme de prendre le large. Les Américains à leur retour, comme leur conscience leur reprochait d'avoir agi avec un peu trop de précipitation, résolurent de livrer aux tribunaux l'auteur d'aussi désastreuses aventures, afin que la chose

fût tirée au clair par la justice. Il s'agissait d'abord de faire avouer à l'Hindou s'il avait eu oui ou non de l'or sur lui; mais, dès qu'il fallut en venir là, le drôle se trouva avoir, comme par magie, complétement oublié l'anglais et se mit à baragouiner d'une telle façon un langage inintelligible, qu'il n'y eut pas moyen de tirer du personnage la plus petite explication. Ses interrogateurs, en désespoir de cause, durent renoncer à leur tâche, et on appela quelques volontaires à la garde desquels on remit l'Hindou, avec charge de livrer le délinquant le soir même à l'alcade de Murphy ou, comme l'on disait, de Stoutenburgh.

Il se trouva des volontaires pour cet office plus qu'il n'en fallait, car les nombreuses tables de jeu dressées à Stoutenburgh attiraient chaque soir une foule de laveurs d'or qui venaient de Douglas Flat, et bientôt après l'Hindou, cause de l'alarme jetée dans les mines, cause aussi du sang répandu, et, selon toute apparence, le sang d'un innocent, marchait, les mains liées derrière le dos, du côté de Stoutenburgh, pour y être remis au shérif.

Le même soir on vit arriver à Stoutenburgh deux Indiens-Kayotas, députés par leur tribu; tous deux parlaient un peu l'anglais; ils se firent conduire à l'alcade et formulèrent leurs plaintes contre les hommes blancs qui les avaient attaqués. Ils demandaient si les visages pâles voulaient leur faire la guerre, à eux qui ne s'étaient cependant rendus coupables à leur égard d'aucune offense, ou si ce n'était là l'action que de quelques mauvais garçons *(bad men)* qui avaient fait *potolok* (tué) leur pauvre camarade.

Le major Lyatt, alcade de Murphy, était un homme court et gros, qui aurait été tout à fait à sa place derrière un étal de boucher; il n'avait pas la moindre notion de droit, et se jetait à corps perdu au travers de toutes les questions les plus ardues, mais, il faut le dire, seulement en vue des onces d'or qu'il ne manquait pas d'en retirer. Cette fois le cas lui parut particulièrement embrouillé, épineux, et le pire, c'est que ni plaignants, ni accusé n'avaient de quoi payer les honoraires requis, pas même une méchante once d'or. Le sang ayant coulé, impossible d'éconduire les plaignants, d'autant moins que le gouverne-

ment des Etats-Unis, en vertu de conventions particulières, a placé les Indiens de Californie sous sa juridiction, les autorisant par là à invoquer, le cas échéant, la protection des alcades ou juges de paix respectifs. Le moyen donc pour le major d'éloigner de ses lèvres la coupe d'amertume? Il promit d'examiner l'affaire le lendemain, et jusque-là de faire surveiller l'accusé.

Les Indiens ne voulurent en aucune façon accepter une proposition pareille; ils avaient l'air de ne pas se fier le moins du monde à l'homme blanc, craignant que pendant la nuit il fît échapper l'Hindou, afin de se débarrasser ainsi adroitement d'une affaire désagréable. Ils s'offrirent donc à garder eux-mêmes le prisonnier, cause du sang versé, et tirant, sans attendre la réponse, chacun deux flèches de leurs carquois en peau de renard, lesquelles ils prirent dans la main gauche, tandis que de la droite ils tenaient leur arc tendu, ils se placèrent armés de la sorte aux côtés du prisonnier.

On lui avait délié les mains, et il demeura la nuit entière assis entre ses gardiens; mais il ne s'aventura pas à bouger de la place; il savait à

merveille ce qui lui pendait à l'oreille dans le cas où il aurait essayé de s'enfuir. Du reste les Indiens n'avaient pas encore la moindre idée de l'accusation portée contre eux par l'Hindou; ils avaient aussi l'air de croire que c'était lui et non un des hommes blancs qui avait tiré sur leur camarade. C'est du moins ce qu'on put conclure de ce qu'ils dirent, et les Américains se gardèrent de les détromper.

On retrouva le lendemain au matin nos deux Indiens assis dans la même position que la veille; ils avaient passé la nuit entière à garder l'Hindou qui, sachant qu'il n'avait aucune ruse à redouter de ces sauvages et naïfs enfants du désert, avait dormi couché entre les deux peaux rouges. L'interrogatoire devait avoir lieu dans l'après-dînée; on choisit auparavant un jury chargé de se rendre auprès des Indiens dans leur campement et d'informer. Le shérif avait fait observer au juge qu'avant de commencer l'interrogatoire, il était convenable de s'assurer si l'Indien était bien réellement mort, ou s'il n'était que légèrement blessé; il lui dit en outre qu'on devait appeler des témoins, mettre en cause le croupier, véritable

auteur du délit, pour le punir, s'il y avait lieu, suivant la rigueur des lois ; qu'enfin, pendant ce temps, le shérif chercherait à s'assurer si l'Hindou avait réellement de l'or sur lui et de quelle manière il avait passé son temps avant d'arriver à Douglas Flat.

Le shérif était un Irlandais qui cumulait le poste de shérif avec celui de boucher, homme droit que rien n'effrayait, mais qui avait l'idée grotesque que, se vouant corps et âme à faire rendre la justice, il avait le droit d'exiger que le juge le soutînt *mordicus* dans l'exercice de ses fonctions.

Le juge toutefois avait bien d'autres affaires en tête, et des affaires plus importantes : il vendait deux dollars la pièce des parcelles de terrain longues de huit pieds, larges de quatre, connues sous le nom de *claims;* ces parcelles avaient déjà été vendues et revendues deux et trois fois ; aussi le juge n'avait aucune envie de se brouiller avec les Texiens, ses meilleures pratiques, qui, en dépit de la loi, laquelle ne permet pas de posséder plus d'une *claim* dans la plaine, en avaient jusqu'à dix et douze, sans compter qu'ils en auraient voulu encore trois fois autant.

On nomma le jury, l'interrogatoire fut fixé à l'après-dînée et, accompagnés de deux Indiens qui étaient venus le matin du campement, nous partîmes au nombre de six pour les montagnes où la malheureuse tribu s'était enfuie, attendant de savoir si elle allait avoir la paix ou la guerre avec les visages pâles.

LA HALTE DES INDIENS FUGITIFS.

Comme je l'ai dit, nous étions six, et nous avions laissé toutes nos armes, jusqu'à nos couteaux, pour ne pas augmenter l'effroi des pauvres Indiens; le shérif, seul, portait son revolver à six coups passé dans la ceinture. Les deux Indiens, en revanche, avaient chacun un fusil à un coup, une poire à poudre et une flasque à grenaille, si bien que nous avions l'air d'autant de prisonniers conduits par eux aux montagnes. Nous rencontrâmes chemin faisant quelques compagnies de laveurs d'or qui, ne se doutant pas de la cause de notre expédition, nous regardèrent avec des yeux passablement étonnés; nous ne nous arrêtâmes pas à leur parler, mais fîmes en sorte

de traverser aussi promptement que possible la plaine qu'un soleil brûlant inondait de ses rayons, pour gagner les flancs ombragés des collines.

Nos guides à la peau cuivrée, pendant ce trajet, ne prononcèrent pas une parole; ils marchaient l'un derrière l'autre, la tête basse, d'un pas si rapide qu'à peine nous pouvions les suivre. Un des Américains, gros gaillard à la panse rebondie, sa large face empourprée et le front couvert de sueur, nous déclara bientôt solennellement, ou plutôt nous cria à grand renfort de poumons, que pour lui il n'en pouvait plus, et que si le jury était décidé à abandonner la sixième partie de son honorable corps, il lui en laissait la responsabilité pleine et entière, que pour lui il s'en lavait les mains. Disant ces mots, il mordit avec une résignation contenue dans une longue carotte de tabac, qu'il n'avait cessé de tenir à la main comme il aurait tenu un poignard, et s'en tira une chique monstrueuse.

Les Indiens, à qui nous fîmes comprendre la chose, ralentirent un peu le pas, leur allure devint une sorte de trot modéré; quand nous arrivâmes au pied de la colline, ils s'arrêtèrent, inter-

rogèrent à droite et à gauche la trace que nous suivions depuis une demi-heure, puis nous firent prendre à droite vers une crête peu élevée, mais entourée de hautes parois de rochers.

Au sommet, un des Indiens, s'arrêtant soudain, poussa un cri à la fois aigu et glapissant auquel, à notre surprise extrême, on répondit tout à côté de nous, et nous vîmes s'élancer de derrière un tronc d'arbre, si près que nous aurions pu le toucher avec le pied, un guerrier indien peint et armé; il tenait son arc et ses flèches; sans nous honorer, nous autres étrangers, seulement d'un regard, il échangea quelques mots avec ses frères des bois, se mit à notre tête et partit d'un pas rapide.

Nous pouvions avoir parcouru environ un mille sous sa conduite, quand, sur un signe qu'il fit à l'un de nos deux premiers guides, celui-ci déchargea son fusil en l'air, signal auquel on répondit par un de ces mêmes cris rauques que nous avions déjà entendus. Les cris se répétèrent jusque dans le lointain et de plusieurs côtés, puis, comme nous continuions d'avancer, je vis à droite et à gauche des figures cuivrées paraître tout en ar-

mes sur le penchant des collines, franchir les rochers, sauter le long des pentes, et nous suivre sans toutefois nous rejoindre.

L'Indien avait rechargé son fusil, il le déchargea une seconde fois; de nouvelles faces cuivrées parurent encore et se mirent à nous suivre; c'était la manière de ces bruns enfants des montagnes de rappeler leurs avant-postes; c'était aussi un moyen de les avertir que les blancs n'avaient pas d'intentions hostiles, et qu'il n'y avait pas pour les sauvages d'attaque à redouter.

Nous arrivâmes au camp indien, celui auquel on avait mis le feu. Quel aspect lamentable! A des rameaux carbonisés pendaient des restes de couvertures de laine ou des vêtements en peau de daim à demi consumés; des provisions couvraient la terre, répandues çà et là. Je vis même dans un coin les restes d'un pauvre petit berceau d'où la mère effrayée avait sans doute à la hâte tiré son nourrisson pour le soustraire à la mort.

L'Indien à l'arc et aux flèches, le premier qui s'était joint à nous, demeura un instant immobile à promener les yeux sur ce qui restait du cam-

pement ; il les porta ensuite sur nous. Je ne pus soutenir son regard. Il ne dit pas un seul mot; les autres, sans jeter même les yeux sur ce qui avait été leur propriété, maintenant détruite, poursuivirent leur route en silence, d'un air triste et morne.

Du campement nous remontâmes les bords d'un ruisseau jusque sur la colline où l'eau prenait sa source; longtemps avant que notre troupe y fût arrivée, son approche avait été annoncée par des cris partis de tous les côtés, cris auxquels on répondait. Nous approchions du sommet de la colline; mes compagnons s'arrêtèrent dans un endroit où plus de vingt guerriers nous attendaient, leurs arcs en main et leurs flèches prêtes. Je connaissais ces Indiens, je leur avais, dans d'autres occasions, donné des preuves d'intérêt et d'amitié; j'avais la certitude que nous n'avions aucun mal à redouter d'eux. Il eût été en outre d'une singulièrement mauvaise politique de montrer, dans un cas pareil, la moindre hésitation. Donc, m'élançant le premier sur la pente, je courus droit au milieu du groupe.

Non, jamais je n'oublierai la scène qui s'offrit

alors à mes regards; quelques yeux, qu'animait le feu du désespoir, lancèrent, il est vrai, sur moi des regards sinistres. Il y eut en particulier un vieux guerrier aux cheveux gris, aux traits d'airain, qui aurait bien voulu faire faire connaissance à ses flèches avec ma peau. Déjà même il bandait son arc; ce ne fut qu'en rencontrant mon regard ferme et déterminé qu'il se décida à baisser son arme, ce qu'il ne fit que lentement. Pour moi, j'étais tout entier au spectacle étrange, à la nouveauté sauvage de ce qui m'entourait.

Le malheureux blessé occupait le milieu de la troupe. Debout et appuyé contre un petit arbre, sa main gauche reposait sur l'épaule de sa femme. Il se soutenait encore, mais la mort se lisait déjà sur ses traits comme sur ses lèvres frémissantes, contractées par une souffrance que le patient ne pouvait plus dominer. Tout le haut du corps était nu, les hanches seules étaient entourées d'une bande de toile de coton tachée de sang; la peau cuivrée du sauvage avait perdu son lustre bistré et affectait une teinte d'un gris de cendre. La femme du patient avait de grosses larmes qui lui coulaient le long des joues, sans que pour cela

ni une parole ni une plainte vînt faire remuer ses lèvres; seulement de temps en temps, elle levait sur le blessé un regard que, l'instant d'après, elle rebaissait plein de tristesse vers la terre.

Le guerrier indien était entouré de cinq ou six jeunes hommes armés d'arcs et de flèches; ils me regardèrent, et dans leurs yeux se lisait le reproche.

« Voilà ce qu'a fait un de vos blancs, » me dit le plus âgé en mauvais espagnol. Un plus jeune prit aussitôt ma défense : « *Americano no,* dit-il, *Alemano.* » Et il avait raison, car je crois que jamais un Allemand n'aurait eu la barbarie de tirer de la sorte sans réflexion sur un pauvre sauvage.

Les femmes, avec leurs enfants et les misérables hardes qu'elles avaient pu sauver, étaient campées pour la plupart à une vingtaine de pas de là en arrière; puis on en voyait d'autres encore qui, un panier lourdement chargé sur la tête, parfois même surmonté d'un enfant, fuyaient à l'aspect des blancs, dont elles redoutaient quelque nouveau malheur. Partout autour du campement se dressaient les montagnes de la Cali-

fornie avec leurs sapins magnifiques et leurs rochers que le soleil caressait de ses tièdes et doux rayons.

Peuple infortuné! ce n'est là que le prélude des souffrances qui t'attendent! Tu es destiné à partager le sort, le triste sort de tous tes frères à la peau cuivrée, en quelque lieu qu'ils se trouvent sur la terre. — Mais console-toi, en retour de tant de maux, on te donnera la civilisation! Quand le dernier guerrier de la tribu sera là, silencieux au bord de la tombe enfermant ses frères tués par le fer, le plomb, l'avidité des blancs, les maladies contagieuses et l'eau-de-vie, il pourra se consoler en se disant que s'il a perdu tout ce qu'il possédait sur la terre, on lui aura du moins prêché la religion chrétienne et qu'on aura fait sur lui et sur les siens l'essai de les gagner au *progrès!* On n'y aura pas réussi sans doute, mais qu'y faire, la faute n'en sera pas à ceux qui se disent chrétiens!

Nous avions dans notre jury un médecin, du moins il en prenait le titre, et pour preuve portait sur lui une trousse avec des instruments de chirurgie ; il se rendit auprès du blessé pour

l'examiner. Les Indiens parurent placer dans ce docteur une très-grande confiance; la femme surtout, pendant qu'il visitait la blessure, interrogeait avec une avidité extrême chacun de ses regards. Lui ne sut quel conseil donner, et je crois en vérité qu'aucun médecin ni chirurgien du monde n'aurait été assez savant pour tirer d'affaire le pauvre diable. La balle était entrée dans le dos, à quelques pouces au-dessus de la hanche droite, elle avait passé près de la moëlle épinière, et avait été se loger, selon toute apparence, quelque part dans le côté gauche, le tireur se trouvant posté à trente pieds environ plus haut que sa victime. Le trou de la blessure était petit, la carabine tenait des balles de 35 à la livre.

Le médecin hocha la tête, se leva et abandonna le blessé aux soins de ses amis. Le sauvage n'était plus en état de se tenir debout, et on pouvait lire sur ses traits par quels terribles efforts il avait réussi à garder jusque-là cette posture. On le recoucha doucement par terre; sa femme tira la couverture sous le dos du malade dont elle prit la tête qu'elle appuya sur sa poitrine;

lui ne paraissait plus rien sentir de ce qu'on lui faisait; son regard était fixe, constamment dirigé vers le sommet du petit chêne qui l'abritait; seulement de temps en temps un soupir contenu s'échappait avec effort de sa poitrine oppressée.

Quant à nous, il ne nous restait plus rien à faire qu'à nous informer pour quelle cause les sauvages avaient poursuivi l'Hindou, et qu'à savoir si celui-ci avait jamais eu véritablement de l'or. Un blanc qui venait de passer trois ans en Californie et qui parlait couramment la langue des Indiens, se chargea de tirer d'eux les informations voulues. Suivant ce que répondirent les sauvages dont les allégations furent plus tard confirmées par des témoins, voici ce qui s'était passé.

L'Hindou était venu la veille au soir dans leur camp, il y avait mangé; à l'heure du repos il avait fait quelques tentatives auprès des femmes (et je ne crois pas qu'il y ait en Amérique de tribu indienne où les femmes vivent avec plus de chasteté que dans celle-ci); ses avances avaient été repoussées partout; sur quoi l'Hindou s'était imaginé que la présence des

hommes mettait seule obstacle à ses projets. Il avait passé la nuit dans le camp, puis au matin s'était éloigné, mais pour revenir quand il crut les hommes partis pour la chasse, cherchant à obtenir par la violence ce qu'on n'avait pas voulu accorder à ses obsessions.

Mal en prit à notre homme, car deux guerriers indiens se trouvèrent là en un clin d'œil, et l'Hindou n'eut que le temps de prendre son paquet et la fuite. Ce paquet de vêtements, un des Indiens assura que l'Hindou dans sa course l'avait jeté; d'autres dirent qu'il était resté dans le camp où il devait avoir été brûlé avec ce qu'il contenait; une chose demeurait certaine, c'est qu'on ne s'en était plus embarrassé. Pour de l'or, les Indiens n'en avaient jamais vu à notre aventurier : le vol était donc une invention du drôle qui n'avait éprouvé de la part des Indiens aucun mauvais traitement; ils s'étaient contentés de le chasser, sans avoir même tiré contre lui une seule de leurs flèches; de là les malheurs qui avaient suivi.

Tous nous quittâmes le lieu de halte des pauvres sauvages, le cœur navré : nous fûmes ac-

compagnés à notre départ par un nombre d'Indiens plus grand encore qu'à notre arrivée. Ils avaient appris les inculpations de l'Hindou, et tenaient à venir au camp des blancs pour y démontrer leur innocence et pour exiger la punition du coupable. Leur grand chef, nommé Jésus, dont les tribus de Magualome, de Calaveres et de Stanislas reconnaissaient l'autorité, se trouvait absent; mais le chef des Kayotas vint avec nous, suivi de douze ou quinze de ses jeunes guerriers, arcs et flèches en main, presque nus, car ils ne portaient qu'une bande autour des reins, ou une simple chemise bariolée.

Au moment où ils allaient quitter la colline, les Indiens demeurèrent tous à la fois subitement immobiles, et jetèrent encore un regard derrière eux; le blessé étendu sur sa couverture respirait péniblement, sa femme se tenait silencieuse debout près de la tête de son mari; pas une larme ne s'échappait de ses paupières, mais son regard fixe ne se détachait plus de la poitrine haletante du moribond, auprès duquel on voyait maintenant encore une autre femme; celle-ci était vieille et se penchait sur le mourant; c'é-

tait sa mère, dont le cri de douleur monotone et sans cesse répété porta le frisson jusque dans la moëlle de mes os. Moment affreux! je m'enfuis à toutes jambes pour échapper à ce spectacle horrible. Arrivé au bas de la colline j'y retrouvai mes compagnons, les sauvages nous y rejoignirent; nous nous mîmes en marche sans échanger une parole. Chacun n'était occupé que des pensées qui lui remplissaient l'esprit; pour moi, ayant levé les yeux, j'aperçus tourner au-dessus de l'éminence deux vautours, de ceux qui se nourrissent de cadavres; ils planaient dans l'air qu'ils battaient faiblement de leurs ailes indolentes.

LE JUGEMENT.

Nous étions de retour vers les trois heures de l'après-dînée. On procéda immédiatement au choix d'un nouveau jury destiné à commencer sans retard l'interrogatoire de l'Hindou. Pendant ce temps de nouveaux témoins arrivèrent de Carsons Flat, mines éloignées de celles de Murphy d'environ dix milles. Les six membres du jury,

le juge en tête, prirent place autour d'une table, et l'Hindou, toujours sous la garde des Indiens, fut amené sous la tente, dans un espace qu'on avait débarrassé des tables de jeu et des banques à liqueur, en vue d'y faire figurer l'accusé.

L'Hindou avait un teint gris, couleur de cendre; plusieurs Américains firent la mauvaise plaisanterie de lui dire qu'un homme ayant été tué à cause de lui, son cas en était devenu absolument pendable. Notre homme ne répondit pas un mot à cette communication officieuse, fit même semblant de n'y rien comprendre, mais on vit qu'il avait dû en être autrement, car pour la première fois depuis son arrestation il avait cherché à s'évader; cette tentative, sous la surveillance des Indiens, devait rester sans succès. Dès ce moment le prisonnier devint inquiet, agité; une sueur froide couvrait incessamment son front, châtiment anticipé du coupable et que sa conduite ne lui avait du reste que trop mérité.

Après quelques préliminaires exigés par la loi, le shérif déclara que l'Indien encore en vie à midi devait être mort, ce qui était vrai; qu'il avait reçu de Douglas Flat une balle tirée par un blanc

dont lui shérif n'avait pu savoir le nom, que cette balle avait occasionné la mort, qu'en conséquence il demandait l'ordre d'arrêter le meurtrier. Mais c'était là justement ce dont le juge ne paraissait pas avoir la moindre envie, vu que les Texiens de Murphy avaient déclaré hautement leur intention; ils avaient dit que le premier qui aurait l'audace de mettre la main sur un blanc, pour avoir tué une damnée peau rouge, recevrait d'eux une balle qui lui traverserait la carcasse; là-dessus nos arrogants compagnons d'arpenter, la carabine sur l'épaule et le plus tranquillement du monde, les rues de la petite ville.

Le juge, dans son embarras (pauvre major Lyatt!), se déclara prêt à faire en sorte que force restât à la loi; toutefois il dit qu'en l'absence d'un plaignant il ne pouvait donner d'ordre d'arrestation, mais que si quelqu'un se portait partie civile, en indiquant tout au long le nom du meurtrier, il délivrerait alors son *warrant* (ordre d'emprisonnement). Là-dessus se tournant vers l'assistance, il demanda s'il y avait quelqu'un qui sût le nom du coupable : personne ne répondit; au bout d'une demi-minute de silence le juge

déclara : « *Que personne n'ayant dit mot la plainte était abandonnée.* » Quelqu'un cependant s'étant hasardé à faire une objection, le major répondit qu'il était juge, qu'il savait son métier, et que chacun n'avait qu'à se mêler de ses affaires.

Après ce premier et sommaire début de la justice californienne,on procéda à l'interrogatoire de l'Hindou, qu'on paraissait vouloir mener rondement. On fit avancer le drôle à peau noire, et on commença par entendre les témoins blancs à charge; en premier lieu les membres du jury qui avaient été le matin au campement dans la montagne. Une partie du jury se récusa, ne voulant pas témoigner contre l'Hindou aussi longtemps que celui qui avait tiré ne serait pas arrêté, et comme le juge refusait toute arrestation, on se contenta du témoignage de deux Américains, qui racontèrent ce qu'ils avaient vu le matin chez les Indiens, disant que le blessé ne survivrait pas à sa blessure, et que selon toute probabilité il ne passerait même pas la nuit.

Après eux vinrent les témoins de Carsons Flat, deux aubergistes qui déclarèrent que l'Hindou

deux jours avant était entré le soir dans leur tente, où il avait bu un petit verre, après quoi, comme il s'était trouvé sans argent, on l'avait mis dehors.

L'un des aubergistes était un jeune homme qui, ayant longtemps vécu chez les Indiens, parlait leur langue à merveille, et portait même à leur manière autour du cou, en guise de parure, un collier de nacre. Il dit que depuis qu'il était en Californie il connaissait ces tribus-là, qu'il n'avait jamais entendu rapporter qu'elles eussent rien volé, ni fait aucun mal à personne et raconta que s'étant rendu la première fois auprès d'elles comme étranger, il en avait été reçu de la manière la plus hospitalière; il finit en disant qu'il avait la conviction que l'Hindou devait avoir fait aux sauvages quelque grosse offense, pour qu'ils l'eussent chassé de la sorte. Prétendre qu'on lui avait volé dix-neuf mille dollars, était tout uniment une niaiserie, le coquin ne devait jamais avoir eu à lui seulement dix-neuf centimes.

On fit alors avancer les Indiens, et le juge commença par s'excuser auprès du jury d'appeler des Indiens en témoignage, chose absolument

contraire aux lois des Etats-Unis, lesquelles n'admettent pas que, sous aucun prétexte, une peau rouge témoigne contre un blanc. « Dans le cas présent, dit le juge, l'Hindou après tout est un demi-nègre; ainsi peau noire contre peau rouge, ils se valent les uns les autres et peuvent traiter sur le pied d'égalité. »

Les Indiens furent entendus en espagnol, que l'alcade (ironie sanglante pour le titre castillan qu'il portait!) dut se faire interpréter. Ils racontèrent ce que nous savons déjà, et demandèrent où était l'homme blanc qui avait tiré sur leur frère.

La chose, suivant l'idée du juge, ne les regardant en aucune façon, il ne se donna pas seulement la peine de leur répondre et, se tournant du côté de celui qui était censé tenir le procès-verbal, lui conseilla de tout coucher proprement sur le papier. Le scribe n'avait fait jusque-là que mordiller les barbes de sa plume; il n'avait pas même écrit la date.

Sur quoi le juge, de l'air le plus grave, le plus magistral, s'adressa à l'Hindou, qui, soit qu'on lui eût parlé espagnol ou anglais, avait paru n'y

rien comprendre, mais n'avait pas cessé d'observer le tribunal avec une suprême inquiétude, et dit : « Accusé, qu'avez-vous à répondre à la plainte portée contre vous? »

L'Hindou, comme s'entend, garda le silence le plus complet; mais ses yeux noirs n'en continuaient pas moins de se promener sur l'assistance avec effroi, car il s'imaginait qu'on venait de prononcer sa sentence.

« Juge, dit le shérif d'un ton sec, si l'accusé ne comprend rien à ce qu'on vient de dire, comment se défendra-t-il de ce dont on l'accuse? Il nous faudrait un interprète de Bombay — oui, pas autre chose. Hallo! ne voilà-t-il pas là un particulier qui parle allemand; il se peut qu'il sache aussi le bombayien.

— Pardon, Monsieur, répondit l'Allemand, Bombay que je sache n'est pas dans notre paroisse.

— Oui, mais alors que faire? répondit le juge en haussant les épaules, ni moi non plus je ne parle pas le bombayien. Personne donc ici ne comprend-il ce baragouin infernal?

— Laissez-moi passer! » dit à ce moment un long *Yankee* aux larges épaules, qui jusqu'alors

s'était tenu sans dire mot dans un coin de la salle à regarder l'Hindou comme s'il avait voulu l'avaler. « Laissez-moi m'approcher.

— Bravo, Barneywater, lui dit le juge ; essayez un peu. Assermentez-le comme interprète. Shérif, assermentez-le. »

Le *Yankee*, pendant ce temps, s'était avancé vers l'Hindou, qui voyant venir à lui cette longue figure pâle et résolue, s'imagina que son dernier moment était arrivé, et se rejeta en arrière, autant du moins que l'assistance le lui permit, cherchant, mais en vain, aide ou protection autour de lui. Les visages qui, dans ce moment, l'accueillirent par un éclat de rire, durent lui paraître particulièrement hideux.

Le *Yankee* se tenait à côté de l'accusé, et lui saisissant l'épaule de sa main droite, il se pencha vers son oreille.

« *Solon gou'a orang*, murmura l'Hindou.

— *Never mind*, pas besoin d'y faire attention,» lui dit le *Yankee*; sur quoi il lui cria comme il aurait fait avec un porte-voix : « Hé l'homme ! as-tu quelque chose à répondre à ce que les témoins viennent de dire contre toi ? »

L'Hindou laissa échapper quelques paroles inintelligibles, tant elles étaient faiblement articulées : une sueur glacée inondait son front; la plupart de ceux qui étaient là partirent d'un éclat de rire ; le juge seul cria :

« Que diable, ceci n'est pas du bombayien, car il me semble que je peux le comprendre.

— Eh mais, lui répondit le *Yankee* d'un ton méprisant, je ne sais pas le bombayien, moi ; en Connecticut, nous ne parlons que le bon américain.

— En ce cas, lui dit le juge, tout ce que vous venez de nous débiter là ne sert donc de rien.

— Messieurs ! » s'écria tout à coup un étranger, qui ne devait pas être un laveur d'or, car il était porteur d'un habit noir et avait un chapeau de soie. « Messieurs ! je proteste solennellement contre une manière de procéder pareille. Vous ne devez pas condamner cet homme à mort ; ceci ressort des attributions du juge de district de Double-Spring, et vous n'aurez, si vous le faites, à vous en prendre qu'à vous-mêmes des suites que peut avoir un acte pareil !

— Qui est cet homme ? se demanda-t-on de

toutes parts dans l'assemblée, d'où sort-il? que veut-il?

— C'est le collecteur, le distributeur de permis d'acheter (*licence distributor*) qui vient d'arriver, » entendit-on circuler l'instant d'après comme réponse à la question.

« Mais qui vous dit, lui répliqua le juge avec inquiétude, que cet homme soit accusé d'un crime digne de mort? Oserais-je prendre la liberté de vous demander votre nom?

— Vous ne pouvez pas l'accuser d'un crime digne de mort, » répondit à cela l'opiniâtre interlocuteur qui ne s'était pas laissé effrayer par la réponse du juge. « Une accusation pareille, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le faire observer, est du ressort du juge de district de Double-Spring, et dans ce cas aller sur ses brisées serait de votre part, en tant que juge de paix, commettre l'acte le plus illégal. Veuillez ne pas prendre en mauvaise part mon observation.

— Oserais-je vous demander votre nom? Vous pourrez..... Shérif, ayez la bonté de tenir un peu votre langue, je saurai bien expliquer moi-même la chose à monsieur. Vous me permettrez, je

pense, de vous faire remarquer que nous n'avons point encore songé à condamner cet homme à mort....

— Vous ne pouvez pas non plus le condamner à mort, » s'écria l'incorrigible collecteur, qui paraissait du reste ne pas comprendre mieux que l'Hindou ce dont il s'agissait ou ce qu'on venait de dire. « J'ai déjà eu l'honneur de vous le faire observer; un arrêt pareil est dans les attributions de la justice du district de Double-Spring, et pour ma part je proteste de toutes mes forces contre tout acte inconstitutionnel quelconque. »

A ces mots, prononcés avec emphase, le discoureur partit comme un trait et sortit de la tente au milieu des éclats de rire de l'assistance; le juge, le visage pourpre de colère, criait de sa voix la plus tonnante au malencontreux orateur :

« Et moi, je rappelle à l'ordre cet interrupteur mal avisé. Shérif, rétablissez l'ordre. Mille tonnerres! pourquoi ne faites-vous pas votre devoir, faudra-t-il, en fin de compte, qu'après avoir fait l'alcade, je fasse encore le shérif par-dessus le marché? »

Ce petit intermède, que l'Hindou n'avait pas

suivi sans une inquiétude marquée, ne laissa pas cependant que d'être heureux pour lui; il servit à calmer quelque peu l'opinion publique fort montée contre l'accusé. Impossible du reste de lui faire rien comprendre, d'autant que la tentative de Barneywater était restée sans succès; une chose seulement demeurait démontrée, c'est que les allégations de l'Hindou étaient toutes absolument mensongères, et que c'était par sa faute que le sang avait coulé.

Le jury tomba d'accord qu'il serait séant le lendemain, au point du jour, d'appliquer vingt-cinq coups de fouet à notre homme, après quoi on le chasserait à tout jamais et sans rémission des mines du sud.

On allait faire connaître au condamné la teneur de la sentence, quand un accident imprévu faillit compromettre gravement le calme de l'auditoire. Devant la tente, sanctuaire de la justice, se trouvaient deux mâtins de forte taille qui, prêts à en venir aux mains ou plutôt aux prises, se provoquaient de la voix depuis quelques minutes d'une façon assez intelligible pour que les spectateurs, médiocrement rassurés par l'inter-

position d'une simple toile, jetassent de ce côté des regards inquiets. Nos deux dogues hargneux étaient de plus excités à déployer leurs dispositions guerrières par des passants jeunes ou d'humeur joyeuse. L'orage longtemps contenu finit par éclater, et, avant qu'on eût pu prévenir une catastrophe, les combattants s'élançant entre les jambes du public, vinrent se précipiter sous la table du jury, qui, soulevée et perdant soudain son centre de gravité, parut un instant semblable à un vaisseau sans gouvernail ballotté sur une mer orageuse. Le shérif dans ce moment critique montra sa rare présence d'esprit, car il n'eut que le temps de s'emparer de l'écritoire pour le mettre à l'abri au fond de son chapeau, pendant que Barneywater, le même qui avait essayé de jouer le rôle d'interprète, faisait de son mieux pour tirer ses deux longues jambes du théâtre du combat.

L'Hindou, pendant ce moment de confusion, parut avoir un instant l'idée de fuir; il se leva, promena ses regards autour de lui; le jour tombait, il avait le pied leste, peut-être s'il n'y avait eu là que des blancs, la chose aurait-elle pu lui

réussir; mais notre homme avait compté sans les deux gaillards cuivrés qui veillaient à ses côtés et ne le perdaient pas de vue; il se convainquit promptement qu'il n'y avait pour lui nul succès à espérer.

Le calme cependant finit par se rétablir. Des spectateurs isolés se firent, il est vrai, momentanément un jeu d'exciter les chiens au lieu de les retenir, mais leurs deux maîtres s'étant par bonheur trouvés là, les saisirent par le collier et les chassèrent de la tente. Le juge qui, des premiers, avait fui le lieu du combat, vint reprendre sa place; on remit dans l'écritoire de l'encre à la place des flots qui avaient coulé dans le chapeau du shérif; sur quoi le chef du jury lut à l'Hindou sa sentence que celui-ci écouta d'un œil morne; on lui annonça en même temps qu'il allait être reconduit dans la tente, sa prison, où il passerait la nuit sous la garde des Indiens, et qu'il aurait à subir sa peine le lendemain matin.

A ce moment, une partie des curieux qui entouraient la table du tribunal la quittèrent pour s'en aller autour des baraques à liqueurs retrouver leurs places accoutumées, et leurs verres comme

d'habitude ; quelques autres restèrent à stationner devant la tente ; le shérif ayant pris l'accusé par-dessous le bras s'apprêtait à le reconduire à son lieu de détention, quand l'Hindou, que travaillait sans doute l'idée fixe qu'on allait le pendre séance tenante, se jeta à genoux aux pieds du shérif qui n'y comprenait rien, le conjurant dans les termes sans doute les plus persuasifs et les plus touchants de vouloir bien épargner sa jeune vie.

Ce ne fut pas sans une grande peine qu'on parvint à lui faire entendre que pour le quart d'heure il ne s'agissait nullement de mourir, mais simplement de recevoir une volée de coups de fouet, d'être banni et privé de la faculté de porter la cocarde des Etats-Unis. La joie de l'Hindou, quand il finit par comprendre, ne connut pas de bornes ; il aurait voulu que sans désemparer on lui eût bien vite appliqué la volée en question, mais comme il ne fut pas possible de faire droit à sa requête, notre homme repartit pour sa soi-disant prison, escorté par les Indiens.

LE 4 JUILLET.

Le 4 juillet, fête des Américains, car c'est l'anniversaire de la déclaration de leur indépendance, s'annonça par un beau jour clair et plein de soleil. Au sommet du grand mât planté dans Stoutenburgh, comme à la pointe de la plupart des tentes, flottait le drapeau étoilé de l'Union. Tous les mineurs, et la petite ville comptait de trois à quatre cents habitants, Américains, Français et Allemands, avaient changé de linge, revêtu leurs habits de fête, et les travaux, sans qu'on en eût fait l'objet d'une ordonnance, se trouvaient complétement suspendus. On n'aurait vu que les Mexicains travaillant dans des *gulches* isolés; eux ne savaient ce que voulait dire cette fête et ne s'en embarrassaient pas. A dix heures, un long *Yankee* fit un sermon assez court, après lequel deux ou trois Américains crurent devoir ajouter quelques mots en l'honneur de l'Union et sur la solennité de ce grand jour.

Tout cependant ne devait pas se borner là, et cette foule de gens venus de pays si divers, qui

se pressaient, se coudoyaient, ce nombre considérable d'Indiens qui avaient quitté leurs campements et semblaient si affairés quand ils échangeaient quelques mots à voix basse, n'étaient certainement pas là sans motif. Un étranger, — et comme nous l'avons dit, le nombre en était grand, car les Américains des mines voisines avaient pris ce jour-là Stoutenburgh pour leur lieu de réunion, — ne devait pas rester longtemps dans le doute, et la cause de ce mouvement inaccoutumé faisait le sujet de toutes les conversations. Les Indiens seuls, quand ils voyaient un Européen ou un Américain s'approcher de leurs groupes, gardaient un silence plein de circonspection.

Il y avait deux motifs à la curiosité du public, — les blancs et beaucoup d'Indiens, notamment ceux de la tribu des Kayotas, étaient venus pour voir la punition de l'Hindou, tandis que des envoyés des Witongs étaient arrivés à Carsons Creek, porteurs contre le fils des rivages de l'Hindoustan d'accusations nouvelles et infiniment plus graves. Ils commencèrent par s'entendre avec leurs frères cuivrés, puis ils déposèrent leur

plainte devant le tribunal des blancs afin d'en obtenir justice. — L'alcade se vit sur le point d'en perdre la tête.

Cette accusation nouvelle avait trait à un assassinat. Deux jours avant celui dont nous parlons, l'Hindou avait quitté Carsons Creek en compagnie d'un Indien de la tribu des Witongs; il fut prouvé plus tard que l'Hindou n'avait alors sur lui pas un centime vaillant, pas même de quoi payer un verre de brandy. L'Indien, qui tenait de l'or caché dans le coin d'un petit mouchoir rouge, depuis ce moment n'avait plus reparu auprès des siens. La veille au soir, comme le jour tombait, deux femmes, en ramassant des glands, découvrirent un corps sous un buisson de coudriers; c'était l'Indien qui avait été étranglé, et portait encore autour du cou la corde qui avait servi à commettre le crime. Les femmes conduisirent leurs maris le soir même sur le théâtre de l'assassinat, et au point du jour, comme il n'était pas entre deux tombé de pluie, tous purent se mettre sur les traces de l'assassin : elles les conduisirent à Douglas Flat. Les sauvages apprirent là ce qui venait de se passer;

ils repartirent aussitôt pour Murphys Digging, où ils arrivèrent à temps pour être témoins de la punition du coupable.

L'alcade cependant ne s'était prêté qu'avec une certaine répugnance à écouter la plainte des sauvages. Il leur répondit que, tant qu'ils ne lui amèneraient pas comme témoin un homme blanc, il ne pourrait rien faire en leur faveur, que tout ceci était une *abominable histoire*; rien, du reste, ne lui garantissait que quelqu'un d'eux n'eût pas fait le coup dont ils voulaient faire porter à l'Hindou la responsabilité.

Le shérif fit de son côté ce qu'il put pour dissiper les doutes : il visita l'Hindou, formalité qui parut plaire on ne peut moins à l'accusé, sur qui on trouva deux onces d'or, nouées dans un mouchoir de coton. Les Indiens reconnurent le mouchoir et réclamèrent l'or; mais le major Lyatt commença par l'empocher, et dit qu'on verrait à aviser plus tard.

Il eut ensuite un long entretien avec le shérif; ce dernier proposait de commencer par faire subir à l'Hindou son châtiment pour son premier délit, et de l'envoyer ensuite à Double-Spring ré-

pondre devant la cour du district du second chef d'accusation, mais jamais l'alcade ne voulut entendre de cette oreille-là ; il est vrai que dans ce cas il aurait été obligé de rendre l'or; il donna en conséquence l'ordre qu'on menât sans délai l'Hindou au lieu où il avait à recevoir les coups de fouet.

Sur quoi le second shérif ou constable se rendit à la tente où était l'Hindou, et l'ayant saisi par le bras, lui fit traverser la rue, et le conduisit à une sorte d'enclos élevé par un boucher pour y garder son bétail. On y avait le matin même couché par terre un bœuf d'un coup de fusil pour l'assommer après, et le sol était encore couvert d'une mare de sang. Quand l'Hindou se vit au centre de cette haute et forte palissade, avec des poteaux droits, placés de distance en distance, surmontés de troncs d'arbres posés dessus, quand il vit ce sang et ce monde à l'entour, quand il entendit surtout les frénétiques cris de joie des Indiens, son teint prit de nouveau sa couleur d'un gris d'acier, et ses jambes flageolantes furent sur le point de lui refuser le service. Il distingua proche de lui parmi la foule

un Witong qui tenait à la main la corde dont l'assassin s'était servi pour étrangler sa victime, et quand le Witong s'aperçut qu'il était reconnu du coupable, il lui présenta le lacet avec un geste plein de menace.

L'Hindou crut-il, malgré les assurances qu'on lui avait données la veille, que ce même lacet allait servir à le pendre, ou vit-il là qu'une preuve que son crime était découvert et qu'il devait dès lors s'attendre aux conséquences les plus fâcheuses, toujours est-il qu'il tomba subitement à genoux devan tle shérif, frappa la terre du front, et adressa du ton le plus lamentable au serviteur de la justice une kyrielle de phrases, auxquelles l'autre ne comprit naturellement rien.

Les Indiens, à cette vue, poussèrent tous à l'envi un long cri de joie propre à déchirer les oreilles. Le constable s'efforça de rendre quelque calme au patient, mais n'ayant pu y parvenir, il se vit dans l'obligation de le traîner de force vers le fond de l'enceinte, où on lui enleva sa chemise, et où on lui attacha les deux bras à des poteaux, le dos faisant face à l'intérieur de l'enceinte.

Qu'on se représente le spectacle singulièrement

pittoresque, mais affreux, qu'offrait cette baraque où une créature humaine allait être soumise aux angoisses de la mort. C'était un criminel, il est vrai, mais après tout c'était un homme, qui ne savait pas le sort qui l'attendait, et au milieu des cris féroces poussés par les sauvages, il devait souffrir ce que la parole humaine demeure impuissante à exprimer.

Dans l'enceinte, la partie où était le patient jusqu'à la mare de sang se trouvait libre; plus loin se pressait la foule des habitants de Stoutenburgh, avides du spectacle qu'on allait leur offrir; mais les groupes les plus fantastiques se voyaient sur le toit même de la baraque.

On apercevait courant sur des poutres assez fortes et assez solidement assujetties pour contenir un bœuf, les guerriers des Kayotas et des Witongs, revêtus de leurs costumes les plus bariolés, et qui affectaient les poses les plus excentriques. Ces visages cuivrés, tout luisants de graisse, brillaient d'une expression de joie, et au-dessous des mouchoirs aux couleurs vives et tranchantes dont ils avaient orné leurs têtes, on voyait leurs yeux noirs étinceler de bonheur à

l'idée du sang qu'on allait faire couler. Tous tenaient à la main leurs arcs et leurs flèches, beaucoup avaient même un couteau passé à la ceinture. Un vieux chef se faisait remarquer par son air de fierté et d'audace. Il avait ses longs cheveux noirs et plats relevés sur le sommet de la tête, formant un long plumet droit serré par un cordon fait de coquillages blancs. A travers les cheveux passaient deux plumes d'aigle, à l'extrémité desquelles était attaché un petit colifichet qui se balançait au souffle du vent. A l'exception des hanches qu'entourait un étroit tablier de coton, le haut du corps du vieux sauvage était nu. L'arc qu'il tenait à la main paraissait d'une grandeur démesurée, il était armé d'une corde blanche comme la neige; et les pointes de ses flèches minces et acérées ne mesuraient pas moins de trois pouces de longueur. Il portait autour du cou quatre rangs des mêmes perles qui tenaient ses cheveux, et des longs morceaux d'un bois blanc travaillé pendaient des cartilages de son nez et de ceux de ses oreilles.

A droite et à gauche du chef, des guerriers plus jeunes occupaient les poutres; ils avaient la tête

et les reins ornés de mouchoirs de couleur ; du toit à l'intérieur de la baraque ils se criaient leurs observations dans leur langue dont les intonations sont si singulières et si brèves ; ils riaient, ils se réjouissaient surtout du spectacle qui les attendait.

Le constable, pendant ce temps, ayant disposé pour la cérémonie son fouet à manche court, marcha à l'Hindou qui, lié aux deux poteaux, ne le vit s'avancer qu'avec des yeux pleins d'angoisse ; le constable, après avoir rassemblé toutes ses forces, appliqua à la victime palpitante un énorme coup qui lui sangla le dos dans toute sa largeur. Le cri que poussèrent les Indiens à cette vue dut faire tressaillir jusqu'au constable lui-même ; pour le vieux chef à la chevelure retroussée, il se mit sur sa poutre à exécuter une danse grotesque : ses yeux brillaient d'un éclat de plus en plus vif, et les solives au-dessus de la tête du patient, pliant sous le poids du sauvage, semblaient menacer à chaque instant le danseur et sa victime de quelque catastrophe.

« Allah ! Allah ! » criait le Mahométan dans sa détresse ; les Indiens dont le salut est *Walle*,

Walle, croyant que l'Hindou voulait essayer d'exciter leur commisération, se mirent à crier de tous les côtés : « Non ! pas *Walle!* pas *Walle !* point de *Walle ! Mucho mas —mucho —mucho!* »

Le constable, au milieu de ce tapage qu'on peut véritablement qualifier d'infernal, continuait tranquillement sa besogne; l'Hindou se tordait comme un ver sous les coups appliqués en complète connaissance du métier; ils se croisaient, s'entre-croisaient en raies de toutes sortes; la peau déjà dans plus d'un endroit était entamée. La jubilation des Indiens allait à chaque instant croissant; le soleil pendant ce temps brillait vif et chaud dans un ciel sans nuages; le drapeau américain flottait en l'honneur du 4 juillet, doucement caressé par la brise, et les citoyens des Etats-Unis (il est juste de le dire) hochaient pour la plupart la tête, trouvant à part eux que l'alcade aurait bien pu attendre au lendemain pour cette exécution.

Au treizième coup le constable s'arrêta, et faisant signe à un jeune guerrier indien d'approcher, il lui remit le fouet et lui donna à entendre que c'était à lui de continuer. La sentence por-

tait en effet que le shérif appliquerait à l'Hindou la moitié de la dose, et que les Indiens, comme une satisfaction qui leur était due, auraient à administrer l'autre moitié. Le jeune Indien saisit ce fouet avec une sorte de fureur, et jetant loin son arc et ses flèches, fondit sur l'Hindou qui, se voyant déjà et sans rémission livré à ses ennemis, laissa de nouveau et avec un cri de terreur échapper le nom d'Allah!

« Non! non! pas *Walle*, pas *Walle*, » lui répondit le sauvage en frappant de toutes ses forces; et à chaque coup, tous les Indiens de pousser leurs cris de joie, surtout en entendant le patient se lamenter bien plus qu'il ne l'avait fait sous la fustigation du constable. Ceci cependant n'était qu'une feinte de l'Hindou; notre rusé compère voulait faire croire qu'il souffrait plus, tandis qu'à peine devait-il sentir ces coups-ci en comparaison des autres. Malgré l'emportement avec lequel il y allait, le sauvage ne s'entendait pas à fouetter; avec lui la lanière ne mordait pas, elle ne laissait point de marque. Notre Indien se montra fort décontenancé quand, au bout du douzième coup, il vit qu'il était obligé



de s'arrêter ; ses frères de la tribu eurent beau lui crier tous : *mas, mas, mucho mas!* il n'y eut pas moyen, le constable reprit le fouet, détacha le prisonnier et l'emmena.

Alors il s'éleva une discussion nouvelle; les Indiens, puisque les blancs ne voulaient pas punir le coupable davantage, prétendaient qu'ils le leur livrassent. Les Witongs surtout le demandaient comme ayant tué un des guerriers de leur tribu, ils l'auraient voulu au moins jusqu'au retour de leur grand chef Jésus, qui était à Magualome, et qui aurait décidé de son sort. Les blancs refusèrent péremptoirement, et le juge chargea le constable de remettre en liberté le délinquant désormais puni.

Le shérif protesta contre cette idée ; il allégua que c'était livrer l'Hindou à ses ennemis, qui avaient formellement déclaré ne pas vouloir le laisser partir en vie. Relâcher l'accusé sous le coup de menaces pareilles, c'était le voir tomber sous les flèches des peaux rouges, et les juges plus tard auraient peut-être, et avec raison, à rendre compte de sa mort devant le tribunal du district.

« A la bonne heure, finit par dire le juge au comble de l'embarras, gardez-le donc encore aujourd'hui, et vous le laisserez courir cette nuit ou demain de grand matin. Pour moi, je ne veux plus à aucun prix entendre parler de ce mauvais gueux; j'en ai de lui suffisamment comme cela. Allons, venez, shérif, nous boirons à nous deux un petit verre. »

Le shérif se mit à rire, donna ses ordres, et suivit l'alcade dans une tente voisine. On fit alors comprendre à l'Hindou qu'il était libre, que les Indiens en voulaient à sa vie, et qu'il ferait mieux de passer encore cette nuit-là avec les blancs. Chose merveilleuse, l'Hindou comprit jusqu'au moindre mot; il compta des yeux les peaux rouges qui se promenaient éparses dans la plaine, puis, le visage allègre et d'un pas leste, il suivit le constable dans sa tente, où ce dernier lui donna à manger.

Comme ils allaient franchir le seuil de la tente, ils trouvèrent le vieux sauvage qui, leur barrant le chemin, demanda encore une fois au constable de lui livrer cet homme, l'assassin d'un des guerriers de sa tribu; à quoi le constable ré-

pondit, que c'était *dimanche*, qu'il lui était donc impossible de rien faire pour son service ; il donna le conseil à l'Indien d'aller le lendemain matin s'entendre avec l'alcade ; jusque-là l'Hindou resterait sous sa garde *à lui constable.*

Pendant que l'officier de la justice parlait, le sauvage avait saisi l'Hindou un peu au-dessus de la ceinture par sa chemise de laine, et la tenait avec deux doigts seulement. L'Indien regarda tout à coup fixement ses deux interlocuteurs, se pencha, fit un demi-tour sur lui-même : le prisonnier se rejeta vivement en arrière en poussant un cri : sur quoi le sauvage s'étant retourné, alla rejoindre ses compagnons sans se soucier autrement de ce que feraient les deux autres. Le constable venait, à son inexprimable surprise, de s'apercevoir que le vieux chef, avec une adresse incomparable, avait coupé en rond la chemise de l'Hindou et qu'il avait emporté le morceau avec lui.

LA FUITE DE L'HINDOU.

Le 4 juillet avait passé non sans bruit et fracas ; toutes les flûtes, tous les violons, les harmonicas, les accordéons de la ville avaient été mis en réquisition, et jouaient sous les tentes dans tous les tons imaginables *Yankee doodle*, *hail Columbia*, *spar spangled banner*.

On avait consommé au son de cette musique une quantité incroyable d'eau-de-vie et de *claret*, et le soir des feux de joie s'allumèrent de toutes parts. Des branchages secs, de vieilles huttes en feuillage fournirent un élément merveilleux à la flamme qui s'éleva jusqu'au ciel en véritables tourbillons. On avait planté au milieu de la ville un gigantesque tronc de pin dépouillé de ses branches presque jusqu'à son sommet, dont la pointe était ornée d'un transparent où se lisait en lettres de feu le mot de *liberté*. Vers les dix heures, le brandy ayant décidément pris le dessus, quelques jeunes écervelés entreprirent de mettre le feu à l'arbre, ce qui aurait sans aucun doute porté l'incendie dans toutes les tentes du

village : heureusement, l'arbre mieux avisé que les hommes se refusa obstinément à s'enflammer.

Les Indiens, confiants dans la promesse du constable, s'étaient retirés au lieu de leur campement; on ne voyait plus personne de leurs bandes dans la ville; nous nous trompons, deux Indiens complétement ivres passaient incessamment d'un côté à l'autre de la rue, surtout devant les tentes de l'alcade et du constable; l'un de ces deux sauvages n'était autre que le vieux chef à la parure de coquillages.

Le constable, l'alcade, le shérif et Barneywater le collecteur, le même qui, la veille, avait vainement mis à la disposition du tribunal ses talents d'interprète, étaient réunis dans un joyeux banquet, lequel comptait encore quelques autres convives américains. Toute la société autour de la table était de la plus bouffonne humeur; on riait, on chantait; le major Lyatt contait des aventures plaisantes, et était le premier à en rire du meilleur de son cœur. On porta des toasts, et comme onze heures sonnaient, le collecteur et l'alcade, dans les bras l'un de l'autre, se juraient avec des larmes dans la voix une amitié inaltérable.

L'Hindou cependant, étendu sur une couverture de laine dans la tente du constable, avait soulevé un des coins de la toile, et regardait brûler un grand pin dont les branches enflammées répandaient sur le voisinage une clarté aussi vive que celle du jour. Il faisait clair de lune, et l'astre des nuits se promenait dans un ciel pur, sauf qu'au nord-est quelques traînées de nuages menaçaient de passer devant la lune et de la voiler.

Minuit avait sonné; le ciel s'était couvert, le pin avait fini de brûler; ses débris à demi consumés fumaient encore et lançaient parfois une flamme haute et vive, quand l'élément destructeur atteignait quelque fragment d'écorce épargné jusque-là.

Précisément alors un nuage épais obscurcissait le ciel. Au fond de la tente du constable la toile se souleva, et une figure noire se glissa dehors. Demeurant à peine une minute cachée sous le bouquet de coudriers le plus voisin, elle se traîna en rampant jusqu'à la *creek:* arrivée là, cette figure, sans profiter du tronc d'arbre posé sur l'eau, traversa à gué un peu plus bas, puis on l'eût vue disparaître subitement, au moment

où la lune sortant de derrière les nuages se montrait dans le ciel, et faisait projeter aux rochers perpendiculaires, qui bordaient la rive, leurs longues ombres.

Mais à la clarté de l'astre des nuits, on n'eût pas tardé non plus à distinguer une autre figure qui sortit de l'eau un peu au-dessous du tronc d'arbre près duquel venait de passer l'Hindou; cette figure n'était autre que celle de notre connaissance, le vieux chef californien à la parure de coquillages. Il écouta longtemps. Il écouta jusqu'à ce que le bruit des pas du fugitif se fût perdu dans l'éloignement : mais quand il eut la certitude que l'Hindou était assez loin pour ne plus pouvoir jeter un coup d'œil en arrière sur le penchant de la colline qu'éclairait la lune, il poussa un cri aigu, assez semblable à celui de la bécasse, quand elle quitte le soir les bois pour se rendre dans les prairies; et là-dessus, sans attendre qu'on lui eût répondu, il partit comme une flèche sur les traces du fugitif.

Le constable était rentré tard chez lui, ou pour m'exprimer plus correctement, il n'y était rentré que de très-bonne heure le lendemain, dans un

état d'extase beaucoup trop grand pour s'occuper d'autre chose que de se coucher et pour s'apercevoir de l'absence de son prisonnier. Mais à huit heures, quand il se réveilla aux rayons du soleil, et quand il eut regardé dans sa tente, il se mit à faire un vacarme épouvantable; les voisins qui accoururent à ce bruit ne tardèrent pas à apprendre que ce mauvais gredin de Bombay ne s'était pas contenté de se sauver, qu'il avait encore emporté deux pistolets, deux chemises, une couverture de laine et une petite bourse en cuir contenant environ une demi-once d'or, que le constable avait eu l'étourderie de laisser cachée sous son matelas !

Pour les Indiens on n'en voyait plus un seul à Stoutenburgh, mais il n'était pas possible de laisser filer de la sorte ce gueux d'homme noir, et le constable, sans s'inquiéter d'avoir ou non un grand *warrant*, résolut de le faire poursuivre sur-le-champ. Quelques volontaires se joignirent au constable dans ce but; on envoya un exprès aux Kayotas, afin d'avoir un ou deux hommes de la tribu à mettre sur la trace, et quand les sauvages surent de quoi il s'agissait, ils ne se firent

nullement prier. Au bout de deux heures la petite troupe se mettait en marche, sous la conduite des Indiens, courant après l'homme de Bombay.

Pendant ce temps où était-il? — Il poursuivait sans bruit sa route le long du torrent à la clarté incertaine de la lune, ne regardant ni à droite, ni à gauche, car à gauche était l'abîme aux ondes bouillonnantes entre les rochers; à droite une paroi s'élevait à pic, infranchissable. Aussi de ce côté pour notre homme nulle poursuite, nulle surprise à redouter; sa fuite ne devait d'ailleurs être découverte que le matin, et qui aurait entrepris de se tenir sur la trace de ses pas agiles, à la seule clarté de la lune et sur un terrain pareil. Il ne s'arrêta qu'une fois pour écouter, — non, il ne s'était pas trompé, une pierre roulant à travers les broussailles sur les feuilles sèches venait de tomber dans l'eau avec bruit. Etait-ce le pied de l'un de ses ennemis qui l'avait détachée? A tout hasard il tira un de ses pistolets de sa ceinture; le chien s'étant embarrassé dans le rond que l'Indien avait fait la veille à la chemise, l'Hindou fut obligé de se servir de sa main gau-

che pour dégager l'arme; après quoi il se blottit derrière un rocher, et attendit le cœur palpitant ce qui allait arriver, mais il ne vit rien.

La nuit était paisible, la nature reposait dans le calme le plus complet; au bout de dix minutes il se remit en route le cœur léger. Il y avait dans le pays un nombre considérable de chats et d'ours bruns : ce devait être quelqu'un de ces animaux qui en marchant avait détaché la pierre et l'avait fait rouler. L'Hindou cependant ne suivit le cours du torrent que jusqu'à un endroit où de grosses roches, sur lesquelles les traces d'un pied humain devaient disparaître, formaient le lit du torrent. Là le fugitif quitta la rive, et grimpant d'anfractuosité en anfractuosité, il s'efforça de gagner le sommet du mont dans la direction où coule le Calaveres, où il devait trouver des espaces immenses, arides, incultes, des montagnes d'un accès presque impossible, séparées par des torrents impétueux : c'est ce que savait l'Hindou, qui comprenait qu'une fois arrivé dans ce désert il n'aurait plus la crainte de rencontrer de sitôt un visage connu. Dans cette direction le chemin le conduisait aux mines du nord;

et pour lui c'était une nécessité absolue que de s'éloigner au plus tôt des terres soumises à la juridiction de Jésus le grand chef. L'Hindou était arrivé au sommet du mont, il s'arrêta haletant quelques minutes pour reprendre haleine et des forces nouvelles, et regarda le sentier qu'il venait de gravir, qui se dressait au-dessous de lui sombre et rapide.

A l'orient l'on voyait poindre les premiers rayons du jour naissant, la brise du matin passait fraîche et légère dans les branches des chênes; l'on entendait murmurer l'onde d'un ruisseau de montagne. L'Hindou poussa un soupir de satisfaction, mais ayant tourné la tête ne put s'empêcher de sentir un frisson lui courir par tout le corps; il avait reconnu à vingt pas à peine une forme humaine, laquelle avait subitement disparu derrière un tronc d'arbre couché par terre.

Le premier sentiment de l'Hindou fut de marcher résolument à cet ennemi et de l'anéantir; il tira brusquement son pistolet de sa ceinture, mais à droite, à gauche, partout dans le feuillage se dressèrent soudain des ombres noires.

Dans le même sentier par lequel il était monté, il vit une figure humaine sauter de pierre en pierre, et put se convaincre, à sa terreur extrême, qu'il était perdu. Il lui restait encore un moyen de salut, c'était de gagner à gauche les bords du Calaveres, à l'endroit où le cours d'eau se sépare du Stanislas; jetant son paquet, il se mit, son pistolet armé à la main, à fuir d'une course désordonnée; il y allait pour lui de la vie, et cette idée lui prêtait des ailes aussi bien que des forces surhumaines.

Mais il avait derrière lui les guerriers Witongs aux pieds légers. Leur cri de chasse retentissait dans les montagnes, et les échos des vallées le répétaient; le sang refluait au cœur du meurtrier.

Les sauvages gagnaient de plus en plus du terrain sur l'Hindou, le gibier était cerné, les chasseurs tenaient leur proie : déjà le coupable ne savait plus de quel côté il devait fuir; il allait droit devant lui, à travers les buissons, sans se soucier des pierres tranchantes qui déchiraient ses pieds, ou des branches épineuses qui lui arrachaient les cheveux. Son pistolet à la

main, qu'il serrait convulsivement, il se précipita vers le bas de la montagne plutôt qu'il n'y courut. Mais là encore il rencontra des ennemis sur son chemin : ils lui parurent sortir du sol de toutes parts. Le vieux chef à la parure de coquillages fut bientôt le premier près de l'Hindou : criant d'une voix moqueuse son *Walle! Walle!* il montrait le lacet avec lequel avait été étranglé le guerrier Witong.

L'homme de Bombay poussa une exclamation de terreur; sans savoir trop ce qu'il faisait, il déchargea son pistolet sur le vieux chef, mais sa main tremblait et manqua le but; et le bruit de l'arme à feu allait encore se répétant, troublant le silence des nombreuses petites vallées du voisinage, que l'Hindou, renversé par le sauvage, tombait sans connaissance sur les pierres.

Le même jour, vers les trois heures de l'après-midi, les hommes blancs de Stoutenburgh arrivaient guidés par les jeunes guerriers Kayotas au fond d'une étroite vallée. Toutes les traces s'étaient réunies pour les conduire là, et le constable, qui avait suivi les Indiens d'assez près, s'écria que, pour lui, il était persuadé que le vo-

leur devait s'être dirigé vers les mines de San Antonio. Un des sauvages poussant alors un léger cri, montra du doigt le fond de la vallée; tous les yeux suivirent la direction indiquée, et tous virent distinctement une figure humaine qui semblait se balancer en l'air. Peu de minutes suffirent pour arriver jusque-là : nos gens venaient de trouver ce qu'ils cherchaient.

L'Hindou pendait à un chêne, le cou passé dans la même corde dont il s'était servi pour étrangler le Witong; tout ce qu'il avait emporté de la tente du constable était au pied de l'arbre, on retrouva jusqu'à la bourse avec l'or, auquel on n'avait pas touché, bien que les sauvages eussent fort bien pu le prendre à la place de celui qu'on leur avait volé. Sur le corps on ne voyait pas une blessure, une seule flèche était plantée dans la poitrine; elle avait été tirée juste au centre du trou que le chef avait fait la veille au soir avec son couteau dans la chemise de sa victime.

Quant aux fils de Witong on ne revit pas même leurs traces.



TABLE.

SOUS PRESSE :

POÉSIES INÉDITES

PAR

MADAME DESBORDES-VALMORE.

Un beau volume in-8°.